



9

Double

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY





T A B L E A U
D E L' A M O U R
C O N J U G A L,

Considéré dans l'Etat du Mariage.

PAR M. NICOLAS VENETTE, D. en médecine.

Derniere édition , avec figures.

T O M E P R E M I E R.



A L O N D R E S,
C H E Z L E S L I B R A I R E S A S S O C I É S.

M. D C C. L X X X I X.

TABLIER
DE L'AMOUR
CONJUGAL

Considéré dans l'art du Mariage.
Par M. Nicolas Vignère, Docteur en médecine.
Paris, chez la Citoyenne, Palais National, ci-devant des Arts, ci-après de la Nation, ci-devant de la Liberté, ci-après de la République, ci-devant de la Liberté, ci-après de la République.

PARIS, CHEZ LA CITOYENNE, PALAIS NATIONAL, CI-DEVANT DES ARTS, CI-APRÈS DE LA NATION, CI-DEVANT DE LA LIBERTÉ, CI-APRÈS DE LA RÉPUBLIQUE.



A LONDRES,
CHEZ LES LIBRAIRES ASSOCIÉS

0-18-0-1350
8°-6391

A V I S
D E L' E D I T E U R.

NOUS avons cru que M. *Nicolas Venette* ; Docteur en Médecine, Professeur du Roi en Anatomie et Chirurgie, et Doyen des Médecins agréés au College Royal de la rochelle, ne trouveroit pas mauvais que nous le nommassions ici ; puisqu'on le connoît présentement par-tout pour être l'Auteur de ce Livre. Il avoit caché son nom par un rétrograde, sous celui de *Salocini, Vénitien*, pour des raisons que nous ignorons jusqu'à présent : mais on pouvoit connoître, par plusieurs endroits de ce Livre, qu'il étoit Médecin de la Rochelle. Plusieurs se sont récriés contre son Ouvrage comme contre un piège que l'on tendoit aux jeunes gens, soit qu'ils l'eussent lu avec préoccupation, ou qu'ils en eussent ouï mal parler à des gens qui ne l'avoient pas lu. D'autres, qui sont en plus grand nombre que ceux-là, en ont dit des louanges, et il n'y a gueres de personnes savantes en France, et même en Europe, qui n'aient ce Livre dans leur cabinet, qui ne l'estiment beaucoup, puisqu'il a été imprimé plusieurs fois en François, en Allemand, en Flamand. Le premier qui en dit du bien, a été le docte M. *Bayle*, Auteur de la République des Lettres, qui, à la page 1221, de l'impression d'Amsterdam, 1686, sur la fin de l'année 1687, témoigne que l'Auteur de ce Livre lui a appris mille choses importantes, prouvées par des faits : c'est beaucoup dire que d'apprendre mille choses

à l'un des plus savants de l'Europe : puis au commencement de l'année 1688, il parle encore de lui en des termes qui font bien voir qu'il avoit de l'estime pour son Livre, puisqu'il n'y a gueres d'exemples dans ses Journaux, où il ait parlé deux fois du même Auteur.

D'ailleurs, M. *Daniel Tavvy*, Docteur en Médecine, dans son Livre des Médicaments, parle encore de lui en des termes qui font bien connoître qu'il le prise beaucoup.

Enfin, le laborieux Abbé *de Furetiere*, un des membres de l'Académie Française de Paris, dans son grand Dictionnaire, sur le mot de pucelage, le nomme fameux Médecin, et le compare à *Joubert*, Docteur en Médecine, et Chancelier de la Faculté de Médecine de Montpellier.

Tout cela fait bien voir que cet Ouvrage a ses approbateurs, puisqu'on lui donne tant de louanges, dont l'Auteur est la source. Et pour être convaincu de ce que j'ai dit, l'on n'a qu'à lire la Préface, qui est comme l'apologie du Livre.

PRÉFACE.

SI les livres des Anciens qui traitoient de l'amour, ne s'étoient point malheureusement perdus ou par la malice des hommes, ou par l'injure des temps, nous aurions sans doute, par leur lecture, augmenté nos observations sur la génération des hommes, et par là nous aurions fait cesser les justes plaintes de l'illustre *Tiraquel*.

Mais quoique nous en manquions, nous avons, ce me semble, par notre propre expérience, et par celle de nos amis assez de lumieres pour faire un gros volume sur les ordres que la nature nous a prescrits pour la production des hommes, sans que nous ayons recours pour cela aux pensées des Anciens.

La nature, qui n'est que Dieu même, ou pour mieux dire, sa divine Providence répandue par l'univers, nous fournira encore des lumieres sur cette matiere, sans en aller chercher ailleurs. En cela nous suivrons ses préceptes, et nous obéirons à ses décrets; mais comme la vérité est un attribut qui lui est inséparable, nous ne la déguiserons point, afin que la nature et la vérité, jointes ensemble, soient les deux

guides qui nous puissent conduire dans tout cet ouvrage.

Nous découvrirons donc sans scrupule les secrets de la nature , et nous ferons paroître aux yeux de tous ce qu'il y a de plus véritable et de plus caché dans l'histoire de la génération des hommes.

Je sais bien que tout le monde n'a pas une force d'ame pour en considérer les admirables productions : que parmi les hommes il y en a beaucoup de foibles et de scrupuleux qui se scandalisent de tout ce qui n'est pas à leur goût et qui se plaignent toujours quand on n'est pas de leur sentiment. La vérité toute nue n'a point de charme pour eux , elle leur fait horreur , si elle n'est déguisée. Ils veulent qu'elle soit masquée pour être belle ; et comme s'ils n'étoient point hommes , aux moindres amorces de l'amour , ils s'étonnent , ils s'offensent , ils crient , ils s'alarment et ils fuient.

Les premiers hommes étoient tout autres que nous. Ils étoient bien moins scrupuleux et bien plus raisonnables que nous ne le sommes. Leur nudité ne leur causoit aucune émotion déréglée. La nature et la raison étoient les maîtresses de leurs mouvements amoureux , et l'amour même , tout fier qu'il est , sembloit obéir à leurs ordres ; quand ils s'y opposoient tant soit peu. Ils regardoient une femme comme une statue quand il n'étoit pas permis de l'aimer ; et si

par hazard l'amour leur échauffoit le cœur , alors leur raison et leur force d'ame ména-
goient si adroitement leurs passions , qu'ils
pouvoient entièrement se garantir de ses
charmes. La nudité d'un homme ou d'une
femme ne faisoient pas plus d'impression
sur leur ame , que les filles de Lacédémone
n'en firent autrefois sur l'esprit des peuples,
lorsqu'elles dansoient toutes nues dans un
carrefour sans être couvertes que de l'hon-
nêteté publique. Mais cette force d'ame est
aujourd'hui bannie de nos provinces , et il
semble qu'elle ne se soit conservée que par-
mi les sauvages , qui en cela sont bien
moins sauvages que nous.

Lorsque je considere l'aveuglement de
l'homme et ses contrariétés, qui découvrent
sa misere , j'entre en chagrin de le voir en
cet état. Sur cela je m'étonne de ce qu'il
n'entre pas en désespoir de ne se pas con-
noître soi-même , et de ne savoir d'où il
vient , et comment il est fait. Je lui deman-
de s'il est mieux instruit que moi sur les
parties qui le composent , et sur la maniere
dont il a été engendré , et je connois par
sa conversation que sur cela nous sommes
fort ignorans l'un et l'autre. Nous regar-
dons tous deux autour de nous , et nous y
voyons des gens qui n'ont sur cela pas plus
de lumieres que nous n'en avons. Nous
trouvons par hazard un homme qui nous
instruit des principes de la génération ; qui

nous en montre les parties , qui nous en fait voir les actions , et qui nous fait connoître l'ordre que Dieu a donné aux hommes , pour multiplier leur espece dans le mariage , et les malheurs qui arrivent dans les plaisirs excessifs que l'on y prend. Cet homme avec qui je m'entretiens , comme s'il avoit dépit de se connoître soi-même et de savoir son origine , insulte à la personne qui l'instruit de l'admirable dessein de la nature dans la génération des hommes. Pour moi , qui vois que ce sont les commandemens et les ordres de Dieu , je les admire , et je m'y sou mets.

J'avoue que l'on nous a élevés dans la répugnance à nommer les parties naturelles de l'un et de l'autre sexe , que nous avons appellées honteuses , quoique *Moïse* les ait nommées saintes , puisqu'il n'étoit pas permis à une femme de les toucher sans avoir la main coupée , et nous sommes accoutumés à avoir de l'horreur pour leurs actions , comme si Dieu , selon la pensée de *S. Clément d'Alexandrie* , ne les avoit pas fabriquées , et si les loix divines et humaines ne nous permettoient pas d'en user.

Nous savons que l'on peut parler des choses les plus impudiques et les plus abominables sans blesser la bienséance , quand on parle d'une maniere à marquer l'état où les personnes sont lorsqu'elles les commettent , ou montrer par sa retenue qu'on les

envisage avec peine , et qu'on les communique aux autres avec des circonstances de ménagement. Les choses les plus infâmes , qui sont représentées sous ce voile d'horreur , sont la cause qu'on les regarde comme des crimes , et elles signifient plutôt les choses que l'action même , parce que chaque pensée exprimée , ayant deux sortes de signification , l'une propre , l'autre accessoire , elle est considérée en divers sens. Ainsi une chose peut-être infame et honnête , défendue et permise. Ces idées accessoires ne sont pas toujours attachées aux mots par un usage commun , il faut s'en rapporter à celui qui s'en sert , et lire son livre sous cette condition. Car les mots n'étant que des sons , et les choses étant indifférentes d'elles-mêmes , ils ne sont impudiques ni les uns ni les autres ; et c'est une maladie ou une foiblesse d'ame de s'en scandaliser. C'est ainsi que *Saint Augustin* en a usé , lorsqu'il dit , que s'il y a quelque personne impudique qui lise ce qu'il a écrit des plaisirs de l'amour dans le mariage , elle accuse plutôt sa turpitude que les paroles dont il a été obligé de se servir pour expliquer sa pensée sur la génération des hommes : et il ajoute , qu'il espere que le Lecteur pudique et le sage Auditeur lui pardonneront aisément la manière de parler dont il s'est servi pour s'expliquer sur cette matiere. C'est aussi de la même sorte qu'en a usé l'Apôtre , lorsqu'il parle des

horribles crimes des hommes et des femmes qui avoient changé l'usage naturel de leurs parties en celui qui est contre les loix de la nature.

Celui qui sait ce que c'est que le monde , regarde tout avec indifférence , et à l'imitation du soleil , il ne peut être taché d'aucune chose , quelque sale qu'elle puisse être. Si par hasard ce livre tombe entre ses mains , il le lira sans scrupule , et il y admirera les ordres secrets que Dieu a donnés à la nature pour perpétuer l'espece des hommes.

Mais parce que c'est par l'amour que nous sommes engendrés , et que l'amour , que l'Écriture nomme charité , selon le sentiment de *S. Jérôme* , est la plus forte de toutes les passions , il y trouvera de quoi la ménager et la dompter , même quand il sera embarrassé , si bien que je ne doute pas que ce livre ne puisse être d'un très-grand secours à plusieurs personnes , même à celles qui sont d'une verru distinguée.

Un jeune homme y connoitra donc de quel tempérament il est , quelle disposition il a pour la continence ou pour le mariage. Il apprendra à quel âge il doit se marier , pour ne pas s'énerver dans le commencement de sa vie , et pour vivre longtemps avec plaisir ; en quelle saison ou à quelle heure du jour on peut faire , sans s'incommoder , des enfants sains et spiri-

tuels, qui soient un jour l'honneur et la gloire de leur pere et le soutien de l'état. Mais parce que les jeunes gens n'envisagent que la volupté lorsqu'ils se marient, ils y verront dépeintes les incommodités incurables que causent les plairirs excessifs du mariage, afin qu'avant que d'avoir éprouvé les malheurs qu'ils nous causent, ils puissent les éviter et s'en garantir en même-tems.

Un vieillard y trouvera jusqu'à quel âge on peut se marier, et s'il a dessein de se procurer des héritiers par le mariage, il y verra comment il doit se comporter auprès d'une femme pour en avoir des enfans, et comment aussi, dans la froideur de son âge, il doit s'exciter auprès d'elle, sans qu'il puisse courir aucun risque d'altérer sa santé, ni de commettre aucune faute contre les maximes de la religion.

Un Théologien, un casuiste et un Confesseur y apprendront les véritables causes de la validité et de la dissolution du mariage; et les vices qui s'y rencontrent, et même les péchés que l'on y commet parmi les voluptés permises. Car on y examine avec beaucoup de soin ce qui s'oppose à la génération, et par conséquent tout ce qui est contraire aux décrets de Dieu, aux loix du mariage et à l'intention de l'Eglise.

Un juge y trouvera des difficultés de
a vj

Droit et de Médecine , établies et décidées si clairement , que les Jurisconsultes n'ont jamais assez bien éclaircies , qu'après cela il saura lui même distinguer les véritables causes de l'impuissance d'un homme et de la stérilité d'une femme , et ne se laissera pas abuser quand on lui présentera des enfants supposés. Cette science par soi-même n'est point suspecte ; au lieu qu'un Médecin , un Chirurgien et une Matrone , à qui pour l'ordinaire on se rapporte dans ces sortes de matieres , peuvent être gagnés ou par complaisance , ou par intérêt. On y marquera encore les défauts qui peuvent causer le divorce entre les personnes mariées , l'âge dans lequel on commence à engendrer , et celui dans lequel on finit , et les signes qui peuvent marquer véritablement la grossesse. On y verra si la nature a fixé aux femmes un temps pour accoucher ; si les charmes , les magiciens , ou les demons peuvent empêcher des personnes mariées de consommer le mariage. Enfin , on y apprendra si les hermaphrodites et les eunuques doivent se marier , et s'ils peuvent faire des enfants.

Un philosophe et un Médecin y trouveront , ce me semble , de quoi se satisfaire , en lisant , quelques découvertes que j'ai faites sur les parties naturelles de la femme , et les nouvelles conjectures que j'avance sur le lieu de la conception des hommes ,

sur la cause des regles et du lait des femmes, et sur la quantité d'autres matieres, que l'on n'a point encore bien expliquées jusqu'ici.

Une femme apprendra dans ce livre à régler ses mouvemens amoureux, et à ménager la réputation de ses filles. Elle y verra quelle complexion est la plus propre pour le cloître ou pour le mariage, afin de persuader l'un ou l'autre état à ses enfans, qui ensuite ne se désespéreront point pour avoir embrassé un état auquel ils n'étoient point propres. Elle y connoitra comment on doit rendre le devoir à son mari, et les égards que l'on doit avoir pour lui, quand on aime sa santé, et que l'on n'est point esclave de sa passion.

Une fille sera instruite par avance de tous les désordres que peut causer l'amour, sans l'éprouver auparavant sur elle-même; car comme les liens du mariage sont indissolubles, il seroit à souhaiter que toutes les filles sussent, avant que d'être mariées, les peines et les chagrins que l'on y souffre.

Un athée même qui lira attentivement ce livre, et qui observera sans préoccupation toutes les démarches que fait la nature dans les actions et dans la formation de l'homme, y trouvera de quoi changer de sentiment. Et je suis assuré qu'il n'y a ni livre, ni raisonnement qui lui fasse connoître plus clairement Dieu que ce que j'écris de la génération des hommes.



Un débauché y connoitra quels fâcheux chagrins et quelles maladies incurables cause un amour déréglé; et après y avoir fait de sérieuses réflexions, il y trouvera des remèdes, ou pour s'opposer à la violence de l'amour, ou pour conserver sa santé, ou pour être fort retenu à l'avenir.

Il seroit à souhaiter que le Lecteur, de quelque sexe qu'il fût, eût l'esprit fort-réglé, et qu'il sût ce que c'est que l'amour et le monde; qu'après cela, il ne fût ni libertin ni impudique; je desirerois même qu'il fût d'un âge raisonnable, pour être en état d'en profiter.

Nous pouvons donc regarder le portrait de l'amour que j'ai fait, d'après nature, pour éviter les défauts et les crimes que j'y ai remarqués. J'ai prétendu réformer les mœurs des libertins, et montrer aux sages les souplesses de l'amour pour s'en divertir, et de plus pour conserver leur santé, et les obliger à choisir les voies les plus assurées pour la génération sans en abuser.

Enfin, si nous admettions les plaintes que l'on nous fait, on auroit sujet d'accuser celui qui a formé les parties naturelles de l'un et de l'autre sexe, dont on abuse tous les jours si lâchement; et l'on pourroit encore blâmer celui qui nous a fait présent de la vigne, lorsqu'on s'enivre si aisément de son jus. Car si nous pesions les bienfaits et les présents de la nature, par

le mauvais usage de ceux qui en usent , en vérité nous les prendrions toujours en mauvaise part.

Nous serions encore réduits à cette extrémité que de supprimer la plupart des livres anciens et nouveaux. Nous bannirions de nos bibliothèques , Catulle , Juvénal , Horace et Virgile même , qui nous entretiennent agréablement de l'amour.

Et le P. Sanchez , Jésuite , ne seroit point exempt de blâme , lui qui a fait un gros volume de ce qui se passe de plus secret entre les personnes mariées. On ne liroit plus S. Augustin , S. Grégoire de Nice , ni Tertullien , qui parlent de l'Amour conjugal en des termes que je n'oserois traduire en François qu'en les paraphrasant.

De plus , touchant la Médecine et l'Anatomie , je trouverai par-tout le livre des erreurs populaires de Joubert , qui traite des actions des parties des deux sexes , et qui osa bien le dédier à Margueritte de Navarre , Grand'mere de Henri le Grand , de glorieuse mémoire. Ceux d'Ambroise Paré et de du Laurens , qui traitent de la génération des hommes , et celui de M. Mauriceau , qui parle de l'accouchement des femmes , avec des figures qui semblent deshonnêtes et impudiques. Tant que l'on débitera ouvertement un livre , qui traite des passions de l'ame , où l'on nous insinue

adroitement dans le cœur les mouvemens les plus tendres de l'amour ; que les livres de Bodin , Avocat , et de Delandre , Conseiller au parlement de Bordeaux , nous feront voir les impudicités et les abominations que commettent les sorciers au sabbat ; que le Roman de la rose et du bourdon , dont Jean de Meun fut l'Auteur , se trouvera encore chez nos Libraires ; que les pieces en vers , les satyres et les comédies de nos Poètes se vendront publiquement ; et qu'enfin le plus saint de tous les livres se trouvera entre les mains de presque toutes les femmes : je ne crois pas que l'on puisse trouver mauvais que j'aie agité dans ma langue toutes les questions qui composent ce livre.

Je sais qu'il y a quelques personnes si susceptibles d'amour , qu'elles ne peuvent voir aucun objet amoureux , ni lire aucun livre qui en traite , sans être émues jusqu'au crime par cette passion. Je conseille à ces personnes-là de fuir la conversation des hommes , ou d'habiter les déserts et la solitude , ou pour ne rien voir qui les choque , ou pour ne rien ouïr que l'on puisse dire de la génération des hommes.

Que si , par nos efforts ou par notre adresse , nous pouvions nous priver des mouvemens de l'amour , ou en exempter les autres ; j'avoue que j'aurois tort d'exposer ce livre aux yeux de tout le monde. Mais parce que l'amour est une passion à

laquelle nous nous laissons tous vivement toucher, sans pouvoir souvent nous en défendre, il me semble que l'on doit plutôt louer que blâmer un livre qui enseigne à la modérer et à se conserver la santé, en se garantissant des souplesses dont il se sert toujours pour nous maltraiter. Car c'est une partie de la prudence humaine que les Peres de l'Eglise ont appelée *Prudentia carnis*, que de se conserver la santé dans la modération des plaisirs du mariage.

Ce ne sont pas toujours les livres qui nous apprennent ce que nous ne devons pas savoir : la mauvaise complexion, les exemples et les conversations deshonnêtes font souvent plus de mal.

Je ne doute pas pourtant que si l'on ne juge de ce livre que par le titre de ses chapitres, il ne paroisse indifférent et impudique à quelques personnes qui ont été mal élevées, qui ont de mauvaises inclinations et l'esprit mal tourné. Mais si on l'ouvre, qu'on le lise, et qu'on juge sans préoccupation du dessein que j'ai eu en le composant, on y adorera sans doute la sagesse divine, qui nous a embrasé le cœur par le moyen de l'amour, pour perpétuer notre espece.

Mais tout le monde n'est pas capable de bien juger de mon livre. Il est comme un tableau que toutes sortes de personnes ne sont pas capables de connoître. Pour en bien juger, il faut avoir la science de la peinture, et puis se mettre dans le véritable

point de vue ; car il n'y en a qu'un seul qui est indivisible , et qui est le véritable lieu d'où on le puisse bien voir. Ceux qui veulent en juger souvent ne s'y mettent pas. Ils se placent trop près , trop loin , trop haut , trop bas , et ainsi ils en jugent mal. De plus , les ignorants ne sont point capables d'en juger , et ceux encore qui ne l'ont vu que par oui-dire , ou par préoccupation. Il y a donc trois sortes de personnes qui se sont établies pour son juge. Les premiers , qui sont dans une pure ignorance , disent , après les autres , qu'il ne vaut rien qu'à être brûlé par les mains du bourreau. Les seconds , qui sont savants , en jugent bien , ou n'en disent mot , et y admirent les ordres de la nature et les préceptes de Dieu pour la génération des hommes. Enfin , les troisiemes , qui sont des demi-savants , en plus grand nombre que les deux autres , publient que mon Livre est pernicieux. Ils font les entendus , troublent tout le monde , et jugent plus mal que les autres. Ils sont ictériques , et disent que c'est moi qui suis barbouillé de jaune. En vérité , tout le monde n'a pas le don de bien juger. Pour cela il faut avoir l'esprit droit , bon goût et bon sens , et peu de personnes l'ont ainsi : témoin ce que nous fait remarquer Quintilien , qu'il y avoit de son tems des hommes qui estimoient plus Lucrece que Virgile , bien que le premier , si on le compare à l'autre , ne mérite pas le nom de

Poète. Enfin, je ne voudrois, pour défendre mon Livre, que l'apologie qu'a fait le P. Théophile Renaud, en faveur de son compatriote le P. Sanchez, Jésuite, qui a écrit du mariage, comme j'ai fait; et alors il seroit bien défendu.

Quel Prédicateur de l'Eglise a prêché avec plus de zèle et de force que moi la modération des plaisirs, et la fuite des voluptés dans le mariage? Qui est-ce qui s'est opposé plus que moi à l'excès de l'amour, et qui a enseigné de plus sûrs moyens pour se garantir de ses appas? L'on n'a qu'à lire l'art. 2 du chap. 3 de la première partie; les chap. 1, 2 et 6; les art. 1 et 2 du chap. 8; les chap. 20 et 22 de la seconde; le chap. 1 de la troisième partie de ce livre, et plusieurs autres endroits, pour savoir si je porte les hommes au vice plutôt qu'à la vertu.

Que l'on juge mal, quand l'on ne juge des choses que par l'écorce et par l'apparence! Si nous considérons que Loth caresse amoureusement ses filles; que Samson fait des merveilles, que S. Jérôme appelle des fables à la lettre; que David commet un adultère; que Thamar se prostitue; qu'Osée se marie impudiquement par le conseil de Dieu; que Holla et sa sœur courent après des impudiques: ne croirons-nous pas que ce sont des choses déshonnêtes; abominables, et indignes d'être placées dans l'Ecriture-Sainte?

D'ailleurs , je les prie encore qu'ils ne jugent pas de mon livre sans l'avoir lu, comme l'on fit autrefois des livres de S. Thomas et de Roger Bacon , Chancelier d'Angleterre , que l'on estima magiciens sur le seul titre de leurs livres ; et enfin , qu'ils ne se laissent pas aller lourdement ni aux persuasions de mes ennemis , ni à la malignité des ignorants : car il y a beaucoup plus d'idiots au monde qui s'arrêtent à des peintures grotesques , que de sages qui s'appliquent à contempler la beauté de la nature. Après tout , s'ils le trouvent mauvais , je consens qu'ils le blâment , et même qu'ils le fassent brûler, comme fit autrefois Néron des Satyres de Fabricius Vegento , et le Sénat Romain des livres de Cremunus Cordus.

Mais pourquoi m'étonner de ce que l'on critique si malicieusement mon livre ? Les ouvrages les plus parfaits n'ont-ils pas été critiqués ? C'a été contre ces mêmes ouvrages que l'envie et la haine ont été les plus acharnées. N'a-t-on pas dit qu'Homere dormoit souvent , et qu'il étoit plein de fautes ? Que Démosthene ne satisfaisoit gueres ceux qui le lisoient ? Que Cicéron étoit un compilateur des Grecs , dont on a même marqué tous les passages ; qu'il étoit timide , lâche , plat , trop copieux et trop lent aux exordes et aux digressions , trop ennuyeux dans la cadence de ses périodes ,

et enfin trop tardif à s'émouvoir ? Que Sénèque le pere, n'avoit point de liaison, et que son discours n'étoit que comme du sable sans chaux ? Que Pline, l'Historien, avoit tout sans jugement, et qu'il ne digéroit rien ? Que Virgile avoit peu d'esprit et étoit un usurpateur despensées d'autrui ? Qu'Ovide étoit trop désabondant ? Qu'Horace étoit trop déshonnête, et qu'il avoit écrit des vers en prose ? Que S. Ambroise étoit la corneille de la fable, et que ses Commentaires sur S. Luc étoient des chansons et des bagatelles ? Enfin, l'envie ne se contente pas seulement d'attaquer la réputation des personnes qu'elle hait, mais encore de celles qui lui sont contraires.

Quoi qu'il en soit, j'ai bien voulu me résoudre, en faisant ce livre, à avoir autant de juges que de lecteurs. Cela ne me paroît ni onéreux ni injuste.

Enfin, je n'ai pu faire autrement, quelque ménagement que j'aie pu apporter dans mon discours. Je serai fort satisfait, si un petit nombre de personnes doctes et bien entendues estiment mon livre. Je les préférerai toujours à une multitude grossiere, qui souvent est très-mauvais interprete pour la vérité. C'est sans doute ce que vouloit dire le Sage, quand il nous a laissé par écrit que *l'opinion du peuple étoit souvent l'opinion des fous*, et ce que

nous a voulu insinuer Horace , qui commence une de ses plus belles Odes par ces paroles : *Odi profanum vulnus , et arceo.*

Si tu veux , cher Lecteur , avoir encor l'audace
De critiquer tous mes écrits ,
Fais-moi paroître en quelle place
Tu dis mieux que ce que je dis.

Fin ds la Préface.



LA
GÉNÉRATION
DE
L'HOMME.

Regarde qui voudra d'un air sombre et pédant
Ce langage innocent.
On n'est point criminel pour faire une peinture
Des tendres sentimens qu'inspire la nature :
Chacun sent en son cœur ses mêmes mouvemens ,
Et tel qui les étouffe a perdu le bon sens. PÉTRONE.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

*Des parties de l'homme et de la femme
qui servent à la génération.*

QUI auroit cru que Dieu auroit fait ,
en créant le monde , comme font au-
jourd'hui nos plus fameux ouvriers , qui
n'affectent jamais d'abord de faire voir
ce que leur art a de plus excellent ; mais
qui attendent toujours sur la fin à donner

Tome I.

A

2 *Tableau de l'Amour conjugal,*
des marques de leurs chef-d'œuvres? C'est
pourtant ainsi que Dieu voulut commen-
cer son ouvrage par les créatures les moins
parfaites, et qu'il ne se reposa qu'après
avoir montré les plus beaux traits de sa
puissance, en formant l'homme à sa res-
semblance et à son image.

La matiere qu'il prit pour nous former
fut une terre qu'on peut appeler vierge,
quisqu'elle n'avoit encore servi à aucune
production. Ce fut ce limon que Dieu lui-
même prit la peine de pétrir pour faire
toutes les parties qui nous composent. La
femme qui devoit avoir des qualités tou-
tes différentes des nôtres, ne fut pas for-
mée de cette même matiere, et il étoit
bien juste qu'elle fût faite d'une matiere
plus noble et plus relevée, puisqu'elle de-
voit contribuer beaucoup plus que l'hom-
me au grand ouvrage de la génération.

En effet, il semble qu'en général, tant
dans l'homme que dans la femme, Dieu
ait formé avec une étude particuliere, s'il
est permis de parler ainsi, les parties qui
doivent servir à la propagation de l'espece.
A voir leur assemblage, leur proportion,
leur figure et leur action; à considérer les
esprits qui y sont portés, le chatouillement
et les plaisirs que l'on y ressent, l'ame
même qui y réside, puisque c'est par-là
qu'elle sort pour se communiquer, il n'y a
point d'homme qui ne les admire, et qui n'y
doive faire de particulieres réflexions.



a

Fig. 1



A R T I C L E I.

*Des parties naturelles et externes de
l'homme.*

NOUS appelons le membre viril ; (a) la principale des parties naturelles de l'homme, que les anciens ont mise au nombre des Dieux, sous le nom de Fascinus, pour nous apprendre l'empire qu'elle s'étoit acquise dans le monde ; car il n'y a ni charmes ni enchantemens qui la puissent égaler. Si par hazard une femme l'aperçoit par le défaut de quelques replis, son cœur se sent au même instant échauffé par une passion, de laquelle elle ne se peut défendre qu'avec peine.

En effet, dans ces derniers siècles, aussi-bien que dans les premiers, on a eu beaucoup de vénération pour cette partie-là, parce qu'elle est le pere du genre humain, et l'origine des parties qui nous composent. Villandrè, ainsi que remarque l'histoire de France, commit un crime de lezè-majesté, pour avoir touché de la main les parties naturelles de Charles IX. La loi de l'ancien testament commande de couper la main à une femme qui auroit manié ces mêmes parties, ou par mépris, ou par injure ; et cette même loi, aussi-bien que la nouvelle, ne permet pas qu'un homme qui a quelque défaut dans les parties de

4 *Tableau de l'Amour conjugal* ;
la génération, soit admis dans l'église de
Dieu. Et les Caffres se trouvent glorieux
quand ils ont coupé en guerre, à leurs
ennemis, plusieurs membres virils, dont
ils font présent à leurs femmes ou à leurs
amis, qui par honneur s'en font des col-
liers qu'elles se mettent au cou. Le mem-
bre viril a un notable commerce avec
toutes les autres parties du corps ; si on
le touche quelquefois un peu rudement,
le cœur s'en ressent aussi-tôt par des foi-
blesses surprenantes, la tête en pâtit par
des pesanteurs insupportables, et les yeux
en souffrent par des vertiges et des éblouis-
semens funestes.

A considérer en gros cette partie, on
diroit qu'elle est toute d'une piece ; mais
si on l'examine par parties, on connoi-
tra aisément qu'elle est couverte d'une
petite peau fort déliée, et d'une autre
plus épaisse ; qui est garnie de veines et
d'arteres, attachée fortement au gland
par un lien robuste et membraneux ; (b)
qu'elle a une membrane toute de chair,
qui l'enveloppe, et presse comme un étui
toutes les parties qui la composent. Sa
substance n'est ni solide ni osseuse ; si elle
avoit été comme celle des chiens ou des
loups, il y auroit eu beaucoup de dés-
ordre dans les différentes rencontres des
hommes avec les femmes ; et il n'eût pas
fallu tant de témoins pour justifier un lar-
cin amoureux, qu'il en faut aujourd'hui,

considéré dans l'état du mariage. 5
si, en se caressant, on eût été arrêté par
cette partie-là.

Le conduit commun de l'urine de la
semence (c) est placé au milieu de cette
partie. Le grand couvert de son prépuce,
qui est à l'une de ses extrémités, a la chair
si délicate (d) et si sensible, que c'est-là
que la nature a établi le trône de la vo-
lupté dans les embrassemens des femmes.

Deux tuyaux que l'on nomme nerveux
(e) ou caverneux, accompagnent le con-
duit commun de l'urine et de la semence,
ils sont remplis d'une matière déliée et
spongieuse qui ressemble à du sang caillé
et noirci. C'est dans leurs petites cavités
que les arteres et les nerfs portent des
esprits, qui, s'y multipliant, font ensuite
enfler ces deux parties, qui roidissent
et qui endurecissent tout le corps de la
verge, souvent contre notre volonté.
C'est sans doute pour cela qu'*Aristote* a
dit que le cœur et la verge étoient dans
l'homme deux sortes d'animaux qui se
remuoient d'eux-mêmes. Tout ceci ne se
fait pas sans mystere. La nature a ses des-
seins dans tout ce qu'elle entreprend, et
cette dureté que nous souffrons souvent
malgré nous, n'arrive pas seulement pour
se lier étroitement avec une femme,
mais pour darder avec violence dans ses
parties les plus profondes la matière dont
on fait les hommes.

La verge ne sauroit s'élever sans mus-

6 *Tableau de l'Amour conjugal*,
cles (f) ni se maintenir roide sans un con-
tinuel abord d'esprits. Il seroit même im-
possible que la semence fût dardée comme
elle l'est (g), si d'autres petits muscles
(h) ne pressoient son conduit pour l'en
faire sortir avec précipitation.

ARTICLE II.

*Des parties naturelles et internes de
l'homme.*

LES testicules sont renfermés dans une
bourse (i), comme quelque chose de fort
précieux; aussi est-ce de là que la nature
puise incessamment la matiere dont elle
fait tous les jours des miracles dans la pro-
duction des hommes. Ces parties sont les
témoins de la virilité et de la force; et il
n'étoit pas permis autrefois dans le barreau
de Rome, de porter témoignage contre
quelqu'un, si l'on en étoit privé.

Chaque homme a ordinairement deux
testicules; si l'un est incommodé, flétri
ou blessé, l'autre peut servir à la généra-
tion; et il s'en trouve qui n'en ont natu-
rellement qu'un comme autrefois les Syllés
et les Cotes: mais la nature renferme dans
cette seule partie toute la vertu qui devoit
être dans les deux.

Ceux qui en ont trois ou quatre, sont
bien plus communs que ceux qui n'en ont
qu'un: et nos histoires de médecine

considéré dans l'état du mariage. 7

remarquent qu'il n'y a guere de royaumes qui ne fournissent des familles où il y ait des hommes à trois testicules ; mais ceux-ci n'ont pas l'avantage des premiers , puisqu'au lieu d'être fertiles par la multitude de leurs parties , ils en deviennent impuissans ; la vertu prolifique étant divisée en trop de parties pour avoir de la force. *Agatocles*, roi de Sicile , et *M. Pint.* de cette ville , connurent bien que le plus grand nombre des testicules n'étoit pas le meilleur pour la génération , bien qu'il le fût pour l'ardeur et pour le plaisir , et qu'il valoit beaucoup mieux n'en avoir qu'un ou deux , que d'en avoir davantage.

Si l'homme , dit un philosophe ancien , avoit les testicules cachés dans le ventre , il n'y auroit point , entre les animaux , d'animal plus lascif que lui. Afin donc d'éviter les désordres de sa lasciveté , la nature , ajoute-t-il , a placé au-dehors les parties de la génération pour recevoir incessamment les impressions des injures de l'air. Cependant , pourrois-je repliquer , cela n'empêche pas que l'homme ne soit le plus lascif de tous les animaux , puisqu'en tout tems et à toute heure , il est disposé aux délices de l'amour , et que la plupart des animaux , attendent la belle saison pour s'accoupler.

Mais la nature a eu une toute autre raison de mettre ses parties au-dehors. La se-

mence en est beaucoup mieux préparée lorsqu'elle a plus d'étendue et de tems à se perfectionner. Et c'est sans doute cette même raison qui fait que la semence des femmes n'est pas si rectifiée que la nôtre, parce que les vaisseaux qui en préparent la matiere sont incomparablement plus courts et moins entrelacés que ceux des hommes.

Presque tous les enfans ont les testicules cachés dans le ventre, ou dans les aines, et il s'en trouve peu à qui les testicules paroissent avant l'âge de huit ou dix ans : c'est alors que la chaleur commençant à être vigoureuse, dispose toutes les parties de la génération pour l'admirable ouvrage de la nature, et qu'elle pousse au-dehors les parties qui étoient demeurées cachées jusqu'en ce tems-là. De tous ces enfans, il y en a quelques-uns à qui les testicules ne descendent que fort tard, ou quelquefois jamais, et alors l'on prendroit ces hommes pour des eunuques, s'ils n'avoient d'autres marques pour nous persuader qu'ils sont des hommes parfaits. Jamais la femme du seigneur d'*Argenton* n'auroit douté de la puissance de son mari, si elle lui avoit trouvé des testicules dans la bourse, et l'on n'auroit su justifier sa fécondité par toutes les autres marques qu'il en avoit, si après sa mort, *Ambroise Paré* n'eût trouvé ses testicules dans le ventre. Et jamais le lapidaire dont parle *Kerckingius*, observ. 13,

considéré dans l'état du mariage. 9
n'eût si fortement chanté, s'il n'eût eu
ses testicules cachés dans le ventre, qui
lui sortirent à dix ans, après une fièvre
chaude.

Quoi qu'en veuille dire *Hypocrate*, il
n'y a pas d'apparence de croire ce qu'il
nous veut persuader, que le testicule droit
soit plus chaud que le gauche, et que
ce soit lui aussi qui engendre les mâles,
au lieu que le gauche ne produit que les
femelles. L'expérience et la raison m'obli-
gent de m'éloigner du sentiment de ce
médecin; car nous savons que la semence
de l'un et de l'autre testicule se mêlant
ensemble lorsqu'elle sort, on ne sauroit
attribuer l'effet que nous en voyons plu-
tôt à l'un qu'à l'autre, et que la géné-
ration des mâles ne doit point plutôt
s'imputer à l'une de ces deux petites
parties qu'à la complexion de tout le
corps de l'homme ou de la femme, ainsi
que nous l'examinerons ailleurs.

Au reste, dans la dissection que j'ai
faite plusieurs fois des testicules des
hommes, j'ai souvent remarqué que le
gauche avoit des veines et des artères plus
grosses que l'autre, et que par conséquent
il étoit plus échauffé par le sang et plus
vivifiée par des esprits, et que d'ailleurs il
étoit ordinairement plus gros, plus ferme
et plus plein de semence que l'autre; d'où
l'on pourroit conclure, contre le senti-
ment d'*Hypocrate*, qu'il contribuerait

10 *Tableau de l'Amour conjugal*,
plutôt que le droit à la génération des mâles.

Mais, à dire le vrai, pour le répéter encore, ni l'un ni l'autre ne produit pas plutôt un mâle qu'une femelle; témoin l'histoire que nous fait *Gassendit*, d'un homme qui s'étant fait couper un testicule, ne laissa pas pourtant de faire des enfans de l'un et de l'autre sexe.

Les testicules sont fort ordinairement couverts de plusieurs membranes très-dures à la pointe de la lancette (a), de peur que les esprits qui sont destinés pour la vie des hommes à venir, ne se dissipent par leurs pores. Leur substance est un entrelacis de vaisseaux spermatiques (b), qu'on pourroit dire être la fin des préparans, et le commencement des éjaculatoires. Elle est faite d'un nombre infini de petits filets (b), qui sont comme les réservoirs d'une matière séminale, qui vient d'un sang artériel, filtré par mille petits conduits, et d'un suc nerveux qui s'y est aussi glissé par mille petits détours. Une matière glanduleuse occupe l'entre-deux de ces vaisseaux, leur communique la vertu d'engendrer de la semence. Les artères (c) et les nerfs (f) portent incessamment aux testicules ce qu'il y a de plus épuré dans le corps de l'homme. Des muscles pressent et préservent ces deux petites parties et les suspendent, de peur que les vaisseaux qui préparent et contiennent

considéré dans l'état du mariage. II

la semence, ne se rompent par la pesanteur des testicules et par les agitations violentes de l'amour.

Il leur arriveroit, sans doute, dans les mouvemens de cette passion, des accidens funestes, si ces mêmes muscles, en les tirant en haut, ne les en garantissoient; souvent la semence manqueroit d'esprits dans cette occasion, s'ils ne les approchoient de la racine de la verge.

Quelques philosophes, et après eux quelques médecins, ne demeurent pas d'accord que la semence se forme dans les testicules: parce, disent-ils, qu'il n'y a point de cavités sensibles, ni de passage pour y porter la matière: que ces parties étant froides, il ne peut s'y faire aucune coction d'une matière spiritueuse, qu'on a beau faire la dissection des testicules, on n'y trouve jamais de semence; qu'il y a des animaux qui n'ont pas de testicules, et qui cependant ne laissent pas d'engendrer: enfin que nous avons des histoires qui nous assurent que des hommes qui en avoient été privés, ont fait néanmoins des enfans.

Toutes ces raisons paroissent bien fortes à ceux qui n'examinent les choses que par les livres des auteurs; mais si nous recherchons diligemment la vérité de tout cela, par la dissection des parties et par d'autres meilleures raisons, nous serons bientôt d'un autre sentiment.

Car on sait que les arteres spermaticques (a) vont tout droit aux testicules, et qu'en se partageant en deux rameaux, elles portent à l'épidydime (c) et au corps du testicule, la matiere de la semence. On sait encore que les nerfs qui viennent de la sixieme partie (f) et ceux qui sortent du cordon des nerfs, qui viennent du bas de l'épine du dos (ff), communiquent aux testicules une matiere spiritueuse propre à la génération; d'ailleurs que les testicules n'étant qu'un entrelacis des vaisseaux (b), ils ont à cause de cela des cavités, bien qu'elles ne soient pas sensibles: que la semence n'étant qu'un excrément, la nature ne la souffre pas long-tems dans les testicules, à moins qu'ils ne soient malades: ce que l'histoire de Dodoné nous confirme, qui ayant trouvé dans le corps d'un Espagnol un testicule d'une grosseur prodigieuse, et l'ayant ensuite coupé, en fit rejallir la semence aux yeux de ceux qui étoient présens; que les poissons ont des parties qui ont du rapport aux testicules des autres animaux; et qu'en les histoires que l'on trouve par écrit des hommes et des animaux qui ont engendré sans testicules, sont ou fabuleuses, ou que du moins elles doivent être entendues ainsi que nous l'expliquerons au Chapitre des Eunuques.

Mais la principale raison que l'on

considéré dans l'état du mariage. 17
objecte, est prise du tempérament des testicules. Cependant, on sait que le cerveau est d'un tempérament froid et d'une substance assez solide pour être de sa nature une glande : que l'on ne voit aucunes cavités dans le lieu où les nerfs prennent leur origine, et que jamais dans les dissections que l'on en a faites, l'on n'a remarqué ce que devenoit le sang qui se filtroit au travers de la substance, et quelle étoit la matiere prochaine des esprits qui nous font mouvoir et sentir; et si j'ai souvent observé, en pressant la substance du cerveau d'un homme mort, un peu de cérosité rougissante dans les endroits les plus solides, ce n'étoit néanmoins que du sang qui commençoit à se changer en suc nerveux. Ainsi bien que le cerveau soit d'un tempérament froid, comme je viens de le dire, et qu'il n'ait été fait que pour tempérer l'ardeur du cœur, selon la pensée d'Aristote, il ne l'aisse pourtant pas d'engendrer des esprits beaucoup plus subtils et plus épurés que ceux du cœur; car le sang des arteres, tout couvert et tout plein d'esprits, montant en haut avec précipitation par le mouvement que lui donne le cœur, entre dans la substance du cerveau, pour en recevoir toutes les impressions spiritueuses.

Les Chymistes en font à-peu-près de même, lorsqu'ils veulent faire de l'eau-

14 *Tableau de l'Amour conjugal*,
de-vie ; car les esprits de vin qu'ils met-
tent dans l'alambic s'élevant peu à peu au
chapiteau , et se distribuant ensuite par un
long conduit , dans un vaisseau qui le
reçoit , auroient des qualités après et peu
agréables au goût , s'ils n'étoient adoucies
dans la serpentine par la froideur d'un ton-
neau d'eau , comme si le froid , conden-
sant et rassemblant les esprits de vin , les
rendoient ensuite plus rectifiés et plus doux.

Il en arrive autant dans le cerveau ; car
le sang qui sort tout bouillant du cœur ,
et qui rejaillit en haut , entre dans la
substance du cerveau , qui par sa froi-
deur en condense les esprits , et qui le
rend la liqueur la plus subtile et la plus
épurée de toutes celles que nous ayons
dans le corps.

Cela étant ainsi établi , il me semble
qu'il n'est pas maintenant difficile de ren-
dre raison pourquoi les testicules sont les
ouvriers de la semence de l'homme. Car
personne n'ignore qu'ils ne soient des par-
ties froides , puisqu'ils sont des entrelacis
de vaisseaux (*b*) pressés par des petites
glandes : et si l'on est persuadé que le sang
se subtilise en passant par le cerveau , et
devient esprit animal , on doit aussi croire
que ce même sang se rectifie en pénétrant
les testicules , et qu'il devient esprit sémi-
nal , pour parler de la sorte.

Deux sortes de vaisseaux sont attachés
aux deux extrémités du testicule ; les uns

Fig. 2





considéré dans l'état du mariage. 15
qui sont un entrelacis d'arteres (a), de
veines (g), de nerfs (ff) et des vaisseaux
lymphatiques (h), portent la matiere pour
faire la semence, et les autres en rappor-
tent la semence toute faite (i), et s'en dé-
chargent dans le corps variqueux ou pyra-
midal (i), qu'on nomme parastate, et puis
suivant le sentiment de tous les anatomis-
tes, ils s'en déchargent dans des petits ré-
servoirs, qui sont à la racine de la verge (k).

On pourroit comparer ces réservoirs
aux petites cavités d'une grenade dont on
a ôté les grains. C'est-là que la semence se
forme et se conserve pour plusieurs em-
brassements et pour différentes généra-
tions. J'ai eu souvent la curiosité de pres-
ser avec les deux doigts ces petites vessies
glanduleuses et des glandes (l) que l'on
nomme prostates, qui se trouvent au-
près, pour en faire sortir la semence : et
en même tems j'appercevois, malgré la
froideur du cadavre, une liqueur blanche
et épaisse sortir des prostates (l), et une
claire et pâle suinter des vésicules (k), et
ensuite se filtrer l'une et l'autre au travers
d'une membrane près d'une petite verrue
que les Anatomistes ont nommée *veru-
montanum*, et puis s'épancher dans le
conduit de la semence et de l'urine (m).

C'est plutôt la callosité et la dureté de
ces cellules, et de cette chair glanduleuse.
qu'on appelle prostates, qui rend les
Scythes stériles, qu'une légère perte de

16 *Tableau de l'Amour conjugal*,
sang, qui coule d'une veine coupée à la
trempe. Car comme les Tartares sont
incessamment à cheval, ils pressent telle-
ment ces petits réservoirs par la pesanteur
et par l'agitation continuelle de leur corps,
qu'ils les endurent et les rendent
ensuite incapables de recevoir la semence
qui vient des testicules.

ARTICLE III.

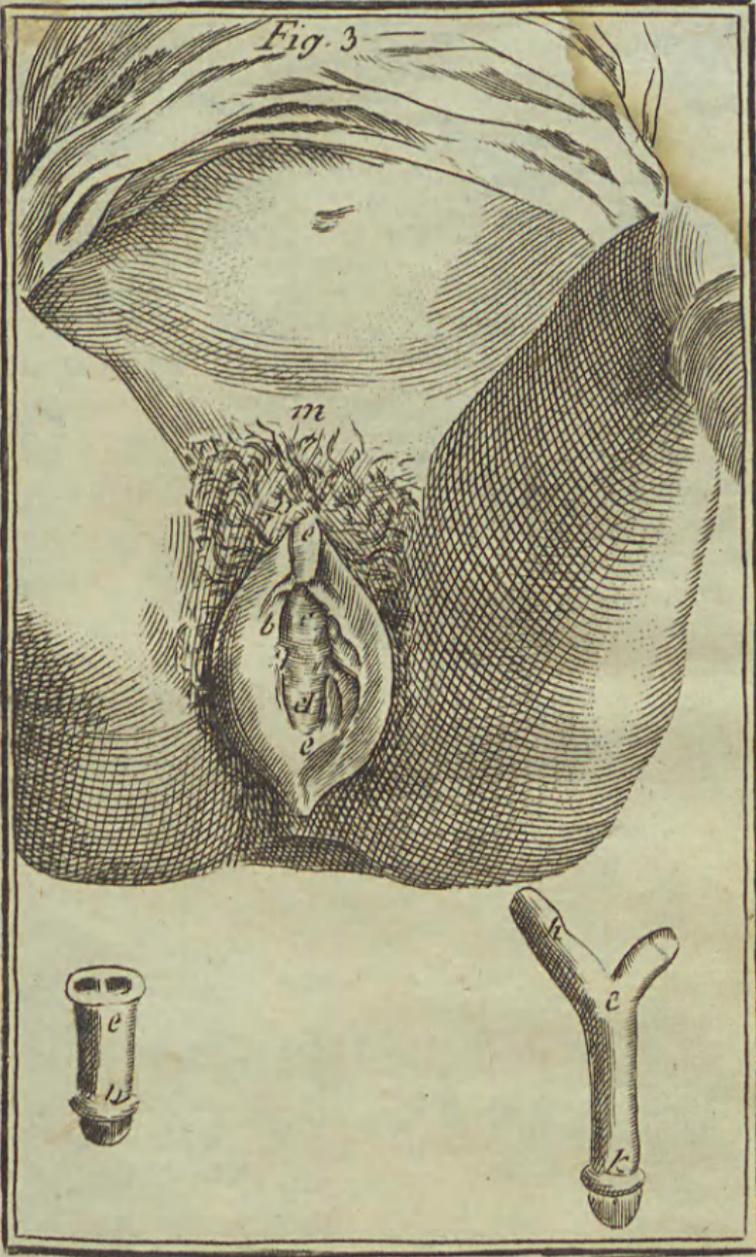
*Des parties naturelles et externes de la
femme.*

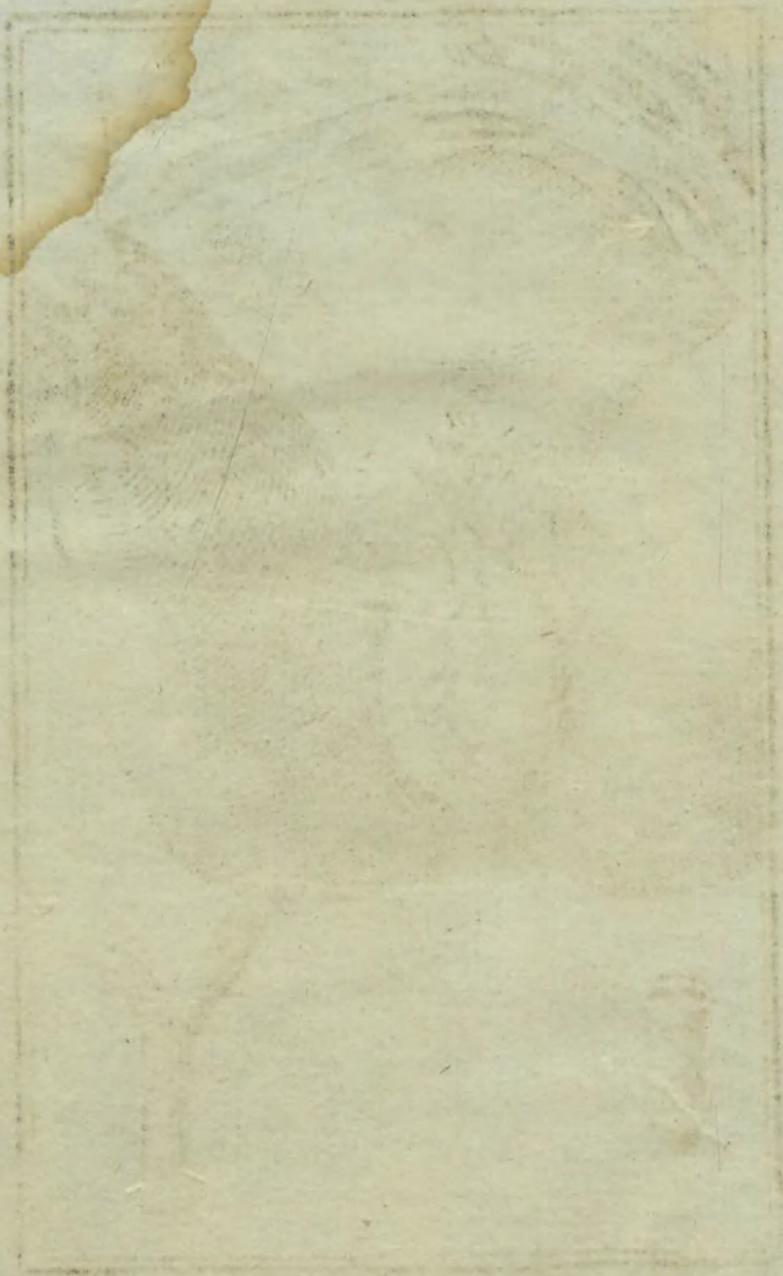
APRÈS avoir diligemment examiné
les parties de l'homme qui servent à la
génération, il me semble qu'il est à propos
de considérer celles de la femme, et
d'admirer en même tems l'artifice dont la
nature s'est servi à les former, et le mer-
veilleux arrangement avec lequel elle les
a disposées.

Si les parties naturelles des femmes
étoient toutes semblables à celles des
hommes, et qu'il n'y eût seulement de dif-
férence que dans le renversement de ces
mêmes parties, on auroit raison de dire que
la femme est un homme imparfait, que la
froideur de son sexe est cause que ses par-
ties sont demeurées au-dedans, au lieu
de sortir au-dehors comme celle des
hommes.

c

Fig. 3





Galien et *Fallope* après lui, quelques savans Anatomistes qu'ils soient, auroient de la peine à soutenir cette opinion. Car si l'on observe la différente structure des parties des deux sexes; si l'on en examine le nombre et la figure, et si l'on en considère les cavités et la figure; enfin, si l'on en compare l'action et l'usage; on verra bientôt qu'elles sont tout-à-fait différentes les unes des autres: car quel le proportion y a-t-il entre la matrice et le gland, ou, si l'on veut, la bourse de l'homme, entre le membre viril et le clitoris? Les vaisseaux qui contiennent la semence des femmes, ne ressemblent pas à ceux des hommes, et leurs testicules sont faits d'une toute autre façon.

Mais sans m'arrêter à ces sortes de questions qui ne servent presque de rien à mon sujet, examinons en peu de mots les parties naturelles de la femme que nous apercevons les premières.

La nature est admirable dans tous ses effets, et ne produit jamais rien sans dessein. Le poil commence à poindre à 12 ou à 15 ans, lorsque, selon la pensée de *Théodoret*, l'ame peut distinguer le vice de la vertu. C'est alors que la nature met un voile sur les parties naturelles de l'un et de l'autre sexe, pour leur marquer que l'honnêteté et la pudeur y doivent établir leur principal domicile.

Les parties naturelles de la femme, que

18 *Tableau de l'Amour conjugal*,
l'on appelle nature, parce que tous les hommes y prennent leur origine, sont la cause de la plupart de nos chagrins, aussi bien que de nos plaisirs; et j'ose dire que presque tous les désordres qui ont paru dans le monde, et qui arrivent encore tous les jours, viennent de ces parties-là. On n'a qu'à lire *Pétrone*, et entendre bien l'histoire des huit années qu'il décrit de la cour débauchée de *Néron*, pour être persuadé de ce que je dis.

Les levres (a) et les rides (b) de ces parties, ne sont que les replis que la peau y fait, elles ressemblent à-peu-près à la crête d'un jeune coq, et les rides y marquent aussi-bien la vieillesse que sur le visage, lorsque les filles vieillissent, ou qu'elles ont prostitué leur pudicité. Ce sont ces rides internes que l'on appelle nymphes, qui dans l'évacuation de l'urine causent un si grand bruit, qu'il nous surprendroit sans doute si nous n'y étions accoutumés.

Quatre petits morceaux de chair de la figure d'une feuille de myrte (c) sont placés après les nymphes, qui, bien qu'ils soient incessamment arrosés, n'éteignent pourtant pas pour cela le feu que la nature a allumé dans ces parties. Souvent c'est comme de l'eau, qui, tombant sur de la chaux, les excite et les chauffe davantage. Ces caroncules (c) que les médecins appellent myrtiformes, sont quelquefois liées les unes aux autres

considéré dans l'état du mariage. 19

par des membranes , qui font l'entrée de la matrice si petite (*d*) , qu'à peine l'extrémité de l'un des doigts y pourroit entrer dans une fille de 9 où 10 ans , à moins que de lui faire violence en les déchirant. C'est ce que les matrones veulent dire , lorsqu'en faisant leur rapport du violement d'une vierge , elles disent que la corde est rompue ; et c'est aussi la séparation de ces mêmes parties , qui , en donnant du sang la première nuit des noces , étoit autrefois parmi les Juifs un signe de défloration , ce que nous examinerons ci-après avec beaucoup de curiosité.

On voit au haut des nymphes une partie plus ou moins longue que la moitié du doigt , que les Anatomistes appellent clitoris (*e*) , et que je pourrois nommer la fougue et la nage de l'amour. C'est là que la nature a mis le trône de ses plaisirs et de ses voluptés , comme elle a fait dans le gland de l'homme. C'est là qu'elle a placé ses chatouillemens excessifs , et qu'elle a établi le lieu de lasciveté des femmes : car dans l'action de l'amour , le clitoris se remplit d'esprits , et se roidit ensuite comme la verge d'un homme : aussi en a-t-il les parties toutes semblables. On peut voir ses tuyaux (*f*) , ses nerfs (*g*) et ses muscles (*h*) : il ne lui manque ni gland (*i*) ni prépuce (*k*) ; et s'il étoit troué par le

20 *Tableau de l'Amour conjugal*,
bout, on diroit qu'il est tout semblable
au membre viril. C'est de cette partie
qu'abusent les femmes lascives. Jamais
Sapho Lesbienne ne se seroit acquise une
méchante réputation, si elle avoit eu
cette partie plus petite. J'ai vu une
fille de huit ans qui avoit déjà le clitoris
aussi long que la moitié du petit doigt ;
et cette partie croît avec l'âge, comme
il y a de l'apparence, je me persuade
que présentement elle est aussi grosse
et aussi longue que celle de la femme
que *Platerus* dit avoir vue, qui l'avoit
aussi grosse et aussi longue que le cou
d'un oie.

Cette partie s'enfle tellement pendant
la vie de quelques femmes, lorsque
l'amour y envoie des esprits, que la
peine que l'on a de le rencontrer dans
une femme morte, sembleroit incroyable,
à moins que d'en avoir fait l'expérience ;
tant il est vrai que les parties ne sont pas
toujours en même état pendant la vie et
après la mort.

Mais si cette partie cause souvent des
désordres aux femmes, elle leur apporte
aussi des avantages ; car elle est à la ma-
trice ce que la luette est aux poumons ; et
le clitoris avec les caroncules corrige l'air
froid qui pourroit incommoder la matri-
ce : il empêche en même tems qu'il n'y
entre quelque chose d'étranger.

• Toutes les parties que je viens de

nommer seroient inutiles à la génération, si l'hymen que les Poètes profanes ont dit être le dieu des noces, n'en étoit du nombre. Les Anatomistes anciens, qui ne s'occupoient qu'aux choses les plus communes de l'anatomie, ont pris pour l'hymen les caroncules dont nous avons parlé ci-dessus, qui souvent étant jointes ensemble par des membranes assez fortes, s'opposent à l'entrée du dieu priape : car il n'eût pas été raisonnable que quelqu'autre chose qui n'eût pas été dieu, selon la pensée des païens, se fût opposée aux desseins d'un autre dieu. Cependant il arrive quelquefois, mais fort rarement, que la nature voulant conserver la matrice de quelques femmes délicates, produit une membrane au-dessus du conduit de l'urine, afin que l'air, un quelque'autre chose, n'incommode pas les parties internes. Et c'est cette membrane que l'on appelle proprement *hymen*. Elle est parsemée de veines, et ordinairement trouée par le milieu, pour laisser d'un côté couler les regles; et de l'autre pour donner entrée à la semence de l'homme. Mais comme cette membrane, qu'on nomme *hymen*, est contre les loix de la nature, nos Anatomistes ont pris pour l'hymen les caroncules jointes ensemble par des petites membranes. C'est ce qu'ont fait *Vesale*, *Aquapendens*, *Fallope*, *Casseri*, *Sebisius*, *Bauhin*, et plusieurs

22 *Tableau de l'Amour conjugal*,
autres, qui appellent *hymen* ces caroncules
jointes, qu'il faut quelquefois couper,
comme nous le verrons au *chap. 3. Art.*
2, par une histoire que tout Paris a ouï-
dire, et que je rapporte dans toutes les
circonstances.

ARTICLE IV.

*Des parties naturelles et internes de la
femme.*

ENTRE toutes les parties de la femme
qui servent à la génération, la matrice
tient sans doute le premier lieu. Et bien
qu'elle soit l'une de ces parties les plus
foibles, néanmoins elle est le lieu où les
trésors de la nature sont cachés. C'est
cette terre où Diogene avoit accoutumé
de planter des hommes, et où, sans
doute, il s'immortalisoit au milieu des rues.

Elle est située au bas du ventre, entre
la vessie et le gros boyau, qui servent
comme de coussins au plus fier et au plus
superbe de tous les animaux, pendant
qu'il demeure dans les flancs de sa mere.

Dans les femmes de moyenne taille,
qui ont accoutumé d'être souvent baisée,
elle est assez grosse, et sa profondeur
est d'onze travers de doigts, ou à peu
près, depuis l'entrée jusqu'au fond; mais
dans les vierges et dans les vieilles

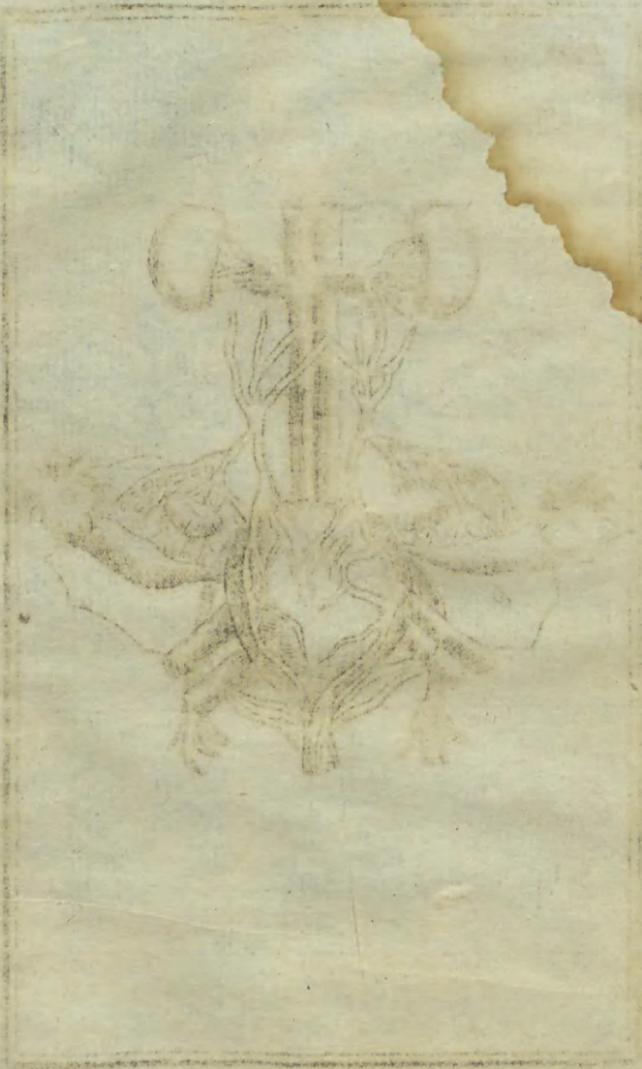
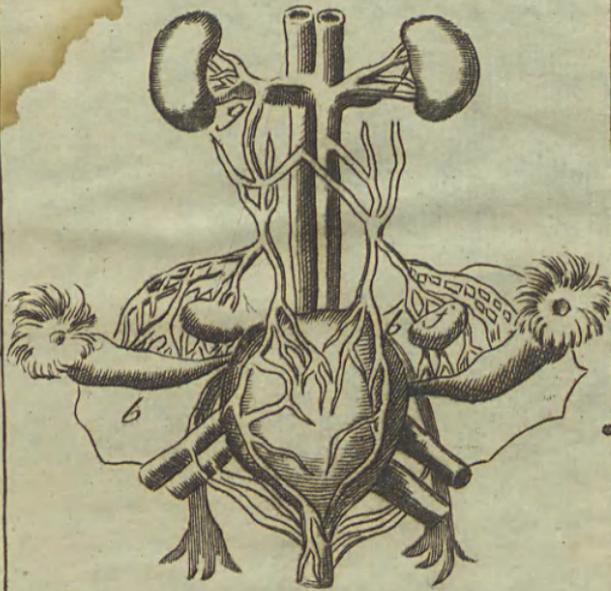


Fig. 4



considéré dans l'état du mariage. 23

femmes, elle est extrêmement petite, et souvent pas plus grosse qu'une fève ou qu'un œuf de pigeon, ce n'est qu'une peau dure et flétrie, dénuée d'arteres et de veines apparentes.

Lorsque les regles coulent aux filles, ou qu'une femme a conçu, toute sa substance s'enfle un peu plus qu'auparavant, et à mesure qu'un enfant croît, la matrice devient aussi plus simple et plus menue dans sa circonférence, mais un peu plus épaisse dans son fond, à cause de l'arrière-faix qui y est placé et de l'abondance des vaisseaux dont la matrice est parsemée en cet endroit-là : ce que l'expérience de plusieurs dissections m'a souvent fait remarquer.

A considérer une fiole renversée, l'on a une idée assez juste de la figure de la matrice, si ce n'est qu'elle est un peu aplatie lorsqu'elle est vuide. Ses liens la tiennent tellement attachée à toutes les parties du bas-ventre, qu'elle ne peut en être ébranlée qu'avec violence. Son col (a) s'attache par le bas, et deux ligamens ronds (b), qui se communiquent aux aînes et au-dedans des cuisses, l'empêchent de s'élaner en haut dans les suffocations dont les femmes sont souvent attaquées.

C'est par ces deux liens que les femmes grosses ressentent de si cuisantes douleurs au-dedans des cuisses, et que quelquefois elles se déchargent sur les aînes de l'impureté d'une infame conjonction.

24 *Tableau de l'Amour conjugal,*

Mais comme la matrice ne peut monter, elle ne peut aussi descendre, si ce n'est par quelque effort extraordinaire. Car elle est attachée en haut par deux ligamens qui, étant fermes et larges, ressemblent en quelque façon à des ailes de chauve-souris. Et bien que les ligamens (c) ne touchent point la matrice pour l'assujettir, ils tiennent pourtant ses cornes si fermes, qui en sont des parties, qu'elle ne se peut affaisser. C'est dans ces ligemens larges que les testicules sont placées et les vaisseaux qui portent la semence à la matrice. Ce sont les liens qui empêchent la matrice de tomber de son lieu par le poids de l'enfant, ou par les violens efforts de l'accouchement, si bien que cette partie étant affermie de tous côtés, il est bien comme impossible qu'elle sorte du lieu où la nature l'a placée, comme l'antiquité nous l'a voulu persuader. Elle n'est pas seulement assujettie par toutes les parties que nous venons de nommer; les arteres, les veines, les nerfs qui s'y terminent abondamment, lui servent encore de liens, les membranes qui l'environnent, la pressent de toutes parts, et l'empêchent de sortir de sa place.

Aux deux côtés de la matrice, on voit deux vaisseaux avancés (d), que *Diocles* a appelés les cornes de la matrice, à la ressemblance des cornes dans les bêtes qui ont du rapport à celles-ci.

Le

Le col de la matrice est une de ses parties les plus considérables ; c'est la porte de la pudeur , et , selon l'expérience commune , l'étui du membre viril. Il est naturellement un peu tortu , afin de défendre la matrice de ce qui pourroit venir de dehors pour l'incommoder , et pour donner davantage de plaisirs à l'homme quand il caresse sa femme.

Dès que cette partie commence à sentir les plaisirs de l'amour , elle s'agit tellement , qu'étant d'une substance nerveuse et pleine de plis , elle s'élargit ou se resserre quand il le faut.

Si un enfant tire de la mamelle de sa mère le lait avec plaisir , le col de la matrice suce aussi fort agréablement dans les voluptés amoureuses , la semence qui rejailit de la germe de l'homme.

La femme devant beaucoup contribuer à la génération , elle avoit besoin de testicules (*f*) aussi bien que l'homme ; et je m'étonne qu'il y ait eu des Médecins qui se soient laissés aller sans cette occasion au sentiment d'*Aristote*. Ce Philosophe a cru que la femme ne concouroit point à la génération , en donnant de sa part de la semence , mais qu'elle ne communiquoit que des alimens pour nourrir et faire croître ce qu'elle avoit conçu dans ses entrailles , ce que nous

26 *Tableau de l'Amour conjugal*,
examinerons dans la troisieme partie de
ce livre.

Cependant il est certain que les femmes
ont des testicules (*f*), des vaisseaux sper-
matiques (*g*), et de la semence, puisqu'elles
se polluent quelquefois, et que leurs tes-
ticules, aplatis, au lieu d'être solides
comme ceux des hommes, renferment de
petites cellules jointes ensemble (*h*), qui
conservent une humeur qui rejaillit sou-
vent au visage de celui qui les coupe.

Paracelse et *Amantus*, Portugais de
nation, ont laissé par écrit que la ma-
trice n'étoit pas la seule partie où un
enfant pouvoit se former. Ils ont mis dans
une fiole de la semence d'un homme avec
du sang des regles d'une femme, puis
ils ont posé cette fiole dans du fumier
chaud, pour observer comment la nature
agissoit dans les flancs d'une femme,
lorsqu'elle travailloit à la génération. Mais
outre que cela me paroît impie et im-
possible, je ne saurois ajouter foi à un im-
posteur ni à un Juif sur l'expérience qu'ils
nous proposent.

J'avoue pourtant de bonne foi, qu'il
y a quelques histoires qui nous marquent
qu'un enfant s'est formé dans l'estomac
d'une femme, et que quelques autres
ont été trouvés dans les vaisseaux sper-
matiques, que l'on appelle les cornes
de la matrice. Mais pour dire là-dessus
ce que je pense, la premiere histoire me

semble tout-à-fait impossible ; car l'estomac faisant tous les jours sa digestion , ne peut changer son action pour celle de la matrice. L'autre me paroît plus faisable , les cornes étant une partie de la matrice , et ayant tout ce qu'il faut pour la conception et pour la nourriture du fruit , comme nous le prouverons ailleurs.

La matrice , selon le sentiment de *Platon* , est un animal qui se meut extraordinairement , quand elle hait ou qu'elle aime passionnément quelque chose. Son instinct est surprenant , lorsque par son mouvement précipité elle s'approche du membre de l'homme , pour en tirer de quoi s'humecter et se procurer du plaisir.

Son action principale est la conception : lorsque la semence de l'homme et de la femme s'assemblent dans ses replis , elle les reçoit agréablement , comme une bonne mere dont elle s'est attribuée le nom. Elle les couve , pour ainsi dire , par sa chaleur modérée , afin de faire un jour de ces semences animées , la plus belle production que la nature ait jamais tentée : ce que nous examinerons plus particulièrement au livre III. La matrice a encore d'autres usages , dont le principal est de vuidier le sang superflu des femmes , et de les décharger ainsi des impuretés dont elles pourroient être un jour incommodées. Il ne faut pas s'imaginer , comme quelques-uns ont fait , que ce sang puisse aller jus-

28 *Tableau de l'Amour conjugal,*
qu'à acquérir la qualité de venin ; au con-
traire, il est ordinairement beau et pur,
et ce n'est que par abondance qu'il sort
tous les mois des artères de la matrice.

CHAPITRE II.

*De la proportion naturelle, et des défauts
des parties génitales de l'homme et de
la femme.*

SI nous remarquons ce qui se passe tous les jours dans le monde parmi les animaux les plus parfaits, touchant l'ouvrage de la génération, nous observerions que Dieu : ou, si l'on veut, la nature, qui est l'organe universel de sa puissance, a donné à chaque espèce des parties différentes pour se perpétuer. Que les unes reçoivent les parties des autres, lorsqu'il se fait une jonction des corps pour la propagation de chacune. Les parties génitales ne se font pas par hazard dans les flancs des femelles. Les ames dans les bêtes, et les intelligences dans les femmes, font tout l'attirail des parties naturelles de l'un et de l'autre sexe, par le commandement de la nature.

L'intelligence, ou si l'on peut parler autrement, l'ame que Dieu a créée et placée ensuite dans le petit corps d'un Chinois au milieu de la Chine, pour me servir de cet exemple, choisit dans le

corps de sa mere, qui vient de concevoir, la matiere la plus proportionnée à former toutes les parties qui doivent un jour contribuer à la génération. Elle n'a pas besoin de modele pour cela, il suffit qu'elle exécute les desseins de la nature pour garder toutes les mesures et les proportions qu'il est nécessaire de garder dans la figure des parties secretes de cet homme à venir. Elle place donc ces parties dans leur lieu naturel; elle fait une étroite liaison de tout ce qui les compose pour les faire un jour agir commodément quand il en sera besoin.

D'ailleurs une autre intelligence qui est de la même nature que l'autre, s'occupe au milieu de la France à choisir dans les entrailles d'une femme qui vient de concevoir, la matiere la plus disposée à former les parties naturelles d'une fille. Elle agit si bien en cette rencontre, qu'elle les rend propres à être un jour le lieu où un homme doit être engendré.

Les parties naturelles de ces deux enfans sont si justes, leurs ouvertures si mesurées, leurs profondeurs si réglées, leurs distances si proportionnées; enfin toutes les dimensions sont si bien observées, qu'il ne reste plus rien qu'à admirer l'ouvrage de Dieu par le ministere de ces deux intelligences. Car bien qu'elles soient éloignées l'une de l'autre de la longueur de la moitié de la terre, elles

30 *Tableau de l'Amour conjugal*,
ont cependant si justement fabriqué les
deux parties secretes de l'un et de l'autre
sexe, et que lorsque les parties seront un
jour en état de se joindre amoureuse-
ment, rien ne manquera à leur con-
jonction. Elles se présenteront si commodé-
ment de tous côtés, que l'on diroit qu'elles
ont été coulées au moule, tant elles sont
proportionnées les unes aux autres.

Mais si ces intelligences manquent de
matiere pour former les parties de la géné-
ration de l'un des deux sexes; si la matiere
est trop abondante, qu'elle ne soit pas
flexible, ou qu'elle ait des qualités et des
figures rebelles, si la figure de la matrice
de la mere est incommodée, et que son
tempérament soit dérégulé, quelle appa-
rence y a-t-il que ces intelligences puis-
sent réussir à façonner ces parties qui
doivent un jour perpétuer les hommes?

Je ne saurois accuser ni la nature ni ces
intelligences de commettre ces défauts;
elles ne font jamais rien d'elles-mêmes de
défectueux, et sur-tout quand elles se
proposent la génération et la conservation
des hommes.

Ces manquemens et ces maladies n'arri-
vent pas seulement aux parties naturelles
de l'enfant qui se forme dans les flancs
de sa mere, il en est encore attaqué après
qu'il en est sorti, ainsi que nous le disons
ailleurs.

ARTICLE I.

De la proportion des parties naturelles de l'homme et de la femme, selon les loix de la nature.

QUOIQUE l'on évite tous les jours d'exposer aux yeux les mysteres de l'amour, nous savons pourtant tout ce qui se passe dans l'action du mariage, et nous sommes fort contents lorsque nous en avons des connoissances plus parfaites. Si d'un côté le péché a attaché de la honte à cette connoissance, pour me servir de la pensée de *S. Augustin*, de l'autre la nature n'y a rien mis que de bienfaisant

La nature, qui n'a jamais rien fait sans dessein, a établi des loix pour toutes les parties qui nous composent : celles que nous appelons amoureuses ont ordinairement leur dimension dans les hommes et dans les femmes ; et le membre de l'homme, selon ces mêmes loix, ne doit avoir communément que six ou huit pouces de long, et que trois ou quatre de conférence ; c'est la plus juste mesure que la nature ait gardée en formant cette partie dans la plupart des hommes. Si la verge est plus grande et plus grosse, il faut trop d'artifice à la faire mouvoir ; et les habitans du Midi sont

32 *Tableau de l'Amour conjugal,*
principalement pour cela moins propres
que nous à la génération.

Le conduit des parties secretes de la
femme, est ordinairement de six ou huit
pouces de profondeur, et sa circonférence
interne n'a point de mesure déterminée ;
car, par une admirable structure, ce
conduit s'ajuste si proprement à la partie
de l'homme, qui en est pressée, qu'il
devient plus ou moins large, selon les
instrumens qui le touchent.

ARTICLE II.

*Des défauts des parties naturelles de
l'homme.*

LES casuistes et les jurisconsultes
traitent ces sortes de matieres aussi bien
que les medecins ; mais ils les traitent
d'une façon toute différente. Les premiers
croient être obligés d'en parler pour le
salut des ames, en refusant le mariage à ceux
qu'ils en jugent incapables, et en séparant
pour quelque tems l'homme et la femme,
que quelques incommodités des parties
auroient troublés dans le mariage.

Les jurisconsultes se sentent aussi exci-
tés par l'intérêt de la justice et pour
le bien de l'état, d'agiter ces mêmes
questions. Ils veulent par-là savoir les
causes de la dissolution du mariage, pour

considéré dans l'état du mariage. 33
en corriger les abus. Mais parce que ces
matieres difficiles sont souvent fort mal
touchées par les uns et par les autres, je
 tâcherai d'éclaircir les difficultés qui en
dépendent, afin que l'on puisse ensuite
juger sainement des différens qui tomberont
entre les mains de ceux qui en doivent
être ou les juges ou les arbitres.

Quand les parties naturelles de l'homme
ne peuvent s'unir avec celles de la femme,
l'on doit souvent en accuser les
défauts naturels des unes ou des autres;
mais pour comprendre comment ces défauts
arrivent, il faut s'imaginer que l'intelligence
qui a ordre de faire le corps
d'un garçon dans les entrailles de sa mere,
ne trouvant pas toujours assez de matiere
pour former les parties naturelles d'un
enfant, elle est obligée de rendre défectueuses
ces mêmes parties; et parce que les parties
qui servent à la vie sont beaucoup plus
nécessaires que celles qui contribuent à la
propagation de l'espece; que d'ailleurs
celles-là sont plutôt formées que celles-ci,
il arrive quelquefois que l'intelligence
emploie aux parties nécessaires à la vie,
presque toute la matiere qui étoit
destinée aux parties secretes, et ainsi ces
dernieres parties deviennent fort petites
dans la suite du tems, leur matiere ayant
été ménagée pour d'autres. Ce fut là la
cause d'une des observations de *Platerus*,
qui remarque qu'un

34 *Tableau de l'Amour conjugal*,
homme n'avoit que le gland couvert de
son prépuce au lieu du membre viril.

Les défauts des parties secretes, aussi-
bien que des autres dont nous sommes
souvent composés, ne sont pas toujours
naturels, et le gentilhomme dont nous
parle *Paul Zachias*, n'auroit jamais
engendré, s'il eût manqué dès le ventre
de sa mere de la moitié de ses parties
naturelles.

La mortification de la chair et la
chasteté sont souvent de puissantes causes
pour diminuer nos parties naturelles.
L'exemple de *saint Martin* nous le fait
bien voir, lui, qui pendant sa vie, avoit
tellement macéré son corps par des aus-
térités inouïes, et qui s'étoit tellement
roidi contre les libertés de son siecle,
qu'après sa mort, si nous en croyons
Sulpice, sa verge étoit si petite, que l'on
ne l'auroit point trouvée, si l'on n'eût
su le lieu qu'elle devoit occuper.

Les verges trop longues ou trop gros-
ses ne sont pas les plus propres, ni pour
la copulation, ni pour la génération. Elles
incommodent les femmes, et ne produi-
sent rien; si bien que pour la commodité
de l'action, il faut que la partie de
l'homme soit médiocre, et que celle de
la femme soit proportionnée, afin de
s'unir l'une à l'autre, et de se toucher
agréablement de toutes parts.

Il n'y a point d'autre cause de ce vice

naturel que l'abondance de la matière dans les premières semaines de la conception : bien que l'intelligence qui a soin de la formation de cette partie aussi bien que des autres, ne sachant que faire de tant de matière qui reste après les principales parties formées, elle l'emploie à faire une grosse et longue verge.

S'il est vrai, ce que nos physionomistes nous disent, que les hommes qui ont de grands nez ont aussi de grandes verges, et qu'ils sont plus robustes et plus courageux que les autres, nous ne devons pas nous étonner de ce qu'*Héliogabale*, que la nature avoit favorisé de grandes parties génitales, comme l'écrivit *Lampidrius*, choisissoit des soldats qui avoient de grands nez, afin d'être plus en état, avec moins de troupes, de faire quelque expédition de guerre, ou de résister plus fortement aux efforts de ses ennemis ; mais il ne s'appercevoit pas en même tems que ces gens aux grandes verges étoient les plus étourdis et les plus stupides des hommes.

Souvent les petits hommes ont un membre plus grand que les autres ; il s'en est même trouvé autrefois qui avoient la verge si longue, si nous en croyons *Martial*, qu'ils étoient souvent en état de la flatter ; et je ne sais si ce poète ne vouloit point parler de *Claudius*, qui viola *Pompeia*, femme de *César*, dans

36 *Tableau de l'Amour conjugal*,
le temple de la déesse *Bona* : lequel , au
rapport de l'histoire , avoit le membre
aussi gros que les deux plus grosses verges
que l'on eût pu joindre ensemble.

On doute si la semence est prolifique
qui passe par une longue verge. *Galien*,
après *Aristote* , a agité cette question.
Ils disent tous deux que les esprits qui
résident abondamment par la longueur
du chemin , la semence n'est plus ensuite
capable de production. Mais plusieurs
médecins , et entr'autres le savant *Hucher*,
sont d'un tout autre sentiment. Car la
semence se portant directement dans le
fond de la matrice sans être altérée de
l'air ni par aucune autre cause étran-
gère , elle a toutes les dispositions néces-
saires pour la génération , et les histoires
que ce grand médecin nous rapporte sur
ce sujet nous font bien voir que la vérité
est toute pour lui.

A moins que les deux parties génita-
les des deux sexes ne soient bien propor-
tionnées , comme je l'ai dit , il n'y a pas
d'apparence qu'elles se joignent étroite-
ment l'une à l'autre ; car si l'homme
est un peu membru , et que la femme
soit fort étroite , la conjonction n'est point
agréable , et l'on ne peut se souffrir l'un
et l'autre. Mais si ce même homme se
joint ensuite amoureusement à une autre
qui soit plus ouverte , il ne la touchera
qu'avec plaisir , au lieu des plaintes et

considéré dans l'état du mariage. 37
des douleurs qu'il causoit à la première.
Si bien qu'il est vrai de dire que
celui qui nous a donné tant de remèdes
contre l'amour, nous a laissé par écrit,
que si nous aimons les personnes qui
ont des inclinations et des parties pro-
portionnées aux nôtres, notre flamme
est heureuse, et il ne vient de notre
amour légitime que des tendresses et des
voluptés permises.

En effet, si les deux femmes dont
Platerus nous fait l'histoire, avoient pu
souffrir leurs maris, elles ne se seroient
jamais plaintes en justice, et jamais les
juges n'auroient prononcé d'un commun
consentement, que leurs mariages étoient
invalides, avec injonction aux femmes
d'entrer dans la solitude, et permission
aux hommes de se remarier à d'autres
qui ne furent pas si sensibles après leur
mariage, que de se plaindre de la gros-
seur des parties naturelles de leurs maris.

Je ne parle point ici de la grosseur
prodigieuse de la verge de quelques
hommes : on sait qu'ils ne sont pas des-
tinés pour le mariage, et l'on auroit eu
grand tort si l'on avoit voulu remarier
l'homme dont parle *Fabrice de Hilden*,
qui l'avoit aussi grosse qu'un enfant nou-
vellement né.

Ce ne sont pas seulement les grosses
et les petites verges qui sont des défauts
dans les hommes, elles sont encore défec-

38 *Tableau de l'Amour conjugal,*
tueuses, si elles sont mal figurées, ou si toutes les parties qui les composent ne sont pas dans leur lieu naturel ; car parmi les chrétiens, les noces n'étant instituées que pour avoir des enfans, il n'y a pas lieu de douter que si un homme a ses parties naturelles si mal figurées qu'il ne puisse consommer le mariage, et que ces défauts soient incurables, le mariage ne doit être déclaré invalide.

Enfin il y a tant d'autres défauts qui privent le membre viril de son action ordinaire, qu'il faudroit faire un discours particulier sur cette matiere pour les décrire tous : car pour le dire en peu de mots, on ne sauroit caresser agréablement une femme, et encore moins engendrer, si l'on est maltraité d'une gonorrhée cordée, ou d'un nodus virulent, si les parties naturelles sont affligées de porreaux, d'ulceres ou cicatrices, si le prépuce est d'une grandeur prodigieuse, si la verge est bridée par le fil du gland, ou enfin si l'on est attaqué par des maladies qui empêchent de caresser une femme, et qui souvent sont la cause de la dissolution du mariage, ainsi que nous l'examinerons ailleurs.

ARTICLE III.

Des défauts des parties naturelles de la femme.

JE suis persuadé que la femme a moins de chaleur que l'homme, et qu'elle est aussi sujette à beaucoup plus d'infirmités que lui. La stérilité qui en est une des plus considérables, vient le plus souvent plutôt de son côté que de celui du mari : car entre cette infinité de parties qui composent ses parties naturelles, s'il y en a une qui manque ou qui soit défectueuse, la génération ne peut s'accomplir, et une femme qui est ainsi imparfaite ne peut espérer l'honneur d'être appelée de ce doux nom de mere.

Je n'ai pas résolu ici de parler de toutes les parties qui concourent du côté de la femme à la formation de l'enfant, il me semble en avoir assez dit au chapitre précédent. Mon dessein n'est présentement que de découvrir les défauts des parties naturelles de la femme, qui peuvent empêcher la copulation, et qui peuvent être guéries.

Je ne m'étonne pas si les Phéniciens, au rapport de *S. Athanase*, obligeoient leurs filles par des loix sévères, de souffrir avant que d'être mariées,

40. *Tableau de l'Amour conjugal*,
que des valets les déflorassent ; et si
les Arméniens, ainsi que *Strabon* le
rapporte, sacrifioient les leurs dans le
temple de la déesse *Anaitis*, pour y
être dépuçelées, afin de trouver ensuite
des partis avantageux à leur condition.
Car on ne sauroit dire quels épuisemens
et quelles douleurs un homme souffre
dans cette première action, au moins
si la fille est étroite. Bien loin d'éteindre
la passion d'une femme, souvent on lui
cause tant de chagrins et de haine, que
c'est pour l'ordinaire une des sources du
divorce des mariages. Il est bien plus
doux de baiser une femme accoutumée
aux plaisirs de l'amour, que de la caresser
quand elle n'a point encore connu
d'homme ; car comme nous prions ici un
serrurier de faire mouvoir les ressorts
d'une serrure neuve qu'il nous apporte,
pour éviter la peine que nous prendrions
le premier jour ; ainsi les peuples
dont nous venons de parler, avoient
raison d'avoir établi de semblables loix.

Jeanne d'Arc, appelée la *Pucelle d'Orléans*, étoit du nombre de ces filles
étroites ; et si elle eût prostitué son honneur,
ou qu'elle eût été mariée, comme les ennemis
de sa vertu et de sa bravoure le publient
encore aujourd'hui, jamais *Guillaume de Cauda*
et *Guillaume des Jardins*, docteurs en médecine,
n'auroient déclaré, lorsqu'ils la visiterent

considéré dans l'état du mariage. 41
dans la prison de Rouen, par l'ordre du cardinal d'Angleterre et du comte de *Warwick*, qu'elle étoit si étroite, qu'à peine auroit-elle été capable de la compagnie d'un homme.

Ce n'est pas ordinairement un grand défaut à une femme d'avoir le conduit de la pudeur trop étroit, à moins que cela n'aille, comme il arrive quelquefois, jusqu'à s'opposer à la copulation et à la génération même. Le défaut est bien plus commun, quand ce passage est trop large, et il ne faut pas toujours mal juger des filles qui ont naturellement le conduit de la pudeur aussi large que les femmes qui ont eu plusieurs enfans.

Bien que ce défaut n'empêche pas la copulation, cependant on ne voit guere de femmes larges qui conçoivent dans leurs entrailles, parce qu'elles ne peuvent garder long-tems la liqueur qu'un homme leur a communiquée avec plaisir.

Le conduit de la pudeur est naturellement un peu courbé; il ne se redresse que lorsqu'il est question de se joindre amoureusement: car il étoit bien juste que d'un côté la nature le roidit, puisque de l'autre elle roidissoit les parties génitales de l'homme, pour favoriser la conjonction de l'un et de l'autre, et pour faciliter la génération.

L'amour tout seul n'est point capable de redresser ce canal, quand il est endurci.

42 *Tableau de l'Amour conjugal,*
L'imagination n'a point assez d'empire sur cette partie pour la ramollir, et les esprits s'émeussent et perdent leur vigueur quand ils agissent sur sa dureté. Il faut des humeurs douces et benignes que la nature y fait passer tous les mois pour adoucir et redresser ces parties endurcies. A moins de cela, elles ne se rendent point capables de faire leur devoir en contribuant à la production des hommes.

Si nous suivions en France ce que *Platon* nous a laissé par écrit pour une république bien réglée, nous ne verrions point tant de désordres dans les mariages, que nous en observons quelquefois. On se marie à l'aveugle, sans avoir auparavant considéré si l'on est capable de génération. Si avant que de se marier on s'examinait tout nus, selon les loix de ce philosophe, ou qu'il y eût des personnes établies pour cela, je suis assuré qu'il y auroit quelques mariages plus tranquilles qu'ils ne le sont; et que jamais *Hammeberge* n'eût été répudiée par *Theodoric*, si ces loix eussent été alors établies.

A voir une jeune femme bien faite, on ne diroit point qu'elle a des défauts qui s'opposent à la copulation. Quand son mari veut exécuter les ordres qu'il a reçu en se mariant, il trouve des obstacles qui s'opposent à sa vigueur. L'hymen ou les caroncules jointes fortement ensemble, occupant le canal des

considéré dans l'état du mariage. 43
parties naturelles de la femme, s'op-
posent à ses efforts. Il a beau pousser et
se mettre en feu, ces obstacles ne ce-
dent point à la force; et quand il au-
roit autant de vigueur que tous les éco-
liers du médecin *Aquapendens*, jamais il
ne pourroit dépuceler sa femme qui est
presque toute fermée. Toutes les femmes
fermées, et qui vivent après 15 ou 18
ans, ne sont pas entièrement fermées;
elles ont un petit trou, qui plusieurs
ensemble, pour laisser couler les regles,
et pour donner quelquefois entrée à la
semence de l'homme. Car bien que ces
femmes ne soient pas capables de copula-
tion, elles peuvent pourtant quelquefois
concevoir, et c'est ainsi qu'engendra
Cornelia, mere des *Gracques*, à qui il
fallut faire incision avant que d'accoucher.

L'accouchement est quelquefois ac-
compagné d'accidens si fâcheux, que les
femmes se fendent d'une manière éton-
nant, et j'en ai vu une dont les deux
trous n'en faisoient qu'un. Ces parties se
déchirent d'une telle façon, et la nature
en les repoussant y envoie tant de ma-
tiere qu'il s'y engendre plus de chair
qu'auparavant; si bien qu'après cela l'ou-
verture en est presque toute bouchée; et
quand ces femmes sont un jour en état
d'être embrassées par leurs maris, elles
sont fort surprises de n'être pas ouvertes
comme auparavant.

44. *Tableau de l'Amour conjugal,*

Les ulcères véroliques qui arrivent aux parties naturelles des femmes font la même chose ; ils collent tellement la chair d'un côté et d'autre , quand ils se guérissent , qu'il ne reste le plus souvent qu'un petit trou qui sert à vider de tems en tems les ordures des femmes. Souvent il y a du risque pour la vie si on les coupe et si on élargie le conduit de la pudeur. Celle qui dans une pareille occasion demandoit du secours à *Benivénus* , n'en fut pas pour cela exaucée ; car ce médecin craignant que s'il la coupoit , il n'en arrivât quelque funeste accident , aima mieux la laisser vivre de la sorte.

Il arrive tant de défauts dans les parties naturelles des femmes qui s'opposent à la consommation du mariage , et par conséquent à la génération , qu'il faudroit faire un livre tout entier pour parler des uns après les autres. Il me suffira seulement d'ajouter à ce que nous avons dit ci-dessus , qu'il naît quelquefois des excrescences de chair dans le col de la matrice , dont la copulation est empêchée , que le clitoris devient si grand qu'il en défend l'entrée , et que les levres sont quelquefois si longues et si pendantes , que l'on est obligé de les couper aux filles avant que de les marier.

CHAPITRE III.

Des remedes qui corrigent les défauts des parties naturelles de l'homme et de la femme.

SI je n'avois remarqué en lisant les livres des casuistes et des jurisconsultes, plusieurs erreurs que les uns et les autres commettent, lorsqu'ils parlent des causes de la dissolution du mariage, je me serois contenté du chapitre précédent, et je ne me serois pas donné la peine d'observer dans celui-ci, qui n'en est qu'une suite, les remedes que l'on doit apporter aux parties naturelles des hommes et des femmes qui sont incommodés de maladies que l'on juge le plus souvent incurables.

Ce sont ces maladies qui les empêchent de se caresser, et se donner réciproquement les libertés que le mariage leur permet de prendre.

Je ne parlerai ici que des incommodités qui affligent les dehors des parties naturelles de l'un et de l'autre sexe, et je n'examinerai que celles que l'on peut guérir, ayant dessein de discourir ailleurs de toutes les causes incurables qui font l'impuissance des hommes et la stérilité des femmes, et qui peuvent donner lieu au divorce entre des personnes mariées.

ARTICLE I.

Des maladies qui arrivent au membre viril, et qui peuvent être guéries.

PUISQUE le mariage n'est institué que pour avoir des enfans, on doit croire que si les parties génitales de l'un et de l'autre sexe ne sont pas en état de se joindre étroitement, on ne sauroit exécuter le dessein qu'a l'église lorsqu'elle nous confère ce sacrement.

La conjonction du mâle et de la femelle doit précéder la génération; si la copulation manque par les défauts naturels ou par quelque accident inopiné, l'espérance que l'on a d'avoir des enfans est vaine, puisque celle-ci n'est qu'une suite de l'autre.

Et pour m'expliquer plus clairement par des exemples, je dirai que cette jeune demoiselle veut se plaindre hautement en justice de la longueur du membre de son mari, dont l'approche lui est un cruel supplice. En effet, la douleur qu'elle ressent quand elle en est touchée, lui fait perdre le sentiment, et souvent la rend comme immobile; car cet homme lui déchire les nymphes, lui meurtrit les caroncules, lui fait fendre le conduit de la pudeur, et enfonce le fond de sa ma-

considéré dans l'état du mariage. 47
trice ; c'est de là que vient une grande
effusion de sang , un flux de ventre
ennuyeux et les autres incommodités
qu'elle souffre après avoir été caressée de
la sorte.

Ces maux ne sont pas pourtant sans
remède : car si l'on a soin de trouver par le
milieu un morceau de liege de la hauteur
d'un ou deux pouces , selon l'excès de la
longueur du membre , et qu'on le garnisse
ensuite de coton dessus et dessous , que
ce coton soit garni d'une toile mollette ,
qui doit être piquée près à près , et que
ce bourlet , ou , pour mieux dire , cet
écusson , soit couvert par le haut et par
le bas , qu'ensuite on y couse à chaque
côté deux petits rubans , et que quand
l'amour fera ressentir son feu , on fasse
passer le membre par le trou de l'écusson
et qu'on lie à chaque cuisse les deux petits
rubans que l'on y a cousus pour le tenir
assujetti , on jouira après cela de nouveaux
plaisirs que l'artifice aura inventés. C'est
alors que la demoiselle ne fuira plus les
caresses de son mari , et qu'elle ne lui re-
fusera plus ces embrassemens amoureux.
Si par hazard son mari oublie l'écusson ,
elle aura soin dans porter un autre , ou la
nécessité lui fera trouver agréable sa main ,
dont elle évitera les douleurs qu'elle res-
senoit autrefois , et le désespoir où elle
étoit d'avoir des enfans dans la suite de
son mariage.

48 *Tableau de l'Amour conjugal,*

La grosseur du membre de l'homme n'est pas si fâcheuse à une femme que sa longueur excessive. Elle ne fait qu'élargir des parties qui, étant membraneuses et charneuses, s'élargissent assez aisément quand on le veut. La nature les a faites pour cela; et aujourd'hui il se trouve peu de femmes qui se plaignent de la grosseur de la verge de leur mari. Pourvu qu'une femme soit d'une taille médiocre, qu'elle n'ait point les flancs retrécis, ni de défaut à ses parties naturelles, je ne vois pas de fâcheux accidens à craindre, quand dans le mariage elle se servira d'une grosse verge. Si ses parties sont trop étroites, il n'y a qu'à les faire dilater par les remèdes que nous exposerions à l'article suivant, ou, si l'on veut, il n'y a qu'à faire diminuer la grosseur excessive du membre de l'homme: ce que l'on peut faire par des cataplasmes froids et astringens. J'appréhenderois pourtant que ces sortes de remèdes ne détruisissent la semence, et ne la rendissent incapable d'être féconde, si bien qu'il vaudroit beaucoup mieux élargir le conduit de la pudeur, que de s'arrêter trop long-tems à diminuer la grosseur de cette autre partie.

J'ai déjà dit que je ne parlerois point ici des maladies incurables, ni de la grosseur prodigieuse de la verge de l'homme qui auroit été causée par quelque maladie. Je sais que l'on n'est point alors disposé à s'en servir pour plaire à sa femme ni pour engendrer :

der : et je ne saurois croire que *Pierre Perrod*, maréchal du village de Cresciat en Suisse, eût en envie, à l'âge de 40 ans, de se joindre amoureusement à sa femme, lorsque sa verge étoit aussi grosse qu'un enfant naissant ; car, au rapport de *Fabrice de Hilden*, il portoit entre ses cuisses une grosse masse de chair inégale, livide et mollette comme un champignon, que ce médecin Allemand lui coupa. Bien loin de mourir de cette opération, il se porta ensuite beaucoup mieux, et avoit de tems en tems des mouvemens de concupiscence, lorsqu'il étoit couché auprès de sa femme ; mais malheureusement il manquoit des parties pour exécuter les ordres secrets de la nature.

Le membre viril étant roide devient tortu, lorsque le fil qui lie par-dessous le prépuce au gland, s'avance jusqu'au conduit de Purine, si bien que la tête du membre étant tirée en bas par cette bride, la verge est contrainte de se plier en forme d'arc. Si avec cette incommodité un homme veut se joindre amoureusement à sa femme, il augmente sa douleur, et s'apperçoit que sa verge se courbe encore plus qu'auparavant. Néanmoins la passion extrême de l'amour fait quelquefois oublier la douleur, témoin ce ministre Luthérien dont parle *Hofmann*, qui la méprisant généreusement fit plusieurs enfans à sa femme, malgré cette incommodité.

Il n'est pas plus difficile de trouver un remède à ce défaut, il n'y a qu'à donner un coup de ciseau au lien qui tient le gland trop gêné, et empêcher ensuite la jonction du prépuce avec le gland. Pour guérir promptement le mal qu'aura fait le ciseau, on mettra entre la plaie un linge trempé dans un blanc d'œuf battu, et l'on continuera ce remède quelques jours de suite, pour donner le tems à la nature d'y former la cicatrice.

Les matrones Italiennes ont une fort mauvaise coutume sur ce sujet : elle se laissent croître l'ongle du pouce de la main droite, et après avoir apperçu le fil de la langue, ou du gland des petits enfans, elles le coupent de leur ongle, et brisent ainsi ce qui tient ces parties trop assujetties. Mais pour dire ce que je pense sur ces sortes de déchiremens, il ne peut arriver de là que des inflammations qui souvent sont bientôt après suivies de la mort.

Il y a encore une autre cause qui rend tortu le membre de l'homme ; savoir, lorsque le prépuce est tellement joint au gland, soit par un défaut naturel, ou par des ulcères négligées, que l'on ne sauroit alors caresser une femme sans ressentir des douleurs extrêmes. Nos médecins qui n'ont pas trouvé indignes d'eux de contribuer par leurs propres mains à la santé des hommes, prétendent que cette incommodité peut être

considéré dans l'état du mariage. 51
guérie, si l'on y apporte le soin et l'adresse qui y sont nécessaires; cependant ils sont d'un avis contraire sur l'opération. Les uns croient qu'il faut couper beaucoup plus de prépuce que de gland, parce que le prépuce étant une peau qui ne peut donner beaucoup de sang, ni causer une inflammation considérable: ainsi qu'on le remarque tous les jours dans la circoncision des Juifs, l'opération en doit être plus aisée et moins dangereuse. Les autres au contraire veulent qu'on coupe plus de gland que de prépuce, parce que, disent-ils, la cicatrice s'en doit plutôt faire, que l'on est ensuite plus disposé à faire des enfans, et qu'il est même de la bienséance de se tenir toujours le gland couvert. Mais pour moi, il me semble que le meilleur est de tenir le milieu de ces opinions, et que si l'on doit en favoriser quelqu'une, ce doit être toujours la première.

Après que l'opération est faite, et que l'on a découvert le gland autant qu'il le faut, on met entre deux, comme j'ai dit ci-dessus, un linge trempé dans un blanc d'œuf battu, ou dans un digestif que le chirurgien aura composé, selon les indications qu'il aura prises de la partie malade, de la douleur et des accidens qu'il doit toujours considérer en faisant ces remèdes. Sur cela *Fabrice de Hilden* nous fait une histoire d'un

52 *Tableau de l'Amour conjugal*,
homme de 20 ans, qui, s'étant marié
avec une très-belle fille, se trouva
impuissant le premier jour de ses noces,
étant incommodé de cette sorte de mala-
die; ce savant médecin en fit lui-même
l'opération, et le jeune homme étant
guéri de son incommodité, satisfit si
bien sa femme qu'après cela elle ne se
plaignit plus de l'impuissance de son mari.

Il se rencontre encore une troisième
cause qui rend le membre tortu quand
il se roidit. Après les complaisances
qu'un homme a eues pour une courti-
sane, en se tenant long-tems en état
de satisfaire les appétits déréglés de
cette femme, il vient quelquefois à l'un
des côtés de la verge ce que nous appe-
lons *nodus* ou *gunghion*, qui n'est qu'une
dureté, grosse ordinairement comme une
fève, placée sur les nerfs de cette partie.
Quand on presse fortement cette dure-
té, on n'y sent qu'une douleur obscure;
mais quand le membre vient à se roidir,
c'est alors que les douleurs sont extrêmes
par la gêne et la torture que souffre
la verge dans une figure courbée qui
est contre les loix ordinaires de la
nature,

Il y en a qui ont voulu guérir cette
maladie en ramollissant la dureté qui la
causoit, mais ils ont jeté les malades
dans un désespoir de guérison. Ils n'ont
pas prévu que les remèdes ramollissans

considéré dans l'état du mariage. 53
qu'ils y appliquoient, augmentoient le mal en dilatant les parties nerveuses de la verge, qui recevoit ensuite plus d'esprits vaporeux qu'auparavant. Car en humectant le *nodus* ils élargissoient aussi les ligamens poreux à la façon des varices et des anévrismes, et augmentoient le mal par ce moyen-là plutôt que de le guérir.

L'expérience nous enseigne qu'il en falloit user d'une toute autre maniere. Elle nous a montré que les remedes astringens contribuoiert seuls à la guérison de cette maladie, tellement que si l'on mouilloit des plumaceaux et des linges, et qu'on les appliquât tiedes sur la partie malade, on guérirait bientôt cette incommodité.

Jacques Houllier nous apprend un remede industrieux pour donner à une verge tortue la figure qui lui est propre et naturelle. Il nous rapporte qu'un homme qui étoit impuissant de la sorte fut parfaitement guéri de son incommodité, après avoir fait entrer la verge dans un canal de plomb proportionné à sa grosseur, et avoir retenu le canal assujetti par des atelles pendant un tems assez considérable. La verge de l'homme est mollerte et flétrie par beaucoup de causes qui s'opposent à l'action pour laquelle la nature l'a formée. Si un homme est trop jeune ou trop vieux, son membre ne se roidit point, et si quelquefois cela lui arrive, la dureté est sans effet, et l'on ne peut

54 *Tableau de l'Amour conjugal*,
en attendre des suites avantageuses pour
la production d'un homme. Souvent les
esprits vaporeux en sont la cause, et
une semence prolifique ne se trouve
presque jamais dans ces âges là.

D'ailleurs, si l'on est malade, ou que
l'on ne fasse que relever de quelque
fâcheuse maladie, ou enfin que la verge
soit incommodée dans quelques - unes de
ses parties, il n'y a pas d'apparence qu'elle
agisse, à moins que l'on n'y apporte
auparavant les remèdes nécessaires.

D'autre part, si l'on a pris par la bou-
che, ou que l'on se soit appliqué des
remèdes pour éteindre le feu de la con-
cupiscence, et combattre les aiguillons
de la chair, comme nous le remarquerons
ailleurs, les parties naturelles étant trop
molletes, ne sont point alors en état de
contribuer à la génération.

Enfin, si l'on est enchanté et ensorce-
lé, comme on le dit, toutes les parties
génitales languissent, et ne peuvent alors
se joindre étroitement à celles d'une femme.

De toutes ces causes qui affligent nos
parties naturelles, nous n'examinerons
présentement que celles qui peuvent pro-
duire des maladies que l'on peut guérir,
et encore nous ne nous arrêterons qu'à ces
seules maladies qui attaquent principale-
ment la verge de l'homme, et qui la ren-
dent mollette, sans en chercher d'autres
qui peuvent avoir leur source de plus loin,

considéré dans l'état du mariage. 51
me réservant d'en parler lorsque je traite-
rai en général de l'impuissance des hommes.

Une maladie aiguë détruit notre passion.
L'amour est languissant quand nous souf-
frons : et nous ne saurions nous lier amou-
reusement à une femme, si notre chaleur
naturelle et nos esprits ne se sont multipliés
en nous-mêmes, et qu'ils ne se soient
communiqués à nos parties naturelles.

Une vie misérable éteindra sans doute
notre feu, et il n'y a point d'homme qui
se trouve en état de se divertir avec les
dames, si sa table est très-médiocre. Le
travail excessif nous rend sages sur cette
matière, et nous ne pensons qu'au repos
quand nous sommes fatigués. D'ailleurs,
si notre esprit est fortement occupé à quel-
ques affaires, nos parties naturelles sont
alors comme engourdies quand il faut s'ap-
pliquer à l'amour ; témoin ceux qui gou-
vernent par eux-mêmes les royaumes et les
républiques, qui font presque toujours des
enfans étourdis, comme si l'esprit du pere
étoit presque tout demeuré plutôt dans les
affaires d'état qu'il a ménagées, que dans
le corps des enfans qu'il a engendrés.

Souvent nous nous sommes tant divertis
avec les femmes, que nos parties naturel-
les sont devenues si foibles et si languis-
santes, que même dans la fleur de notre
âge elles refusent de nous obéir quand
nous leur commandons de se mouvoir.

Toutes ces foiblesses et ces maladies

ne sont pas sans remèdes. Il ne faut qu'être jeune pour se remettre bientôt d'une maladie qui nous aura affoibli ; et si avec cela nous avons la belle saison , de bon vin , et des alimens choisis , les forces que nous aurions presque toutes perdues , renaîtront bientôt après , et ce que le jeûne auroit détruit , la bonne chère le rétablira aussitôt , et alors nous serons en état de nous servir de toutes nos parties.

Le repos est le remède du travail , et les médicamens qui nous sont ennemis peuvent trouver leur antidote , comme firent les parties naturelles , d'un gentilhomme , qui , étant devenues flétries par un onguent jaune fait avec de l'argent-vif , dont il s'étoit frotté , furent bientôt après rétablies par l'huile de lavande qu'il y appliqua.

L'épuisement que l'on a souffert auprès des femmes , se répare par la suite et par l'éloignement , et jamais ce jeune Espagnol dont *Christophe a Veiga* nous fait l'histoire , n'eût pris de nouveaux plaisirs avec sa femme , s'il n'en eût usé de la sorte. Cette histoire est trop considérable sur cette matière pour ne la pas rapporter ici toute entière , et pour ne la pas traduire en français. Je conseillai à un jeune gentilhomme , dit ce médecin , de s'absenter durant quinze jours de la ville où il demuroit , de monter à cheval le seizième jour de son absence , sur le soir , et de faire deux ou

trois lieues de chemin, après quoi il viendroit chez lui souper avec sa femme, qui se découvreroit la gorge, et qui se mettroit à table vis-à-vis de lui. Or j'avois commandé, poursuit-il, qu'on lui apprêtât à souper un chapon rôti et un ragoût de mouton bouilli avec de la roquette : le bon vin, rouge, fumeux et astringent ne nous manquoit point, non plus que le vin doux pour le dessert. Trois heures après souper, je lui conseilla de se mettre au lit avec sa femme, qui lui échaufferoit les reins en les joignant de bien près, et de dormir en cette posture ; qu'à son réveil il s'entretînt avec elle de discours amoureux, et qu'il s'endormît ensuite, s'il pouvoit ; la petite pointe du jour étant venue, qu'il caressât sa femme, et qu'il s'acquittât de son devoir en valeureux cavalier. Mon conseil, ajoute-t-il, fut fort favorable à ce gentilhomme, non pour une fois seulement, mais pour plusieurs ; et comme je ne voulois point alléguer cette histoire sans avoir éprouvé auparavant la même chose en plusieurs personnes, j'ai expérimenté, dit-il, que cette façon d'agir est fort propre à rendre vigoureux ceux qui se sont épuisés auprès des femmes. Il faut donc conclure après tout cela que la mollesse des parties naturelles d'un homme qui a pris quelquefois ses divertis-

58 *Tableau de l'Amour conjugal*,
semens avec trop de chaleur, n'est pas
toujours incurable, comme la plupart
se le persuadent; si cela étoit le gen-
tilhomme du duc d'Albe, dont *Houl-
lier* nous fait l'histoire, n'auroit pas
été guéri si promptement avec l'admi-
ration de tous ceux qui l'accompa-
gnoient, et le remede que l'on appelle
en Province *sambajeu*, ne feroit pas
encore présentement des merveilles sur
ceux qui ont les parties naturelles flé-
tries, si nous en voulons croire *Valle-
riola*: cas il n'y a rien au monde de
meilleur contre les foiblesses des parties
naturelles que les œufs, le sucre, le
safran, la cannelle et le vin, dont ce
breuvage est composé.

D'autres maladies attaquent encore le
membre viril avec autant de force que les
précédentes, mais entre toutes celles
qu'il souffre, il y en a de bénignes qui se
guérissent par les premiers remedes que
l'on y apporte; et il s'en trouve de ma-
lignes, qui quelquefois ne cedent ni aux
sueurs, ni à la salivation, ni au fer, ni
au feu, et ce sont ces dernières qui vien-
nent d'un commerce infame, et qui affli-
gent les hommes d'une maniere tout-à-fait
surprenante.

Quelques hommes ont le prépuce si
long, qui ne sont pas disposés à se joindre
amoureusement à leurs femmes. La verge
est importune en cet état, et elle ne peut

communiquer sa semence qu'elle ne soit éventée et que par ce moyen elle ne soit incapable de génération. Ceux qui ont ce défaut se salissent incessamment, quand ils veulent uriner, témoin l'homme de douze ans dont *Fabrice de Hilden* nous fait l'histoire.

De peur que dans cette maladie il n'arrive une rétention d'urine, et une inflammation au col de la vessie, qui sont souvent deux maladies mortelles, il ne faut pas hésiter à couper le prépuce. Il n'y a non plus de danger dans cette opération, qu'il n'y en a eu à couper ce lui de cet homme dont nous venons de parler, qui se maria quelque tems après qu'on lui eut coupé le prépuce qui avoit six pources de long. Nos chirurgiens Grecs appellent cette maladie *primocis*, qui rend quelquefois la verge tortue, quand le prépuce, ne pouvant être retroussé, est attaché au gland comme nous l'avons remarqué ci-dessus.

Il y a une autre maladie qui est toute opposée à celle-ci. Les mêmes chirurgiens la nomment *papapimocis*, lorsque le prépuce étant retroussé, presse tellement la racine du gland, qu'il ne peut être remis dans sa glace, quoiqu'on le tire ou qu'on le presse fortement avec les doigts. Cette incommodité vient de plusieurs causes différentes.

Quelquefois en voyageant pendant la

60 *Tableau de l'Amour conjugal,*
rigueur de l'hiver, le gland et le dessous
du prépuce touchent rudement un linge
ou un drap, et alors ils s'enflent l'un et
l'autre. Le prépuce se retrousse et ne
peut être remis, quelque violence que
l'on y fasse : si bien que dans cette occa-
sion il arrive assez souvent un étranglement
de verge, ce qu'un homme savant, dont
la dévotion lui a fait prendre une robe de
pénitence, éprouva l'année dernière avec
un danger évident de perdre la vie.

Je ne saurois dire combien le froid cause
de maux à la verge de l'homme. Si dans
le septentrion on n'avoit soin de la con-
server par des fourures contre la rigueur
du climat, les hommes de ces contrées
finiroient bientôt par cette partie au lieu de
s'en multiplier. Le froid la fait souvent
devenir dure comme une pierre, et elle
demeurerait long-tems en cet état, si
l'expérience ne nous avoit appris que le
feu la faisoit ramollir, et en faisoit dimi-
nuer la douleur, ainsi qu'il arriva à *George*
de la Transilvanie, au rapport de *Smece*.

Les jeunes gens qui ne sont pas accou-
tumés aux violens exercices de l'amour,
sont quelquefois affligés du renversement
du prépuce, qu'un peu d'eau fraîche et
d'abstinence guérissent tout aussi-tôt,
témoin le jeune homme de 24 ans, que
Fabrice de Hilden guérit de la sorte.

Mais si la prison et l'étranglement
du gland ont des causes malignes, et si

considéré dans l'état du mariage. 61
elles ont été produites par une conjoncture infame, il ne faut pas en espérer une guérison si prompte ni si heureuse; car la verge qui est naturellement poreuse, étant enflée de sang et animée d'esprits, souffre aisément une impression pernicieuse que fait une courtisane corrompue, et elle est souvent affligée de maladies malignes.

Il me reste encore à parler d'une maladie qui arrive quelquefois dans le conduit commun de l'urine et de la semence, lorsqu'après un ulcère virulent, il s'y engendre une caroncule et une chair mollette et baveuse. Bien que cette incommodité soit fort difficile à guérir, cependant je n'ai pas jugé à propos de la placer entre celles qui rendent un homme impuissant, puisqu'elle ne paroît par incurable; car, si Charles IX donna deux mille écus à un gentilhomme Italien pour lui avoir communiqué un remède contre ce mal, on doit croire que cette maladie peut être guérie, puisque ce bon prince récompensa si magnifiquement celui qui lui en avoit donné le moyen.

Afin de ne passer rien sous silence qui puisse en quelque façon plaire au lecteur, j'ai bien voulu mettre ici ce remède pour s'en servir dans l'occasion. On prendra trois onces de céruse, une de camphre, et autant d'antimoine cru, demi-once de turie préparée avec de l'eau de rose, six drachmes de litharge

62 *Tableau de l'Amour conjugal* ;
d'or lavée , deux drachmes de blanc
rhasis , sans opium , deux scrupules de
mastic , autant d'encens , autant de cen-
dre de savonnier , et autant d'aloës ,
avec une suffisante quantité d'huile rosat
pour faire l'onguent un peu épais. Mais
avant que de le faire , on préparera et on
pulvérisera à part toutes les choses que l'on
doit pulvériser , et on les passera par le
tamis pour être plus disposées à entrer
dans la composition du remede. Après
cela , l'on en embarrassera le bout d'une
bougie dont on se servira au besoin.

Ce remede est beaucoup plus souve-
rain et plus assuré que celui que l'on em-
ploya pour un gentilhomme parisien , qui
étoit incommodé d'une pareille maladie ;
on ne lui eût pas plutôt jeté dans la verge
un remede âpre , qu'une inflammation et
une retention d'urine y survinrent , si bien
qu'il ne vécu guere après tous ces maux ,
comme nous le fait remarquer *Fabrice de*
Hilden , qui nous enseigne qu'il ne faut
presque point de remedes âpres pour gué-
rir les maux de la verge.

Il naît quelquefois des verrues et des
excrescences de chair sur le gland , qui
viennent après des ulceres mal guéris , et
qui empêchent la conjonction.

Pour guérir ces maladies , nous sommes
souvent obligés de couper ces poreaux

considéré dans l'état du mariage. 63
et de les faire ensuite cicatriser avec de la poudre de la pierre que l'on nomme *calcite*. Quelques-uns y appliquent le feu, ce que je ne voudrois faire que fort légèrement sur la peau de cette partie, parce que le membre viril étant de lui-même tout nerf, j'appréhenderois qu'il n'arrivât au patient ce qui arriva, il n'y a pas long-tems, à M. *Branzanci*, grand-prieur de Malte, qui s'étant fait appliquer un fer rouge au gros doigt du pied, qui est une autre partie corps extrêmement nerveuse, mourut bientôt après par la douleur, par la fièvre et par la gangrené.

On a quelquefois bien de la peine à arrêter le sang des veines et des arteres que l'on a coupées dans les opérations que l'on a faites sur la verge d'un homme, et *Fabrice de Hilden* nous fait remarquer qu'un chirurgien ayant coupé une excroissance sur le gland d'un homme de quarante ans, cet homme perdit tant de sang pendant que le chirurgien faisoit chauffer un fer, que trois jours après il en mourut.

J'aurois donc beaucoup mieux user du remede dont j'ai parlé ci-dessus, ou d'une forte décoction d'une tête de mort et de vitriol qui arrête, comme par miracle, le sang des veines et des arteres coupées, que de me servir du feu, par les raisons que j'ai alléguées ci-dessus. Ce fut sans doute le présent que fit le roi

64 *Tableau de l'Amour conjugal*,
d'Angleterre , il y a quelques années ,
à M. le duc d'Estrées , vice amiral de
France , lorsqu'il étoit aux côtes de ce
premier royaume , afin que s'il arrivoit
dans l'armée navale , dont il avoit la con-
duite , quelques grandes pertes de sang ,
on pût les arrêter tout d'un coup par le
moyen de ce remede.

A R T I C L E I I I .

*Des maladies qui arrivent aux parties na-
turelles de la femme , et qui peuvent
être guéries.*

LES parties naturelles des femmes ont
des défauts aussi bien que celles des hom-
mes ; il s'en trouve d'incurables qui se-
ront remarqués au chapitre de la stérilité
des hommes , et il y en a d'autres que
l'on peut corriger et que je vais examiner.

Les filles sont trop larges, trop étroites ,
ou quelquefois presque toutes fermées ; il
y en a qui ont les levres de leurs parties trop
longues et trop pendantes, et qui ont encore
d'autres défauts qui les empêchent de se
joindre amoureusement à un homme.

La nature qui est admirable dans tout
ce qu'elle fait , a composé de membranes
charnues le conduit de la pudeur des fem-
mes , afin que ces parties s'élargissant
comme il faut dans l'accouchement ,

considéré dans l'état du mariage. 65

elles puissent ensuite se retrécir pour empêcher les incommodités qui en pourroient arriver , si elles demeuroient toujours ouvertes. Quelquefois dans de fausses et de fâcheuses couches , elles ne se resserrent plus comme auparavant , après s'être extrêmement élargies ; si bien qu'elles demeurent tellement lâches et ouvertes , qu'elles sont importunes aux femmes et désagréables à leurs maris.

C'est ce conduit que l'on trouve trop large dans quelques filles , qui sont d'une taille avantageuse et d'une constitution sanguine , et qui avec cela ont la poitrine carrée , les flancs larges , et la voix forte. Un homme qui aura la verge petite ou médiocre , et qui sera marié à une telle fille , ne pourra avoir aucun soupçon contre sa vertu , puisqu'à l'égard de son mari , son défaut est naturel.

La médecine qui trouve des remèdes presque pour toutes sortes de maladies , n'en manque pas pour celle-ci. Elle en fournit à une honnête fille qui va se marier , afin d'ôter le soupçon que pourroit avoir son mari de quelques prétendus désordres de sa vie. Elle en communique encore à une femme qui a fait depuis peu de pénibles couches , pour n'être pas dans la suite du tems désagréable à son mari , pour conserver dans son mariage la paix et la tranquillité , et pour avoir un second enfant qu'elle n'auroit point

66 *Tableau de l'Amour conjugal*,
si elle demeueroit dans l'état où elle se
trouve maintenant.

Ces sujets étant raisonnables , l'on doit
trouver bon que l'on use de nos remedes
pour un si juste motif. Je ne prétends
point ici être l'auteur de l'abus que l'on
en peut faire. Mon dessein n'est pas de
favoriser le crime , mais de guérir les
maladies qui affligent les femmes , et d'en-
tretienir une amoureuse complaisance par-
mi des personnes mariées. Autrement nous
serions réduits à retrancher de nos livres
et de notre pratique l'antimoine , le su-
blimé , le réagal et les autres poisons dont
nous nous servons tous les jours si heu-
reusement pour la guérison des maladies. Il
me semble qu'il suffit de faire son devoir
en guérissant les maladies qui se présen-
tent , sans se mettre beaucoup en peine
des mauvaises inclinations de quelques
personnes qui abusent de ce qu'il y a de
meilleur au monde.

Les femmes des régions chaudes pré-
viennent le défaut que nous avons mar-
qué , en se lavant les parties naturelles
avec de l'eau de mirthe distillée , qu'elles
aromatisent avec un peu d'essence de
girofle ou avec quelques gouttes d'esprit
de vin ambré , ou avec des décoctions
astringentes. Mais la décoction de grande-
consoude est encore meilleure que tout
cela , si nous en croyons la femme dont
parle *Sennert* , qui , s'étant mise dans un

considéré dans l'état du mariage. 67

bain que sa servante avoit préparé pour soi-même, fut fort fatiguée la nuit suivante par son mari, parce qu'elle se trouva presque toute fermée. Cette expérience n'est pas seule. *Benivenius* nous fait une semblable histoire sur ce sujet; et nous en produirons quelques autres, si l'on pouvoit douter de cette vérité.

On ne doit pourtant se laver de ces sortes de remedes, que pendant sept ou huit jours de suite, afin que les parties naturelles ne deviennent pas trop étroites; mais parce que souvent elles s'élargissent beaucoup après les regles, on pourra cinq jours après qu'elles auront entièrement cessé, s'en humecter encore pendant huit autres jours.

On doit avoir d'autres précautions pour les femmes qui sont depuis peu accouchées; car les vuidanges de l'accouchement doivent couler pendant un mois tout au moins, après quoi on peut se laver avec les eaux que nous avons proposées; mais avec une telle prudence, que les femmes ne deviennent pas si étroites qu'elles puissent donner de la peine à leurs maris, quand la passion les obligera à éteindre leurs flammes. Car ces remedes agissent quelquefois avec tant de force, qu'il s'est trouvé des femmes, si nous en croyons *Benivenius*, qui, par l'imprudenc de leurs matrones, s'étoient lavées si souvent de ces sortes d'eaux, qu'elles s'étoient

68 *Tableau de l'Amour conjugal*,
ensuite repenties d'avoir suivi les avis
qu'on leur avoit donnés.

J'ai fait remarquer au chapitre précédent quelle peine on avoit pour dépuceler une jeune femme étroite , quelles douleurs on en ressentoit à la verge , et quelles enflûres il y survenoit. La femme qui n'est guere ouverte , n'a pas moins de douleur de son côté , lorsqu'elle se joint à un homme qui a le membre assez gros , ou qui l'a même médiocre : toutes les parties délicates du conduit de la pudeur en sont déchirées ; et si l'on n'y prend garde avec beaucoup d'exactitude , il s'y engendre des ulceres qui ne donnent pas peu de peine à guérir. Si la femme de qualité que je guéris , il y a quelque jours , avoit caché son mal plus long-tems , sans doute qu'elle n'auroit pas été si-tôt soulagée par le remede que je lui proposai. Il étoit fait de parties égales de litarge d'or pulvérisée , de céruse et de corne de cerf brûlée , avec autant qu'il falloit de mucilage de semence de coin , extrait avec de l'eau de plantin. Après s'être ointe de cet onguent , et s'être ensuite lavée de tems en tems avec de l'eau rose , elle se trouva entièrement guérie.

L'avis que je donne ici aux filles qui sont incommodées de tumeurs de rate et vapeurs , et qui sont encore extrêmement pâles , ne doit pas être méprisé. Elles

doivent se souvenir de n'user pas souvent d'un remède fort commun, qui contribue beaucoup à la guérison de toutes ces maladies; car bien que la limaille de fer ou d'acier ait des qualités appétitives, elle en a aussi d'astringentes, qui resserrent tellement les filles qui s'en servent long-tems, qu'ensuite elles souffrent beaucoup les premières semaines de leur mariage; et sans doute que pressées par la douleur, elles abandonneroient alors leur mari, si la bienséance et l'amour conjugal ne les en empêchoient. La fille du chauderonnier que je vis il y a deux ans, n'auroit pas gardé toutes ces mesures avec son mari, si je n'avois donné ordre d'élargir ses parties naturelles par des décoctions de pieds de mouton, de corne de cerf, de moëlle de bœuf, de racine de guimauve, de semence de lin, d'herbes aux puces, bouillies dans de l'eau.

Le canal de la pudeur se trouve quelquefois presque tout fermé par les caroncules liées les unes aux autres par une membrane délicate, ou par une qui est quelquefois bien forte à déchirer. Dans cette première occasion un homme se fait hardiment passage, quand il aime avec ardeur. Les petites membranes se déchirent aisément et par une petite perte de sang; elles donnent des marques d'une virginité perdue. C'est alors que l'on mon-

70 *Tableau de l'Amour conjugal*,
tre de la fenêtre des mariés à ceux qui
passent, les linges tachés de sang, selon
la coutume de quelques villes d'Espagne,
où les Espagnols disent aujourd'hui en
leur langue, *vergen la tenemos*. On en
fait presque de même aux royaumes de
Fez et de Maroc; car après que le marié
est entré dans sa chambre avec sa femme,
et qu'il y a badiné la première nuit de
ses noces, il y a une vieille femme qui
attend à la porte pour recevoir de la ma-
riée le linge sanglant qui est la marque
de sa virginité ravie; puis la vieille va
le montrer aux parens qui sont encore à
table, et elle crie à haute voix : *elle
étoit pucelle jusqu'à aujourd'hui*. Que s'il
ne se trouve point de linge teint de sang,
on renvoie la mariée chez ses parens,
avec déshonneur.

Mais si la membrane qui joint les ca-
roncules est forte, dure et presque car-
tilagineuse, on a beau pousser, rien ne
s'ouvre; et l'on se perdrait plutôt que de
forcer une barrière qui est défendue avec
tant d'opiniâtreté. Il n'y a point de meil-
leur remède dans cette occasion, que de
prendre un bistouri courbé, et de couper
la membrane qui défend avec tant de
résistance les avenues du palais de l'a-
mour : c'est ce que *Paré* dit avoir fait dans
une fille de 17 ans qui fut ensuite en état
de se marier et d'avoir des enfans.

Souvent les caroncules jointes, qu'on

considéré dans l'état du mariage. 71

nomme *hymen*, sont percées pour donner passage aux humeurs qui sortent de la matrice, et qui y entrent aussi quelquefois; et il ne faut pas s'étonner s'il y a eu des femmes qui ont conçu, ne pouvant même souffrir d'homme, comme il arriva à *Cornelia*, mere des *Gracques*, et comme il arrive encore tous les jours à plusieurs femmes de l'Amérique méridionale, qui conçoivent sans être ouvertes, mais aussi qui meurent souvent en mettant un homme au monde.

Ambroise Paré nous rapporte une histoire sur ce sujet, qui mérite d'être racontée tout au long. Un Orfevre, dit-il, qui demouroit à Paris sur le pont au Change, épousa une jeune fille; et parce que l'amour est pour l'ordinaire violent dans les premières approches, ils se pressent si fort l'un l'autre, qu'ils commencement tous deux de se plaindre, l'un de ce que sa femme n'étoit point ouverte, et l'autre de ce que dans les caresses de son mari, elle souffroit une douleur incroyable. Ils communiquèrent leurs désordres à leurs parens, qui, agissant en cela avec prudence, firent appeler dans la chambre des mariés, *Jérôme de la Noue* et le savant *Siméon Pierre*, docteurs en médecine, avec *Louis Hubert* et *François de la Lurie*, chirurgiens. Tous d'une commune voix tombèrent d'accord qu'il

72 *Tableau de l'Amour conjugal*,
y avoit une membrane au milieu du
conduit de la pudeur ; et ils en furent
d'autant plus persuadés qu'ils la trou-
verent dure et calleuse , avec un petit trou
au milieu , par lequel les regles avoient
accoutumé de couler , et par lequel aussi
étoit entrée la matiere qui avoit donné
lieu à la grossesse de cette femme ; car
six mois après qu'elle eut été coupée , elle
fit un bel enfant à son mari , qui se récon-
cilia ensuite avec sa femme.

Mais quand cette membrane n'est point
trouée et que les regles sont sur le point
de paroître dans les jeunes personnes ,
je ne saurois dire quels accidens fu-
nestes elles ne causent point. On s'ap-
perçoit tous les mois de quelque dégor-
gement d'humeurs , ou de quelque extrê-
me douleur de ventre : les filles qui
en sont incommodées souffrent de gran-
des défaillances , des vertiges et des
épilepsies extraordinaires : le sang sort
même périodiquement par les oreilles ,
par les yeux , ou par le nez , ainsi qu'il
faisoit à une jeune demoiselle de 16 ans ,
qui aima mieux vivre avec langueur ,
que de se faire couper une membrane
ferme et presque solide , qui empêchoit
l'épanchement de ses regles , et qui ,
par ce moyen , la rendoit incapable
de la société d'un homme. La fille de
21 ans , dont *Jean Wert* nous rapporte
l'histoire , fut bien plus sage que cette
autre ;

autre ; car celle-ci ayant été estimée grosse par toutes ses voisines , ce médecin justifia hautement son innocence , après lui avoir coupé une membrane dure qui s'opposoit à la sortie de ses regles , si bien qu'après cela elle en reçut le soulagement qu'elle en pouvoit espérer , et la réputation qu'elle avoit perdue.

Pour empêcher la honte du divorce ou le hazard de mourir par la pudeur qui accompagne ordinairement le beau sexe , il faudroit que les peres fissent examiner toutes leurs filles à l'âge de neuf ans , afin de remédier d'abord à toutes les difficultés qui s'opposent à l'épanchement des regles et aux caresses des hommes. Ce seroit un moyen assuré d'éviter les accidens qui en peuvent arriver : et parce que la pudeur des filles n'est pas en cet âge-là dans son plus haut degré : il seroit alors aisé de les guérir , au lieu de les abandonner à une mort certaine , à une éternelle solitude , ou à une infirmité déplorable.

Les excrescences qui viennent au canal de la pudeur par une conjonction infame , peuvent être guéries , mais avec quelques difficultés. On commence , dans ces sortes de maladies , la guérison par les remedes que nous appelons généraux ; on la continue par les sueurs et la salivation , et on l'acheve en coupant et en brûlant la chair baveuse qui embarrasse le conduit de la pudeur.

Les femmes ne peuvent encore souffrir leurs maris si leurs parties naturelles sont ulcérées et garnies de fentes, si les hémorroïdes de la matrice et du siege les incommodent, et si une tumeur ou une pierre presse fortement le col de la vessie et le conduit de la pudeur, comme il arriva à *Dyseris*, dont *Hypocrate* nous rapporte l'histoire, qui pendant sa jeunesse ne pouvoit souffrir la compagnie d'un homme.

Les remedes qui sont propres à combattre toutes ces maladies sont fort aisés à trouver; et sans m'y arrêter à dessein, on doit seulement se ressouvenir que les ulcères et les fentes de la matrice n'en demandent pas d'âpres, mais de doux et de benins.

Les levres et les nymphes des parties naturelles des femmes deviennent quelquefois si longues et si pendantes, qu'il est impossible alors qu'un homme en puisse approcher. Ces sortes d'accidens arrivent souvent aux filles africaines, si l'on en croit *Léon d'Afrique*, qui nous rapporte que ces incommodités sont si communes dans les régions du midi, qu'il y a des hommes qui allant par les rues des villes de ces contrées-là, crient à haute voix : *qui est-ce qui veut être coupée ?* de même qu'en ce pays-ci il y a des hommes qui font connoître par leur sifflet l'habitude qu'ils ont à couper les chevaux, à bistourner les veaux, et à travailler enfin sur les parties génitales des autres animaux.

La honte qu'ont quelquefois nos femmes françoises lorsque ces replis de la peau de leurs parties naturelles sont excessifs en longueur, les empêche de s'exposer à un chirurgien pour se les faire couper, comme font les vierges égyptiennes avant que de se marier. Ces nymphes alongées sont si véritables, que dans l'empire du *Pret-Jean*, où l'on circoncit les femmes aussi-bien que les hommes, l'on en fait une cérémonie.

Bien que le conduit de la pudeur soit naturellement un peu tortu, comme je vous l'ai déjà dit, il ne laisse pas d'être disposé à recevoir la verge d'un homme, et c'est par cette figure qu'il la presse agréablement et qu'il lui donne tant de chatouillement dans la copulation. Cependant s'il est excessivement tortu, ou par l'abstinence de la compagnie d'un homme, ou par les agitations continuelles qu'il souffre dans les suffocations, ou enfin par quelque autre cause que ce soit, il n'est point alors en état de souffrir un homme. La femme y ressent trop de douleur quand on la presse, et elle a même de la répugnance pour ce qui plaît à toutes les autres.

Cette maladie n'est pas toujours incurable; et les femmes que nous pensons bien souvent ne pouvoir être guéries, ne sont intraitables que par leur pudeur ou par notre ignorance. Tous medecins de

76 *Tableau de l'Amour conjugal*,
France ne purent autrefois guérir une des
plus grandes princesses du monde, qui
étoit incommodée de ce défaut; il n'y
eut que *Fernel* qui assura le roi, des plus
glorieux de son tems, de la guérison de
la reine. Après avoir donc connu exacte-
ment la cause de sa stérilité, il pria le roi
de coucher avec elle, lorsque le conduit
de la pudeur seroit humecté et élargi par
les regles qui seroient sûr le point de ces-
ser. Ce qui réussit si bien qu'après dix ans
de stérilité, la reine donna à cet invin-
cible monarque cinq ou six enfans, qui
valurent dix mille écus chacun à ce savant
médecin.

APRÈS avoir examiné les parties de la génération
de l'un et de l'autre sexe, en avoir découvert les
maladies, et indiqué les remedes, il est tems, ce
me semble, d'en montrer les actions et les effets;
et avant que d'éplucher les merveilles de la généra-
tion, il me semble encore que je dois dire quelque
chose de la virginité, et des marques que l'on doit
avoir pour la connoître,

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

ARTICLE I.

Eloge de la Virginite.

JE ne suis pas du sentiment de ces hérétiques qui préféroient le mariage à la virginité, et qui comparoient le premier à un arbre tout chargé de fruits, que le jardinier veut conserver, et la seconde à un autre arbre stérile, comme étoit le figuier de l'écriture, qui fut maudit et jeté ensuite au feu, comme indigne d'occuper une place sur la terre, et comme l'objet de l'indignation de son maître.

Entre tous les états de la vie, la virginité peut être comptée la première. La difficulté qu'on a à résister à la nature, est assurément l'une des choses qui la rend plus recommandable dans le monde où elle est *l'ornement des mœurs, la sainteté des sexes, le lien de la pudeur, la paix des familles et la source des plus saintes amitiés.*

C'est une belle fleur conservée chèrement dans un jardin muré de toutes parts. Elle est inconnue aux bêtes, et il n'y a point

78 *Tableau de l'Amour conjugal ,
de fer qui l'aît blessée en la cultivant : un
air favorable l'évente , une chaleur tempé-
rée la conserve , et une douce pluie l'arrose
et la fait croître. Tous les jeunes gens la
la désirent avec passion ; mais ils ne l'ont
pas plutôt cueillie qu'ils la méprisent.*

C'est de cette façon que je puis dire
avec Catulle , qu'une fille est chérie de
tous ses amis quand elle garde la fleur de
sa virginité ; mais elle ne l'a pas plutôt
laissé prendre , qu'il ne se trouve pas même
des enfans qui la regardent , ni des filles
qui la reçoivent dans leur société.

Ce ne sont pas seulement les chrétiens
qui ont eu la virginité en vénération , les
païens et les barbares mêmes ont eu pour
elle une estime toute particulière.

Les Romains autrefois lui firent bâtir
un temple et élever une statue qu'ils appe-
loient *Bucca veritatis*. Cette statue déci-
doit de la virginité ou de l'infamie des
filles. Témoin la fille du roi de la *Volatere* ,
qui , après lui avoir mis le doigt dans la
bouche , n'en fut point mordue , et ainsi
se justifia de l'injure qu'une vieille femme
avoit fait à sa pudicité. Il n'en arriva pas
de même , à ce qu'on dit à l'égard d'un
autre , qui , étant accusée du même crime ,
eut le doigt emporté par la bouche de la
statue.

On sait encore quelle vénération ont
eu ces mêmes peuples pour les *vierges ves-
tales* , et le fameux édit que l'empereur

considéré dans l'état du mariage. 79
Tibere fit publier. La fille de Séjean qui n'avoit pas encore atteint l'âge de puberté, fut déflorée par le bourreau avant que d'être étranglée, pour ne pas faire déshonneur à la virginité.

Les poètes nous ont aussi marqué de leur côté quelle estime ils en faisoient, et leur fable nous apprend que *Daphné*, changée en laurier, ne peut aujourd'hui souffrir le feu sans se plaindre, comme autrefois elle ne pouvoit souffrir le feu impudique de la concupiscence. Les théologiens et les médecins considerent la virginité d'une maniere toute différente. Les premiers disent qu'elle est une vertu de l'ame qui n'a rien de commun avec le corps. Qu'on a beau baiser amoureusement une fille, elle ne perd pas pour cela sa virginité, à moins qu'elle n'y consente.

Les médecins au contraire pensent que la virginité est un bien et un assemblage naturel des parties d'une fille qui n'a pas été corrompue par l'approche d'un homme.

Mais quoi qu'il en soit, nous n'examinerons ici que cette virginité matérielle, pour parler ainsi, afin que ceux qui sont assis sur les fleurs-de-lis; et qui ont la gloire de juger tous les jours les différens des hommes, en soit pleinement instruis. Ils doivent savoir si on accuse injustement une fille d'avoir été violée, si une femme se plaint à tort d'être mariée à un homme impuissant, et enfin si l'innocence d'un

80 *Tableau de l'Amour conjugal*,
homme est véritable, qui veut se justifier
de l'infamie ou de la lâcheté qu'on lui
impute.

ARTICLE II.

Des signes de la Virginité présente.

LES matrones que l'usage a rendues arbitres de la virginité des filles et de la chasteté des femmes, ont des lumières trop faibles sur cette matière, pour être les seules personnes en qui on puisse se fier pour en décider. On doit être éclairé dans l'anatomie plus qu'elles ne le sont, pour faire des rapports aussi justes et aussi véritables que ceux qui sont la cause du crédit et de la réputation des juges, de l'honneur des filles et des femmes, de la justification d'un mari, et du repos de la société humaine.

Il faut donc examiner soigneusement toutes les marques de la virginité, afin de conserver l'honneur aux filles à qui on veut le ravir, et de donner de la confusion aux autres qui veulent le conserver sans justice.

Je ne m'arrêterai point ici à toutes les marques extérieures dont se servoient les anciens pour connoître la virginité. L'oracle du Dieu *Pan*, l'insensibilité pour le feu, les eaux amères des Hébreux, la fumée de quelques plantes ou de quel-

ques pierres, ou enfin la mesure du col d'une fille, sont des signes trop incertains, du moins dans le siècle où nous sommes, pour former là-dessus de véritables jugemens. La dureté de la gorge, la couleur des mamelons et le rouge que la pudeur fait paroître sur le visage des filles, ne sont pas des signes plus assurés que les précédens.

La virginité est plus difficile à connoître qu'on ne croit, il faut bien d'autres artifices que ceux-là pour être véritablement persuadé de la pudicité d'une fille. Quand nous aurions autant de soin à les chercher, chacun en particulier, qu'en a encore présentement le grand duc de Moscovie pour choisir une femme vierge, je crois que nous aurions bien de la peine à y réussir. Car le poil frisé et recoquillé des parties amoureuses, le conduit de la pudeur fort humide et fort ouvert, des nymphes flétries et décolorées, l'absence de l'hymen, l'orifice interne de la matrice fort élargi et décolé, le changement de la voix, tout cela n'est point une marque évidente de la prostitution d'une fille.

Celles qui montent à cheval à l'Italienne, qui commencent à avoir leurs regles, ou qui les ont actuellement; celles qu'une maladie afflige il y a déjà long-tems, et celles enfin qui n'ont point naturellement d'hymen ni de membranes qui lient les caroncules de

82 *Tableau de l'Amour conjugal*,
leurs parties les unes aux autres, ne
sont pas moins chastes ni moins pudiques,
pour avoir des marques contraires à celles
dont on se sert le plus souvent pour connoître
la virginité des filles. La servante dont
Aquapendens nous fait l'histoire, qui n'avoit
pu être déflorée par tous ses écoliers, et une
autre jeune femme d'un orfèvre de Paris,
dont parle *Paré*, qui devint grosse tant que
l'hymen fut déchiré, n'étoient pas plus vierges
l'une que l'autre, quoiqu'elles eussent des
marques de virginité.

Il est donc vrai, ainsi que nous l'assurent
Riolan et *Pinay*, qu'il n'y a rien dans toute
la médecine de plus difficile à connoître que
la virginité, et que même, selon la pensée de
Cujas, il est presque impossible d'en avoir
des marques assurées. Il n'est point d'industrie
ni de remède que les filles n'inventent pour
dissimuler la perte qu'elles en ont une fois
faite : et s'il est impossible, selon le sentiment
d'un grand roi, de connoître dans la mer le
chemin d'un vaisseau, dans l'air celui d'un
aigle, sur un rocher celui d'un serpent, il
sera aussi impossible de découvrir le chemin
que fait un homme quand il presse amoureux-
ment une fille.

Si *Esopé* avoit de la peine à répondre de
la virginité d'un fille qu'il avoit incessamment
devant les yeux, aurions-

considéré dans l'état du mariage. 83
nous plus de certitude de l'assurer dans une
autre que nous ne verrions que fort rare-
ment.

Le meilleur expédient pour conser-
ver la pudicité des filles , selon la dis-
tinction qu'en font les médecins , et
pour en être bien assuré , ce seroit de
coudre leurs parties naturelles dès qu'el-
les sont nées , ainsi que *Pierre Bembo*
dit qu'on fait aux vierges africaines. Mais
parce que cette coutume n'est pas usi-
tée en France , il faut que l'éducation ,
la sagesse et la pudeur s'opposent à la
passion amoureuse des filles que la na-
ture , la santé et la jeunesse leur font
naître à tous momens , et qu'avec cela
elles conservent encore leur virginité par
un don du ciel , que Dieu ne donne qu'à
celles qui lui plaisent.

A R T I C L E I I I.

Des Signes de la virginité absente.

L'ORACLE que *Pheron* , roi des Eryp-
tiens , interrogea sur son aveuglement ,
lui répondit , que pour être guéri , il de-
voit se laver les yeux avec de l'urine d'une
vierge , ou d'une femme qui se contentât
des caresses de son mari. Ce remede ne se
trouva chez lui , et si la fille d'un jardinier
ne le lui eût donné , je crois qu'il eût atten-

84 *Tableau de l'Amour conjugal*,
du long-tems avant que de recevoir la
vue, la virginité et la chasteté étant alors
quelque chose de fort rare.

Quoique nous ayons dit à l'article
précédent qu'il n'y avoit rien de si dif-
ficile à connoître que la virginité pré-
sente ; il y a cependant quelques mé-
decins qui se persuadent qu'il y a des
signes et des conjectures qui nous peu-
vent faire découvrir l'absence de la vir-
ginité. Car si la défloration vient d'être
commise, si l'homme qui en est l'auteur
est bien fourni de ses parties, et enfin si
la fille est naturellement étroite : il n'y
a rien à ce qu'ils disent, de plus aisé
à connoître que la perte de sa virginité.

Les levres et les nymphes de ses parties
naturelles, toutes rouges de sang, et toutes
enflées de douleur, sont des témoins irré-
prochables de son impudicité. Il n'y a plus
de liaison dans ses parties amoureuses,
et à la voir marcher, elle porte le pied
d'une certaine façon, qu'à moins qu'elle
ne s'observe exactement, on s'apercevra
toujours qu'elle s'est mal conduite.

Mais si on attend quelque tems à
chercher des marques de sa défloration,
tout est réuni et tout semble naturel
chez elle. On ne connoitra rien dans
ses parties qui puisse la faire soupçon-
ner d'avoir pris des plaisirs illicites. La
nature, d'un côté, travaille incessam-
ment à rétablir les parties divisées ou

considéré dans l'état du mariage. 85
élargies ; et l'on n'auroit jamais soup-
çonné de lasciveté la fille des *Topinam-*
bous que *Riolan* trouva si étroites en la
disséquant. L'artifice, d'un autre côté,
éteint tellement ces parties, qu'il n'y a
qu'un autre artifice qui en découvre la
fourberie.

Mais il est incomparablement plus dif-
fioile d'asseoir un jugement assuré d'une
grosse et grande fille de 25 ans, qui a passé
quelques nuits entre les bras d'un homme
assez mal fourni de ses piéces, bien qu'ils
se soient souvent baisés ; cependant si on
la visite le lendemain, on ne trouvera pas
un grand changement dans ses parties natu-
relles, et il seroit même impossible de juger
par-là de sa défloration. Pour peu d'effron-
terie qu'ait la fille, elle fera comme la
femme dont parle *Salomon*, qui se lave la
bouche, après avoir mangé, et qui fait
ensuite des sermens exécrables qu'elle n'a
gouté de rien.

L'examen qu'on doit faire des hommes
dans cette occasion, est quelque chose de
fort considérable pour découvrir le viole-
ment d'une fille, car il s'en est trouvé de si
impudentes, qu'elles ont accusé des hommes
innocens. *Marie Françoise Oismode* en
usa de la sorte à Rome envers *Etienne*
Nocati, qui, après avoir montré aux
juges ses parties naturelles pour se justifier
de l'affront qu'on lui faisoit, fut absous
par la Rote, et renvoyé, avec dépens.

L'on croit que le sang qui s'épanche la première nuit des noces, et que le lait qu'on trouve dans les mamelles d'une fille, sont des marques manifestes de la perte de sa virginité. C'est pourquoi *Moyse* commanda aux Juifs de garder seigneurement les linges qui avoient servi la première nuit aux mariés, afin de disculper un jour la femme à l'égard de son mari. Ce que l'on observe encore aujourd'hui dans les royaumes de *Fex* et de *Maroc*, si nous en croyons les Historiens. Le lait ne peut couler du sein d'une fille qu'elle n'ait auparavant conçu dans ses entrailles, et l'on ne doit pas appeler vierge celle qui donne à tetter à un enfant.

Mais l'on me permettra de dire que le sang et le lait ne sont pas toujours des marques d'une fille prostituée; car une grande et grosse fille qu'on marie avec un petit homme, n'est pas moins pucelle pour ne répandre point de sang la première nuit de ses noces, et le sang qui coule des parties naturelles d'une autre fille, n'est pas non plus un signe de sa vertu; l'artifice faisant quelquefois paroître un sang étranger, qui auroit été auparavant mis dans une petite vessie de mouton, et renfermé adroitement dans le conduit de la pudeur.

Si le sang des règles cesse de couler à une fille, ce sang remontant aux mamelles se change en lait, selon le sentiment

considéré dans l'état du mariage. 87
d'*Hypocrate*, et la petite fille dont *Alexandre Benoit* nous fait l'histoire, qui fut stérile toute sa vie, donna des marques de prostitution depuis son enfance, si le lait est un signe assuré d'une mauvaise conduite. Mais ce qui est encore le plus remarquable sur ce sujet, c'est que le Syrien du même *Benoit*, et le soldat *Benzo* de *Cardan*, avoient tous deux du lait, bien qu'ils fussent des hommes robustes.

Dans l'Orient d'Afrique, du côté de Mozambique et du pays des Caffres, si nous en croyons les historiens, plusieurs hommes nourrissent leurs enfans du lait de leurs mamelles, et pour prouver ceci par un exemple familier, j'ai demeuré plus de quatre ans à Paris avec un honnête homme, médecin, qui s'appeloit *Roënette*. Il étoit sanguin de tempérament, et il étoit âgé d'environ 30 ou 35 ans. Quand il se pressoit la mamelle et le mamelon, il en faisoit sortir des cuillerées d'une humeur blanchâtre et laitée, qui eût pu sans doute nourrir un enfant, si elle eût été sucée.

Sur cela, l'on n'a qu'à lire *Théophile Bonnet*, à la page 151, qui nous fournit plusieurs histoires d'hommes et de filles vierges qui ont eu du lait : mais sans aller si loin mandier des preuves de ce que je dis, une histoire fameuse arrivée en cette ville de la Rochelle, est seule capable de convaincre sur cela les plus opiniâtres.

L'an 1670, madame la *Perere*, fille de M. *Desperence*, capitaine au fort de la pointe du *Sable*, à *Saint-Christophe*, fut obligée de s'embarquer pour venir en France au mois d'avril de la même année, afin d'éviter les désordres d'une guerre qui s'allumoit entre les François et les Anglois de cette île. Elle amena avec elle trois Nègresses; une vieille, l'autre âgée de 30 ans, et la dernière de 16 ou 18, qu'elle avoit élevée chez elle dès son bas âge. Cette demoiselle qui avoit une petite fille de deux mois à la mamelle de sa nourrice, s'embarqua avec précipitation avec son enfant, croyant que sa nourrice s'étoit embarquée auparavant, selon qu'elle lui avoit promis. Mais après avoir mis à la voile, et n'ayant point trouvé sa nourrice qui étoit volontairement demeurée à terre, elle fut obligée de nourrir son enfant avec du biscuit, du sucre et de l'eau, dont elle faisoit une soupe. Cette enfant ne se contentoit pas de cet aliment. Elle incommodoit par ses cris tout l'équipage, principalement pendant la nuit. Pour cela on conseilla à la mere de faire amuser son enfant au tetton de la jeune Nègresse, son esclave, mais l'enfant ne l'eut pas plutôt têtée pendant deux jours, qu'elle lui fit venir suffisamment du lait pour se nourrir.

Après deux mois de traversée, cette demoiselle arriva en cette ville avec son

enfant grosse et grasse, et au mois de mars suivant, elle s'embarqua pour Saint-Christophe avec son enfant de treize mois, qui avoit toujours été nourri par le lait de la Nègresse, vierge.

Après tout ce que nous venons de dire, nous devons croire qu'il n'y a point de marque assurée de la virginité, ni du violement d'une fille. Que tous les signes dont nous avons parlé, sont presque toujours équivoques et incertains, à moins qu'on n'usât de conjectures évidentes, ainsi que font aujourd'hui les jurisconsultes, qui remarquent tout quand il est question de juger de l'impudicité d'une fille. Ils observent jusqu'à la rencontre des yeux, aux souris, aux rendez-vous, aux familiarités, aux collations, aux habits, aux visites particulières; en un mot, ils nous font remarquer ce que l'on peut connoître de plus secret entre deux amans. Mais après tout, ils ne savent pas encore certainement la vérité.

Il n'y a donc rien, je le dirai encore une fois, de si difficile à connoître que la virginité, puisque même une femme grosse, si nous en croyons *Severin Pinay*, peut en avoir toutes les marques. A moins qu'une fille n'ait été trouvée entre les bras d'un homme, et qu'on ne l'examine au même instant, il n'y a guere moyen de connoître la défloration. Car si l'on attend quelque tems, tous les

90 *Tableau de l'Amour conjugal*,
signes qui l'accuseroient alors, ne paroî-
tront plus, et l'on n'oseroit, sans lui
faire injustice, la taxer d'impudicité. Si
bien que je conclus hardiment que, puis-
que la nature ou l'artifice peut cacher aux
yeux des plus savans médecins, et des
plus adroites matrones, les marques de
la virginité, on ne peut avec certitude
connoître véritablement la défloration
ou le violement d'une fille.

Quoique cela soit très-véritable, néan-
moins les réglemens de Paris ordonnent
que les matrones jurées, de cette ville-là,
fassent leur rapport de violement par-
devant le prévôt de ladite ville, qui doit
le recevoir, pour rendre justice à qui il
appartiendra.

Et afin qu'il ne manque rien à la curiosité
de ceux qui liront ce traité, j'ai bien voulu
décrire ici un rapport de matrones, que l'on
m'envoya de Paris il y a quelques années.

Nous *Marie*, *Marie Christophlette*
Roine, et *Jeanne Portepoulet*, matrones
jurées de la ville de Paris, certifions à tous
qu'il appartiendra, que le 22 jour d'octobre
de l'année présente, par l'ordonnance de
monsieur le prévôt de Paris, en date du
15 de cedit mois, nous nous sommes trans-
portées dans la rue Dampierre, dans la
maison qui est située à l'Occident de celle
où l'écu d'argent pend pour enseigne, une
petite rue entre deux, où nous avons vu
et visité *Olive Tisserand*, âgée de 30 ans

considéré dans l'état du mariage. 91
ou environ, sur la plainte par elle faite
en justice contre *Jacques Mudont*, bour-
geois de la ville de la Roche sur-mer,
duquel elle a dit avoir été forcée et violée;
et le tout vu et visité au doigt et à l'œil,
nous avons trouvé qu'elle a,

Les tettons dévoyés, c'est-à-dire, la
gorge flétrie.

Les barres froissées (*l*), c'est-à-dire,
l'os pubis ou bertrand.

Le lipion recoquillé (*m*), c'est-à-dire,
le poil.

L'entrepet ridé (*n*), c'est-à-dire, le
périnée.

Le pouvant débiffé (*o*), c'est-à-dire,
la nature de la femme qui peut tout.

Les balunaus pendans (*a*), c'est-à-dire,
les levres.

Le lipendis pelé (*p*), c'est-à-dire, les
bords des levres.

Les baboles abattues (*b*), c'est-à-dire,
les nymphes.

Les halérons démis (*b*), c'est-à-dire,
les caroncules.

L'entechenat retourné, et la corde
rompue (*q*), c'est-à-dire, les membranés
qui lient les caroncules les unes aux autres.

Le barbideau écorché (*c*), c'est-à-dire,
le clitoris.

Le guilboquet fendu (*d*), c'est-à-dire,
le col de la matrice,

Le guillenard élargi (*d*), c'est-à-dire,
le conduit de la pudeur.

La dame du milieu retirée (c) c'est-à-dire, l'hymen.

L'arriere-fosse ouverte, c'est-à-dire, l'orifice interne de la matrice.

Le tout vu et visité, feuillet par feuillet, nous avons trouvé qu'il y avoit une trace de..... et ainsi nousdites matrônes certifications être vrai à vous, monsieur le prévôt, au serment qu'avons fait à ladite ville. Fait à Paris le 25 d'octobre 1762.

Si les matrônes de France avoient soin d'assister aux anatomies des femmes que l'on fait publiquement aux écoles des médecins, comme font celles d'Espagne, je suis assuré qu'elles ne donneroient pas des attestations fabriquées de la sorte. Car si je voulois prendre la peine d'en examiner les parties, je ferois voir que les signes dont elles se servent pour prouver le violement d'une fille, sont la plus part très-faux ou très-légers, et qu'ainsi il ne faut jamais s'en fier à ces femmes, quand il est question de juger de l'honneur et de la virginité d'une fille.

Ce n'est pas seulement en Espagne que les sages-femmes sont instruites sur ce qu'elles doivent faire dans les accouchemens, j'apprends de *Théophile Bonnet* qu'en 1763 le roi de Danemarck fit une ordonnance par laquelle il étoit enjoint aux matrônes d'assister aux dissections des femmes que faisoit le sieur *Stenon*, docteur en médecine et professeur

considéré dans l'état du mariage. 93
en anatomie dans les écoles de médecine de Copenhague, afin de s'instruire de leur profession. Et *Bertelen*, le jeune, nous assure aussi que le même roi avoit ordonné que les députés de la faculté de médecine de la même ville, interrogeroient les sages-femmes avant que de les admettre à l'exercice de leur profession.

La sage-femme de *Rachel*, dont parle *Moïse* avec éloge; *Satyra* et *Salpe* que *Pline* loue tant, étoient sans doute mieux instruites dans leur métier que celles-là, puisqu'elles se sont attirées des louanges de ces deux grands hommes. Elles ne les auroient pas sans doute méritées si elles eussent été aussi ignorantes que celles qui certifient qu'une femme n'étoit pas grosse, parce qu'elle étoit réglée, et qui furent la cause, par leur ignorance, qu'elle fut pendue à Paris, en 1666, avec son enfant de quatre mois qu'elle avoit dans ses entrailles.

Par ce que nous avons dit ci-dessus, que l'artifice découvroit les ruses dont les filles usent pour paroître vierges, lorsqu'elles ne l'étoient pas, il me semble que pour ne laisser rien échapper qui puisse servir à la curiosité du lecteur, nous devons examiner ici les moyens dont on peut découvrir la virginité fardée. Car souvent les filles font parade d'une vertu qu'elles n'ont pas, et se persuadent même qu'il est impossible de connoître ce qu'elles ont perdu en secret. Pour les dé-

94 *Tableau de l'Amour conjugal*,
tromper dans cette occasion, on fera un
demi-bain de décoction de feuilles de
mauve, de seneson, d'arroche, de bran-
ches ursine, etc. avec quelques poignées
de graines de lin et de semence d'herbes
aux puces. Elles demeureront une heure
dans ce bain, après quoi on les essuiera,
et on les examinera 2 ou 3 heures après le
bain, les ayant cependant faites observer
de bien près. Si une fille est pucelle, toutes
ses parties amoureuses seront pressées et
jointes les unes aux autres; mais si elle ne
l'est point, elles seront lâches, mollettes
et pendantes, au lieu de ridées et de res-
serrées qu'elles étoient auparavant, lors-
qu'elle vouloit nous en imposer.

CHAPITRE II.

*S'il y a des remedes capables de rendre
la virginité à une fille.*

SAINT Jérôme, écrivant à une fille
dévote, que l'on appeloit *Eustachion*,
et lui interprétant ce beau passage de
l'écriture : *La vierge d'Israël est tombée*,
il n'y a personne qui la puisse relever, dit
dans une autre langue ces mêmes paroles :
Je vous dirai hardiment, ma chere fille,
que, bien que Dieu soit tout-puissant, il
ne peut pas toutefois rendre la virginité à
une fille qui l'aura une fois perdue; il peut

considéré dans l'état du mariage. 95
bien lui pardonner son crime, mais il n'est pas en son pouvoir de lui rendre la fleur de sa virginité qu'elle s'est laissé ravir.

En effet, il n'y a point de remède que nos médecins aient pu inventer, ni d'artifices que nos courtisanes aient pu pratiquer, qui la puissent faire renaître. C'est une vertu qui s'éclipse une fois dans la vie, et que l'on ne voit après jamais plus paroître. C'est une liaison de parties qui étant une fois séparées ne se réunissent jamais comme elles étoient auparavant.

Parce qu'il n'y a point de signe qui la puisse clairement découvrir, il n'y a point aussi de remède qui la rétablisse quand elle est une fois perdue. Nous avons bien le pouvoir de l'imiter et de faire une vierge masquée, pour ainsi dire, mais nous ne pouvons remettre le naturel, qui est quelque chose de plus cher et de plus précieux.

J'ai été long-tems à me déterminer; savoir, si un médecin devoit écrire ouvertement sur ces sortes de matieres; mais après y avoir fait de sérieuses réflexions, j'ai été obligé par de puissans motifs à faire ce chapitre. Car le mépris et l'infamie que peut encourir une fille innocente qui se marie, lorsqu'elle est naturellement trop ouverte; et une autre qui par fragilité s'est laissée aller aux persuasions d'un homme qui l'a trompée, sont de fortes raisons pour ne pas me taire sur ce chapitre. La paix des familles et

96 *Tableau de l'Amour conjugal*,
la tranquillité de l'esprit d'un mari sont
presque toujours rétablies par les remedes
que nous avons dessein de proposer ; c'est
par eux encore que la volupté licite du
mariage est fomentée, et que souvent la
génération est procurée, car il s'est vu
des femmes qui ne pouvoient avoir des
enfans que par les remedes que je pro-
poserai dans la suite de ce discours.

Les hommes, pour parler en général,
n'estiment la virginité d'une fille que
par l'ouverture étroite de ses parties natu-
relles, par la polissure de son ventre, et
par la rondeur de sa gorge. Souvent ils
ne se mettent guere en peine de quelques
gouttes de sang qui doivent couler dans
les premieres caresses du mariage ; et ils
ne vont pas examiner tous les signes que
nous avons rapportés au chapitre précé-
dent, pour être assurés de la virginité
des filles qu'ils épousent ; il suffit que
leurs femmes aient les trois qualités que
nous avons remarquées ci-dessus, pour
être bien reçues auprès d'eux. Si elles
sont trop ouvertes, ou qu'elles aient la
gorge trop lâche et trop molletes, quand
elles seroient des *Agrès* et des *Catheri-
nes*, le chagrin les prend aussi-tôt, et
la passion insensée, que l'on appelle
jalousie, s'empare en même tems de
leurs esprits, et leur fait soupçonner
des choses infames dont ces femmes
sont tout-à-fait innocentes.

Pour

Pour donc éviter tous ces désordres qui ne sont que trop fréquens dans le monde, et qui ne troublent que trop tôt la tranquillité du mariage, je rapporterai ici des remèdes qui mettent à couvert les filles et les femmes des mauvais préjugés que l'on pourroit avoir pour elles. Les premières s'en pourront servir lorsqu'elles seront trop ouvertes, et qu'elles auront les mamelles trop pendantes, que d'ailleurs par foiblesse elles se seront abandonnées à leur passion indiscrettes, et qu'elles auront été meres avant que d'être mariées. Les autres en pourront user pour plaire à leurs maris, et pour faciliter la conception dans leurs entrailles.

J'avoue que l'on peut abuser de ces remèdes comme des choses les plus excellentes du monde; mais on ne sauroit pourtant blâmer la nature, qui permet que le soleil échauffe la terre aussi-bien pour les aconits et pour les colchiquos, que pour les dictames et les gentianes.

S'il se trouve donc qu'une fille naturellement étroite ait accouché secrètement, et qu'elle veuille ensuite se marier, sans que son mari puisse s'apercevoir de sa foiblesse passée, le meilleur remède que je lui puisse donner dans cette occasion, c'est qu'elle soit chaste et pudique quatre ou cinq ans avant son mariage, qu'elle ne s'échauffe point l'imagination d'amourettes par des danses, des con-

98 *Tableau de l'Amour conjugal,*
versations et des lectures impudiques ;
et qu'elle vive enfin dans la modestie
qui est bienséante aux filles qui se repentent.
Je lui promets que son mari la prendra pour pucelle, et qu'il ne croira jamais avoir été trompé. Car si l'on fait réflexion sur l'histoire que nous avons rapportée au chapitre précédent, d'une fille de 25 ans, du pays des Topinambous, nous n'aurons pas de peine à nous persuader que le remède que je conseille ici, ne soit le meilleur de tous ceux que l'on pourroit mettre en usage.

Mais pour celles qui sont naturellement fort ouvertes, qui ont le ventre ridé, les mamelles mollettes et pendantes, je suis d'avis qu'elles usent des remèdes qui les resserrent et qui les rendent agréables à leurs maris.

La vapeur d'un peu de vinaigre, où l'on aura jeté un fer ou une brique rouge, la décoction astringente de gland, de prunelle sauvages, de mirrhe, de roses de provins, et de noix de Cypre, l'onguent astringent de Fernel, les eaux distillées de myrrhe, sont tous des remèdes qui resserrent les parties naturelles des femmes qui sont trop ouvertes.

Pour remédier à ce défaut, quelques médecins veulent que l'on jette dans la matrice un lavement astringent, fait de la décoction des choses que nous avons proposées ci-dessus : mais je ne conseille pas

L'usage de ce remède, à moins qu'une femme n'ait fait de fâcheuses couches, et qu'elle ne soit toute ouverte par les efforts qu'elle y auroit soufferts; autrement ces liqueurs astringentes pourroient causer des douleurs et des tranchées insupportables, si elles étoient une fois renfermées dans ces parties-là, et qu'elles n'en pussent sortir, ainsi que l'expérience me l'a quelquefois fait connoître.

Ne seroit-il pas permis à une fille, qui a passé quelques années de sa vie dans les voluptés illicites, de rassurer le premier jour de ses noces l'esprit de son mari, en prenant un peu de sang d'agneau, qu'elle auroit fait sécher auparavant et en le mettant dans le conduit de la pudeur, après en avoir formé deux ou trois petites boules? Ne lui seroit-il pas permis, dis-je, pour conserver la paix dans sa famille, de faire tous ses efforts pour paroître sage à l'égard de son mari?

Mais l'envie de paroître pucelle va quelquefois jusque là même, que l'on ne craint point de s'exposer aux douleurs les plus cuisantes; car il s'est souvent trouvé des courtisanes qui se sont ulcéré les parties naturelles pour être estimées vierges, quand elles ont voulu se lier licitement avec un homme.

Le ventre est quelquefois si défiguré de rides et de cicatrices après un accouchement, que celles que l'on estime filles

100 *Tableau de l'Amour conjugal*,
n'osent se marier à cause de ces défauts ?
cela les oblige souvent à mener une vie
débauchée, et à passer le reste de leurs
jours dans des voluptés illicites. Les femmes
mêmes ont de la honte de se laisser voir
en cet état à leurs maris, et ainsi quelque-
fois elles se privent des douceurs du maria-
ge, et de la naissance de plusieurs enfans.

Afin donc que ces filles puissent aban-
donner leur façon de vivre deshonnête et
impudique, et qu'elles se marient avanta-
geusement, que les femmes n'aient plus de
scrupule dans le mariage, je veux bien
écrire ici ce que j'ai appris d'un médecin
le plus fameux de toute l'Italie.

On prendra quarante pieds de mouton,
dont on brisera les os, et après les avoir
fait bouillir dans une suffisante quantité
d'eau, l'on prendra avec une cuiller ce
qui nagera par-dessus, à quoi l'on ajoutera
deux gros de sperme de baleine, deux
onces de graisse fraîche de pourceau
femelle, autant de beurre frais sans sel ;
on fera fondre tout cela dans un pot de
terre vernissé, et après que l'onguent
sera refroidi, on le lavera avec de l'eau
rose jusqu'à ce qu'il blanchisse ; on le
mettra ensuite dans une boîte de verre
pour en user selon la nécessité.

Après que la personne se sera servie
de ce remède, elle s'appliquera sur le
ventre une peau de chien ou de chevre,
préparée de cette façon, que l'on appelle

considéré dans l'état du mariage. 101
peau d'occagne ; on prendra deux onces
de chacune de ces huiles ; savoir , d'aman-
des douces , de millepertuis , de myrril :
on les lavera avec de l'eau rose , et après
avoir été ainsi préparées , l'on en joindra
une de ces peaux parfumées , que l'on
apporte ordinairement d'Espagne ou
d'Italie. On la laissera humecter pendant
toute une nuit , et le lendemain on la fro-
tera fortement entre les mains pendant
une heure ; et après l'avoir ensuite pen-
dant deux jours entiers exposée à l'air , où
le soleil ne donne pas , on prendra la me-
sure du ventre pour la couper , et puis on
l'appliquera principalement pendant la
nuit. Si quelques semaines se passent sans
que les cicatrices s'effacent , on doit pren-
dre de l'huile de myrrhe , qui en adou-
cissant la peau , en emporte les taches
avec plus de force , sans l'endommager :
si l'on veut que ce remède soit plus fort ,
on ajoutera à cette huile du suc de citron ,
et un peu du sel ammoniac ; et par une
forte agitation l'on en fera un onguent.

Il ne me reste qu'à remédier au défaut
d'une grosse gorge mollette , qui fait
quelquefois soupçonner une fille d'être
lascive et d'aimer le vin , , car il y en a
qui portent comme deux coussins sur la
poitrine , et qui sont tellement embarras-
sées quand elles veulent agir , qu'à peine
peuvent-elles faire jouer leurs bras. C'est
peut-être pour ce sujet , si nous en

102 *Tableau de l'Amour conjugal*,
croyons l'histoire, que les Amazones se
blâloient l'une des mamelles, pour être
ensuite plus agiles et plus adroites.

Outre les remedes que nous avons allé-
gués ci-dessus, qui peuvent servir à dimi-
nuer la gorge, on peut encore user de
gros vin rouge, ou d'eau de forge, dans
laquelle on aura fait bouillir du lierre,
de la pervenche, du myrrhe, du persil et
de la ciguë même, sans appréhender la
mauvaise qualité de cette dernière plante,
notre ciguë étant bien différente de celle
des Athéniens, avec le suc de laquelle ils
firent mourir le plus sage des hommes,
comme l'oracle l'avoit nommé.

Il y en a qui se servent de formes de
plomb pour diminuer les mamelles. En
effet, c'est un bon remede pour ces sor-
tes de défauts: mais si l'on a auparavant
humecté le dedans du plomb avec de l'huile
de jusquiame, le remede sera encore plus
excellent: car cette huile a une vertu par-
ticulière pour diminuer la gorge et pour
la faire endurcir: elle s'oppose même à la
génération du lait après l'accouchement.

Mais afin qu'il n'arrive point d'acci-
dent de l'usage de tous ces remedes, je
répéterai ici ce que j'ai conseillé ailleurs
aux filles et aux femmes, c'est qu'il n'en
faut user pour la gorge ni pour les par-
ties naturelles, que trois ou quatre jours
après les regles, et huit jours auparavant.
Et les femmes qui ont depuis peu accou-

considéré dans l'état du mariage. 103
ché, ne doivent s'en servir que sur la fin
de leurs vuidanges; ce qui peut arriver
après le trentième ou le quarantième jour
de leur accouchement.

C H A P I T R E I I I .

*A quel âge un garçon et une fille doivent
se marier.*

IL ne faut pas s'étonner si nous sommes mortels, puisque nous sommes composés de parties si différentes et si opposées entr'elles. Les élémens qui se font tous les jours la guerre en nous-mêmes, sans que nous nous en appercevions, et la chaleur naturelle qui dissipe incessamment l'humeur radicale qui nous soutient, sont les deux causes de la fin où nous courons avec précipitation. Notre chaleur agissant toujours sur notre humidité, la consume et la détruit peu à peu; bien que comme le feu d'une lampe finit par la dissipation de l'huile qui la fomente, notre chaleur s'éteint aussi par le défaut de l'humidité qui la conserve. L'air, les alimens et les boissons ne sont point suffisans pour le réparer éternellement, s'ils le font, ce n'est que pour un tems, et les parties qui entretiennent notre feu venant à vieillir, se lassent enfin d'agir incessamment de la même sorte, et de recevoir en même tems ce qui les fait subsister, et ce qui les fait périr.

La nature, prévoyant bien la perte du monde, si en quelque façon elle n'y mettoit ordre, donna, dès le commencement des siècles, à l'un et l'autre sexe, un admirable assemblage de parties pour produire leur semblable, et en même tems des feux secrets pour les perpétuer. Ce fut dans la naissance du monde qu'elle établit cette douce société de vie, et qu'elle ne fit pas seulement une jonction de deux corps, mais un agréable mélange des ames qui les animoient. Le mariage, qui est presque aussi vieux que le monde, est cette source d'immortalité, et le plus important état des hommes, puisque sans lui les villes et les républiques seroient abandonnées.

ARTICLE I.

Eloge du mariage.

JE ne veux point faire ici l'éloge du mariage, il est assez recommandable par l'institution que Dieu en fit dans le paradis terrestre, et par la fin que l'église s'y propose. Si Adam dans l'état d'innocence avoit besoin d'un aide, comme le marque l'écriture, nous ne devons pas être malheureux par une alliance qui rendit heureux notre premier pere; et nous aurions tort de croire, selon la pensée de quelques-uns, qu'il répandit le mal dans tout l'univers, quand il eut ordre de rem-

considéré dans l'état du mariage. 105
plier la terre d'hommes, et de les multiplier. Je ne veux pas encore dire que ce fut à des noces que JESUS-CHRIST fit son premier miracle; que le mariage sert de figure à l'union de JESUS-CHRIST avec l'église. Et je puis parler ainsi aux personnes mariées.

Mariés, pensez en tout lieu,
Que vous êtes la sainte image
De l'admirable mariage
De l'église et du fils de Dieu.

De plus, que c'est un mystere, au rapport de S. Paul, que l'on appelle Dieu du nom d'époux dans les cantiques, et que Jérémie même, pour parler à la façon des hommes, fait Dieu marié, et nous le représente en cet état. Toutes ces pensées sont trop communes, et elles ont été trop souvent rebattues.

Mais je puis dire qu'il n'y a point d'état dans la vie qui soit plus honorable que le mariage, puisque c'est une condition qui fait incessamment des présens à l'église et à l'état; et que selon cette pensée, notre incomparable Monarque qui ne laisse rien échapper pour rendre les peuples heureux, et son royaume abondant, a fait depuis peu, à l'imitation des romains, déclaration, par laquelle il veut que les peres de dix enfans soient exemps des charges publiques; et qu'outre cela, ils reçoivent encore de sa liberté ordinaire, une pension considérable.

En effet, les enfans sont des faveurs du Ciel, par l'aveu même de *S. Jérôme*, qui élève si haut la virginité. Et dans le vieux testament le mariage est si fort estimé, qu'il a l'avantage d'être pardessus les autres états de la vie; si bien qu'il est aisé de juger par-là que dans l'ancienne loi on le préféroit à la virginité, et que la stérilité des femmes y passoit pour une espece d'opprobre.

L'église aujourd'hui nous montre bien la grandeur du mariage et de la génération lorsqu'elle comble de graces les mariés. Cependant la question est encore aujourd'hui problématique, savoir lequel des deux états on doit le plus estimer, ou de celui du mariage, ou de celui de la continence; et c'est une chose bizarre que dans le siecle où nous sommes, nous voyons des approbations et des privileges pour l'un et pour l'autre parti. *Charles Chousse*, sieur de la Terriere, écrivit en 1625 de l'excellence du mariage contre la continence, et le sieur *Ferrand* écrivit ensuite contre ce livre, de la continence contre le mariage. Les choses n'étoient pas en cet état du tems de *S. Jérôme*, puisque ses amis supprimerent son livre de la virginité que nous voyons aujourd'hui parmi ses ouvrages, parce qu'il étoit opposé aux desseins de l'église. Cependant nous savons que de saints personnages ont choisi le mariage

comme un état le plus honnête de la vie, témoins *S. Pierre, S. Clément Alexandrin*, maître d'*Origene*; *Novat*, Prêtre de Cartage en Afrique, *S. Hilaire, S. Grégoire de Nice, Tertulien*, et plusieurs autres qui ont cru pouvoir recevoir plus de grace du Ciel par le moyen de ce sacrement, que par la voie de la continence.

Les Juifs et les chrétiens estimoient donc beaucoup plus le mariage que la virginité, et ces derniers ne donnoient jamais de charge de magistrature aux hommes qui n'étoient point mariés. Les payens mêmes ont fait des loix à son avantage. Car les Spartiates d'un côté instituerent une fête où ceux qui n'étoient pas mariés étoient fouettés par des femmes, comme indignes de servir la république et de contribuer à son honneur et à son progrès. Les romains, d'un autre côté, couronnoient la tête de ceux qui l'avoient été plusieurs fois, et dans leurs réjouissances publiques, ceux qui avoient été souvent mariés, paroisoient avec une palme à la main, comme chargés d'autant de victoires que les *Césars*, ayant contribué à la grandeur de la république aussi-bien qu'eux, par le nombre des soldats qu'ils lui avoient donnés. C'est pour cette raison, au rapport de *saint Jérôme*, qu'ils couronnerent un homme de lauriers, et qu'ils voulurent

108 *Tableau de l'Amour conjugal*,
que dans la pompe funebre, il accompa-
gnât le corps de sa femme, la palme à la
main et la couronne sur la tête, et puis-
qu'il étoit fort raisonnable, ajoute-t-il,
qu'ayant été marié vingt-fois, et sa femme
vingt-deux, il fût mené comme en triom-
phe à son enterrement.

ARTICLE II.

L'âge le plus propre au mariage.

TOUTE sorte d'âge n'est pas capable
de goûter les douceurs du mariage. Les
premieres et les dernieres années ont
leurs obstacles; et si les enfans sont
trop foibles, les vieillards sont trop
languissans. Le milieu de notre vie est
l'âge le plus propre à *Vénus*, qui, comme
Mars, ne demande que de jeunes gens,
pleins de feu, de santé et de courage.

Les médecins ont des opinions diffé-
rentes sur la division de notre vie. Les uns
la partagent en quatre âges, d'autres en
cinq, et d'autres en plusieurs parties.
Mais à considérer la chose de bien près,
les années ne font pas les âges; c'est la
force et le tempérament qui les distin-
guent. Une fille peut faire un enfant à dix
ou douze ans, parce qu'elle est forte
et robuste, au lieu qu'une autre n'en
sauroit faire un à dix-huit ou vingt, à

cause de la foiblesse de ses parties, et de la sécheresse de son tempérament. Néanmoins, on doit se déterminer sur cette matiere, afin que les juriconsultes, qui ont besoin de la division des âges, puissent juger sainement des affaires qui leur appartiennent.

Le sentiment le plus suivi est celui qui divise notre vie en cinq périodes; le premier est l'adolescence, qui dure depuis notre naissance jusqu'à l'âge de 25 ans, après quoi nous ne croissons plus. Depuis 25 ans jusqu'à 35 ou 40 est la fleur de l'âge de l'homme, et c'est ce qu'on appelle la jeunesse, et dure jusqu'à 49 ou 50 ans; c'est le tems que l'on se trouve de même force et de même tempérament: le quatrieme âge est la premiere vieillesse qui dure jusqu'à 65 ans; et enfin l'âge décrépit qui accompagne les hommes jusqu'à la mort.

L'adolescence est encore divisée en plusieurs parties, entre lesquelles l'enfance tient le premier lieu; elle commence depuis notre naissance jusqu'à 3 ou 4 ans, lorsque nous avons appris à parler. La puérilité la suit, qui se termine à 10 ans. L'âge de discrétion vient après, que quelques-uns nomment puberté, qui dure jusqu'à 18 ans; et enfin l'adolescence, qui prend le nom de tout ce tems-là, va jusqu'à 25.

L'enfance et la puérilité ne savent ce

110 *Tableau de l'Amour conjugal*,
que c'est que de produire des hommes :
et bien qu'il y ait quelques historiens qui
pourroient rendre cela douteux par une
histoire qu'ils font d'un enfant de sept ans
qui engrossa une fille , cependant parce
qu'il ne s'en trouve qu'un exemple dans
l'antiquité , et que d'ailleurs la génération
est incompatible avec la foiblesse de cet
âge , il me sera permis de demeurer dans
mon sentiment , et d'exclure les enfans du
nombre de ceux qui peuvent engendrer.

Je ne dirai pas la même chose de ceux
qui ont atteint l'âge de discrétion ; car
dès que la voix se change et qu'elle se
grossit par la chaleur naturelle qui s'aug-
mente dans la poitrine , que l'on com-
mence à sentir le bouc par des vapeurs
désagréables qui s'élevent de la semence ;
que le poil vient aux parties naturelles ,
et que l'on y sent des chatouillemens
réitérés , c'est alors , dis-je , qu'un jeune
homme est embrasé par l'ardeur de l'a-
mour , et que les parties naturelles se dis-
posent aux caresses des femmes.

Les médecins , qui considerent inces-
samment les actions de la nature , ne
peuvent se déterminer exactement sur
l'âge que doivent avoir les hommes et
les femmes pour se joindre amoureuse-
ment et pour engendrer ; il y a tant de
diversités de tempéramens et de vigueur
dans les hommes , et dans les parties
qui servent à la génération , qu'il est

impossible de prononcer juste sur cette matière. Ce que l'on peut dire en général, c'est que l'on commence à engendrer depuis dix ans jusqu'à dix-huit; mais on n'en sauroit marquer exactement l'année en particulier.

Nous lisons dans nos observations de médecine, qu'il y a eu des hommes qui ont été peres à dix ans, et qu'il s'est trouvé des femmes de neuf ans qui ont mérité le nom de mere. *Joubert*, médecin de Montpellier; et l'un des savans hommes de son tems, a vu en Gascogne *Jeanne de Peirie* qui fit un enfant à la fin de sa neuvieme année: cette histoire n'est point seule; je pourrois en rapporter beaucoup de semblables qui sont arrivées en France et dans les régions chaudes, si celle que nous a laissé par écrit *saint Jérôme* ne suffisoit pour confirmer ce que je dis. Il nous assure qu'un enfant de dix ans engrossa une nourrice avec laquelle il coucha quelque tems.

J'avoue pourtant que ces sortes de prodiges sont rares dans le monde, et qu'il faut souvent des siècles pour en produire de semblables; mais la marque la plus assurée d'être en état d'engendrer, c'est, selon l'avis des médecins, lorsqu'un homme peut jeter de la semence, et que les regles paroissent à une fille; ce sont alors des signes évidens que la nature a fourni à l'un et à l'autre

112 *Tableau de l'Amour conjugal*,
sexe de quoi se perpétuer. Ces épanche-
mens d'humeurs ne paroissent que rare-
ment à neuf ou dix ans, on ne voit
même guere de filles de douze ans et
de garçons de quatorze, capables d'obéir
à l'amour et de produire cette matiere
dont se forment les hommes. Cela arriva
le plus souvent aux filles de quatorze
ans, et aux garçons de seize; car en
ce tems-là tout ne respire que produc-
tion; c'est le printems de la vie et l'une
des saisons les plus douces qu'aient les
hommes. Une fille seroit bien lente,
à seize ans elle n'étoit capable de se
perpétuer par la production d'un enfant,
et un garçon de dix-huit ans seroit bien
froid, si, étant couché avec elle, il lui
étoit impossible prendre des plaisirs
amoureux. Enfin, on peut conclure de
tout ce que je viens de dire, que l'âge
le plus prompt à faire des enfans est
celui de dix ans, et le plus tardif celui
de seize ou de dix-huit.

Sur ce que les femmes sont plutôt prêtes
à engendrer que les hommes, quelques
médecins ont soutenu qu'elles étoient d'un
tempérament plus chaud; car si, parlant
en général, disent-ils elles ont plus de
sang, elles ont aussi plus de chaleur, puis-
que la chaleur naturelle réside davantage
où il y a plus de cette humeur.

D'ailleurs on remarque, ajoutent-ils,
que les femmes sont plus ingénieuses et

plus agissantes que les hommes, parce qu'ayant plus de sang, elles ont aussi plus d'esprits, qui sont la cause de leur activité. Elles ont encore plutôt du poil aux parties naturelles, il s'en est vu qui n'étoient presque pas entrées dans l'âge de discrétion, à qui la nature commençoit à voiler leurs parties naturelles par le poil qu'elle y faisoit naître : ces mêmes femmes croissent et vieillissent encore plutôt, parce que la chaleur agissant plus fortement sur leurs corps que sur ceux des hommes, elle en avance aussi plutôt les actions, et en dissipe plutôt les humidités.

Au reste, elles sont beaucoup plus amoureuses que les hommes : et comme les passereaux ne vivent pas long-tems, parce qu'ils sont trop chauds et trop susceptibles de l'amour, les femmes aussi durent beaucoup moins, parce qu'elles ont une chaleur dévorante qui les consume peu - à - peu. Il se trouve encore aujourd'hui des *Messalines*, qui, par l'excès de leur chaleur, seroient en état de disputer avec plusieurs hommes des plus vigoureux, lequel des deux est le plus chaud. En effet, elles souffrent le froid avec plus de constance ; et si la chaleur naturelle qu'elles ont abondamment, ne s'opposoit au froid de l'hiver, nous verrions autant de femmes que d'hommes se plaindre de la rigueur de cette saison.

S'il m'étoit permis de m'éloigner un

114 *Tableau de l'Amour conjugal*,
peu de la matière que je traite, il me
semble que je n'aurois pas de peine à
prouver le contraire de ce que l'on dit
du tempérament des femmes : je ferois
voir que la grande quantité de sang vient
plutôt de la médiocrité de la chaleur que
de son excès : que les femmes sont plutôt
légeres qu'ingénieuses : que si elles
engendrent et vieillissent plutôt, c'est
aussi une marque de foiblesse de leur
chaleur ; que l'excès de l'amour ne peut
être principalement attribué à la force
de cette même chaleur, mais à l'incons-
tance de leur imagination, ou plutôt à
la providence de la nature qui les a faites
pour nous servir de jouet après nos plus
sérieuses occupations. Après tout, si
elles ne sont pas si susceptibles du froid,
il ne faut en chercher la cause que dans
leur embonpoint ordinaire, qui s'oppose
incessamment à la pénétration des qua-
lités les plus actives.

L'homme au contraire agit avec plus
de fermeté, se nourrit avec plus de
bonheur, se défend avec plus de courage
et de présence d'esprit, raisonne avec plus
de force, et contribue à faire un enfant
avec plus de promptitude. C'est lui princi-
palement qui agit dans la génération, où
il se communique soi-même, et qui par
ses autres actions de corps et d'esprit,
donne par-tout des marques de sa force
et de sa chaleur, au lieu que la femme

ne fait que souffrir les impressions que l'homme veut lui donner, et souvent elle n'est pas si-tôt prête que lui à donner de quoi former un homme. En un mot, elle n'est faite que pour concevoir, pour allaiter et pour élever ses enfans.

De plus, un mâle est plutôt accompli dans le sein de sa mere qu'une femelle : il s'agit avec plus de force et vient au monde un peu plutôt ; ce que l'on doit attribuer à la force de sa chaleur et de son tempérament ; car c'est à cette même chaleur à perfectionner et à avancer plus promptement les choses, par-tout où elle se trouve plus abondante ; et par cette même raison, on ne voit presque jamais vivre de jumeaux de différent sexe. Il y a trop d'inégalité de chaleur et de tempérament, quand ils se trouvent tous deux embarrassés dans les mêmes liens.

Mais reprenons la matiere que nous avons laissée pour faire une disgression qui ne me paroît pas inutile ; je dirai maintenant, pour continuer à parler des âges des hommes que les juriconsultes qui, dans ces sortes de matieres, ne suivent pour l'ordinaire que le sentiment des medecins, ont fixés un tems pour le mariage au milieu de l'âge de discretion ; et parce que ceux-là sont extrêmement rares qui commencent à engendrer à neuf ou dix ans, aussi-bien que celles qui ne pourroient le faire à seize ou

116 *Tableau de l'Amour conjugal* ;
dix-huit ; ils ont déterminé l'âge de quatorze ans pour les garçons , et de douze pour les filles , ces années se rencontrant dans le milieu de la puberté ; si bien que ceux qui sont au-dessous de ces derniers âges sont estimés pupilles : et la loi ne permet pas qu'ils soient accusés d'adultère , ni qu'ils puissent se marier. Si quelqu'un la viole par un mariage prématuré , les juges déclarent ce mariage nul et invalide , et mettent ceux qui l'auroient contracté au même état qu'ils étoient auparavant , parce qu'il est , disent-ils , de l'essence du mariage d'être en état de faire un enfant , et que ceux qui sont au-dessous de ces âges , ne sont pas présumés en être capables.

Les politiques qui considerent la durée d'un état florissant , ne sont pas du sentiment des jurisconsultes pour le tems qu'il faut marier les jeunes gens. Ils savent que ce n'est pas seulement la bonté du climat , la fertilité de la terre , ni les richesses des habitans qui font un monarque redoutable , mais la santé et la vigueur des peuples qui lui appartiennent. L'âge de douze et de quatorze ans est un âge trop foible pour faire un présent à l'état d'hommes spirituels et robustes , et ces mêmes politiques apprennent des médecins qu'il faut un âge plus avancé pour engendrer des hommes capables de gouverner un royaume , ou de ménager une république.

En effet, le ventre d'une femme est trop étroit à cet âge-là pour engendrer des enfans bien faits ; ses parties internes ne sont pas assez larges pour les porter à terme, et une femme si jeune ne peut suffire tout ensemble et à son propre accroissement et à la nourriture de son enfant. Ses couches doivent être ordinairement funestes, et doivent lui faire appréhender de perdre la vie en la donnant à un autre. Les Brasiiliens sont bien plus sages que nous ; ils ne marient jamais leurs filles qu'elles n'aient eu leurs regles, parce que c'est par-là que la nature leur marque qu'elles sont en état de porter des enfans. D'ailleurs, un jeune homme a l'esprit et le corps trop foible à l'âge de quatorze ans ; sa semence n'est ni assez cuite, ni assez digérée pour produire un enfant fort et spirituel : et s'il est alors capable d'engendrer, les enfans qui en viennent sont ou trop petits, ou trop délicats. *Platon* et *Aristote*, ces deux grands génies de l'antiquité, ne permettoient pas de se marier avant l'âge de trente ans : et présentement une personne n'oseroit se marier avant ce tems-là sans le consentement de son pere et de sa mere. Ce qui obligea *Gratien* à faire une loi, par laquelle il établissoit la perfection d'un homme à cet âge-là. Car c'est alors que l'on ne croît plus, que la chaleur naturelle ne s'occupant plus à dilater les

118 *Tableau de l'Amour conjugal*,
parties du corps de l'homme, elle s'emploie seulement à se conserver et à fomenter ses parties amoureuses pour produire avec plus de force une matière capable de perpétuer son espace.

Le meilleur est de suivre là-dessus le sentiment le plus commun, c'est-à-dire, d'estimer parfait un homme à vingt-cinq ans, et une fille à vingt. C'est alors qu'ils sont tous deux plutôt en état de se marier que dans un âge moins avancé; car pour parler de cet homme, il ne lui manque rien à cet âge-là pour contenter une femme; ses parties naturelles ont les dimensions qu'elles doivent avoir pour bien agir dans les embrassemens amoureux; sa semence est féconde. Les esprits qui doivent servir à la génération, s'engendrent alors en plus grande abondance, et sa verge est presque toujours en état de fournir de quoi faire un homme contre la volonté même de celui qui la porte. Enfin, cet homme doit d'autant plutôt se marier, qu'il est d'un tempérament chaud et humide, d'un sang bouillant, bilieux et mélancolique: qu'il a la taille médiocre, la tête grosse, les yeux étincelans, le nez gros, la bouche bien fendue, les joues teintes de sang et le menton arrondi. L'on en doit à proportion dire autant d'une fille de vingt ans, qui, à l'imitation de cette *Fabiola* dont parle *saint Jérôme*, ne peut vivre sans jouir des

considéré dans l'état du mariage. 119
plaisirs de l'amour et sans suivre le conseil que l'église donne en se mariant.

En effet, l'âge de douze ou de quatorze ans est un âge trop tendre pour souffrir le joug du mariage : il faut des personnes fortes et robustes, si elles veulent y avoir du contentement.

ARTICLE III.

De la conception, de la grossesse et de l'enfantement.

LORSQU'UNE femme a conçu, elle a suivi en cela le conseil que l'église lui a donné en la mariant, elle a exécuté les ordres de la nature. Mais je ne sais par quel malheur ordinaire à l'amour elle paroît plus abattue qu'auparavant. Tout lui déplaît, elle ne mange point, et si elle met quelque chose dans sa bouche, ce sont des choses hors de l'usage commun des hommes, encore les rejette-t-elle dès qu'elle les a prises. Les meilleurs alimens lui font mal au cœur; elle n'en peut même souffrir la fumée. Les nuits lui sont inquietes, son sommeil est interrompu, et quelquefois accompagné de la maladie que l'on appelle *incube*, comme s'il ne suffisoit pas que le corps pâtit, sans que l'ame eût encore ses peines. La vapeur d'une chandelle éteinte est insup-

120 *Tableau de l'Amour conjugal* ;
portable à cette même femme qui souffre
de tems en tems de légers tremble-
mens par-tout le corps. Le ventre lui
fait mal et s'applatit , si bien qu'il y a lieu
de croire , selon le proverbe , *qu'en ven-
tre plat , enfant il y a*. Souvent le ventre
demeure paresseux , et cette paresse lui
cause pour l'ordinaire des tranchées. Les
graces ne sont plus sur son visage , ses
yeux sont languissans et meurtris ; et le
feu dont l'amour se servoit autrefois pour
des conquêtes , les a abandonnés pour
quelque tems. Elle ne peut marcher
qu'elle ne boite et qu'elle ne ressente
d'extrêmes douleurs aux reins , aux cuis-
ses et aux jambes. Enfin , dans la lan-
gueur où elle est , elle souffre sans cesse
pour avoir trop aimé. Ces incommodités
la font presque repentir de s'être alliée à
un homme , si elle n'espéroit au bout de
neuf mois de récompenser ses souffrances
par la joie d'un enfant qui lui doit venir.

L'expérience nous apprend qu'une
femme grosse est plus amoureuse au com-
mencement de sa grossesse qu'aupara-
vant. Beaucoup plus de sang et d'esprits
occupent ses parties naturelles ; et si on
la baise en ce tems-la , c'est de l'eau que
l'on jette sur le fen d'une forge , qui plus
il est arrosé , plus il est ardent.

Les François ne sont pas si retenus à
caresser les femmes grosses que quelques
autres nations. Il y a même de médecins
qui

qui sont d'avis que l'on doit baiser avec plus d'ardeur pour obéir aux loix de la nature, qui les rend alors plus amoureuses. Mais à dire le vrai, si nous suivons le sentiment d'*Hypocrate*, elles font de plus véhémentes couches, quand elles ne sont point caressées pendant leur grossesse; et nous voyons souvent arriver des accidents funestes aux femmes qui se divertissent avec un homme, quand elles sont grosses; car si elles ne font pas de fausses couches, au moins deviennent-elles grosses une seconde fois.

Les femmes du Brésil sont bien plus retenues que nos Françaises, puisque dès qu'elles se sentent grosses, elles se séparent de la compagnie de leurs maris. Elles n'appréhendent pas que les fortes secousses de l'amour ébranlent un enfant qui est fort délicat dans ses premiers mois, et que les regles, qui sont souvent provoquées par la chaleur que les baisers réitérés excitent dans les parties naturelles d'une femme, l'étouffent et le suffoquent. Il ne peut même s'en débarrasser sur la fin de sa prison, lorsqu'il est plus robuste. Les liens qui le tiennent saisi se relâchent par sa pesanteur, aux moindres efforts amoureux de la mere; et il est ainsi contraint de perdre la vie en naissant avant le tems, lui qui ne l'a presque pas encore reçue.

Quoique la plupart des medecins, après *Hypocrate*, disent que la matrice est telle-

122 *Tableau de l'Amour conjugal*,
ment fermée après la conception, qu'il
n'est pas possible d'y faire entrer la pointe
d'une aiguille ; nous sommes pourtant per-
suadés du contraire, car on sait qu'elle se
décharge souvent de ses humidités super-
flues, et que les femmes sont engrossées
une seconde fois. Nous ne manquons pas
de femmes qui nous ont instruit des per-
tes rouges ou blanches qu'elles font dans
les premiers mois de leur grossesse, et
nous avons des exemples de superfétations,
et peut-être plus souvent que nous ne le
pensons ; car les jumeaux qui naissent en-
veloppés de membranes différentes, et
qui sont attachés à un seul arriere-faix,
sont d'ordinaire autant de superfétations
dont on ne s'apperçoit pas. Toute la Ro-
chelle a su la superfétation de *Mademoi-
selle Louveau* qui, quelque tems après
avoir acouché d'une fille, montant à che-
val pour aller à la campagne, elle y ac-
coucha d'un garçon vingt-neuf jours après
ses premières couches. La fille vécut sept
ans, et le garçon ne vécut que sept
jours.

Les femmes seroient trop malheureu-
ses, si la douleur et les autres peines ne
les abandonnoient point pendant leur gros-
sese. Une femme grosse qui a demeuré
pendant trois ou quatre mois dans des lan-
gueurs extrêmes, dans des dégoûts et des
vomissemens continuels, jouit présente-
ment d'une santé parfaite. Elle ne se sou-

vient plus d'avoir été incommodée ; et si elle ne se sentoit dans ses entrailles quelques petits mouvemens comme des fourmis, elle ne s'imagineroit pas d'être grosse. Mais cette santé ne dure pas long-tems ; car dès que l'enfant aura de la force, ses douleurs se renouvelleront ; et en touchant son poulx qui lui bat fort, on diroit qu'elle a la fièvre. Enfin le tems d'accoucher s'approche, l'enfant lui frappe le côté, les eaux commencent à couler pour humecter et élargir le passage ; et si l'accouchement n'est malheureux, en moins d'une heure elle se délivre. C'est alors que l'on doit considérer la pudeur d'une femme qui accouche, et que l'on doit avoir pour elle et de la pitié et de la vénération à cause du mal qu'elle souffre et du péril où elle est exposée, et aussi à cause de l'honneur qu'elle a d'être l'origine et la source des beaux ouvrages de la nature.

On a soin, d'un côté, de l'enfant ; on lui coupe le cordon le plus long que l'on peut, si c'est un garçon, et le plus court, si c'est une fille. Tout cela se fait par ordre de la matrone, qui s'imagine que le membre d'un garçon en deviendra plus grand, et que la fille en sera plus étroite ; après cela on lui donne du beurre et du miel fondus, pour s'opposer aux douleurs de ventre auxquelles l'enfant est sujet après être né, et pour vuidier les excrémens noirs qui sont dans ses boyaux il y a long-

124 *Tableau de l'Amour conjugal* ;
tems. D'un autre côté on soulage la mere ;
on lui serre d'abord doucement le ventre,
et l'on étuve avec du vin tiede ses parties
naturelles. En un mot , on y apporte tous
les soins qu'on a accoutumé d'apporter aux
femmes nouvellement accouchées.

ARTICLE IV.

*Si la nature a fixé un tems pour
accoucher,*

LES médecins et les jurisconsultes agitent cette même question , et les uns et les autres l'examinent avec beaucoup de soin. Les jurisconsultes veulent être assurés d'un tems fixe pour la naissance des enfans , afin de partager justement un patrimoine , et de n'en pas faire héritier un enfant qui ne seroit pas légitime. Et parce que ceux-ci ne jugent que sur le sentiment des médecins , je veux bien rapporter ici en peu de mots ce que la plupart en pensent. Mais avant que de dire quelque chose d'assuré sur cela , il me semble qu'il est à propos de répondre d'abord à quelques difficultés qui se présentent.

Quelques médecins ont fait des livres exprès , où ils prétendent prouver qu'il n'y a point de tems déterminé pour la naissance des hommes , et que la nature

considéré dans l'état du mariage. 125
étant la maîtresse d'elle-même, avance ou retarde le tems des couches quand il lui plaît. En effet, ceux qui sont dans ce sentiment, ne manquent ni de raisons, ni d'autorité pour faire valoir leur opinion; car ils disent que, les tempéramens des hommes étant presque infinis, les enfans qui ont le plus de chaleur sont plutôt formés dans les entrailles de leur mere, et naissent aussi plutôt; ainsi qu'il y en a qui viennent au monde à six mois, comme fit *Livia*, femme d'*Auguste*, selon le sentiment des médecins de ce tems-là; et d'autres qui, ayant moins de vigueur, ne peuvent naître qu'après plusieurs mois, témoins *Rufus* que *Vestilia* fit à onzè mois, et l'enfant dont une femme de soixante ans accoucha, lequel demeura dans les flancs de sa mere pendant quinze mois, si nous en voulons croire *Masse*.

Ils disent encore qu'une femme qui a la matrice petite et étroite, et qui d'ailleurs a fort peu de nourriture pour donner à son enfant, ne sauroit s'empêcher d'accoucher à six ou sept mois, au lieu qu'une autre qui sera grande et bien nourrie, portera son enfant jusqu'à dix ou douze mois.

Ils ajoutent que la femme participant de la nature des animaux, qui font beaucoup de petits d'une seule ventrée, et de la nature de ceux qui n'en font qu'un, elle ne doit pas avoir un tems fixe pour ac-

126 *Tableau de l'Amour conjugal*,
coucher. Que l'homme n'ayant point de
tems déterminé pour caresser sa femme,
la nature n'en a point aussi de fixe pour
le faire naître; qu'il n'en est pas de même
des autres animaux qui ont leur tems réglé
pour faire leurs petits, si bien que l'on
ne verra pas en hiver une linotte pondre
et couvrir ses œufs. Qu'au reste l'auto-
rité d'*Hypocrate* décide cette question,
qui a été suivie des jurisconsultes; savoir,
que les enfans peuvent naître depuis le
septième mois jusqu'à l'onzième.

Mais si nous voulions examiner de près
tous ces raisonnemens, nous pourrions
dire que bien que les femmes et les en-
fans aient des complexions fort différentes
entr'eux, il y a lieu néanmoins d'être
persuadé qu'une vieille *Espagnole*, et
qu'une jeune *Laponoise*, accoucheroient
naturellement l'une et l'autre au bout de
neuf mois accomplis. Que l'on ne doit
pas établir un sentiment sur ce que les
femmes nous disent du nombre des mois
de leur grossesse. Que la grandeur de la
matrice devrait plutôt avancer ses pro-
ductions que de les retarder. Qu'une
femme qui a peu de sang, devrait ac-
coucher plus tard, ayant besoin de plus
de tems pour perfectionner ce qu'elle
porte dans ses entrailles; et qu'enfin on
ne doit pas regarder les défauts d'une
partie, ni les erreurs de la nature pour
établir un principe universel.

Nous pourrions encore dire que la nature des femmes n'est point entre la nature de ces différens animaux, et qu'*Averroës* s'est fort mal expliqué là-dessus : que quand les femmes font plusieurs enfans dans les mêmes couches, nous pouvons dire que ces accouchemens sont contre les ordres de la nature, qui a prescrit aux femmes de n'en faire qu'un, ainsi que l'expérience nous le fait remarquer tous les jours. Après tout, que les femmes ont un tems aussi fixe pour accoucher, qu'ont les autres animaux pour faire leurs petits ; et qu'il ne faut pas confondre par un sophisme évident, la saison et le tems auquel nous caressons les femmes, et auquel elles conçoivent, avec le tems que la nature garde comme inviolable pour la naissance des enfans.

Enfin nous pourrions opposer *Hypocrate* à *Hypocrate* même, et nous pourrions alléguer cette belle vérité qu'il nous a laissée par écrit ; savoir, que la nature est toujours stable dans ses actions, et qu'il ne faut pas tant regarder ce qui arrive rarement pour établir une règle générale, que ce qui s'y passe communément.

Fortifions encore ce sentiment par d'autres preuves, et disons que si la nature garde une loi fixe dans les corps des bêtes lorsqu'elles sont pleines, et que cette même nature ne masque pas presque d'un

128 *Tableau de l'Amour conjugal*,
jour à les irriter , pour mettre bas quand
leur fruit a reçu tout l'accomplissement
qui lui est nécessaire ; on ne peut dou-
ter que l'homme , qui est le plus parfait
de tous les animaux , ne soit réglé par
les mêmes loix. La nature ne manque
jamais d'observer un tems limité , quand
il est question de guérir une tumeur ,
ou de finir une fièvre. Ses loix sont cer-
taines et indubitables dans les crises ; et
les médecins ont passé pour des magi-
ciens , qui ont remarqué ses mouvemens
avec le plus d'exactitude. La grossesse est
une espece de maladie : les accidens qui
arrivent aux femmes grosses en sont
comme les symptômes , et l'accouche-
ment en est comme la crise et la fin. On
ne dénie point à la femme les mouve-
mens fixes de la nature , quand il faut
se défendre de quelque maladie qui l'op-
presse : il n'y a que dans la grossesse et
dans l'accouchement qu'on lui refuse ces
ordres invariables ; et parce que l'on
observe que les accouchemens arrivent
en divers tems , par des causes étran-
geres qui les avancent ou qui les re-
tardent , on est tellement prévenu là-
dessus , que l'on prend l'ombre pour le
corps , et le hazard pour la nature , si
bien que l'on ne peut revenir de ce que
l'on s'est une fois imaginé qu'il n'y a
point de tems. précis pour l'accouche-
ment des femmes.

Au reste , puisque l'expérience nous montre que la plupart des enfans naissent depuis les dix derniers jours du neuvieme mois jusqu'aux dix premiers du dixieme , c'est-à-dire , dans l'espace de vingt jours , et qu'ils vivent presque tous ; que ceux qui naissent à sept ou huit mois sont toujours imparfaits ou valétudinaires , et que de vingt il n'en vit pas trois ; n'avouera-t-on pas que ces derniers naissent dans un tems que la nature n'a pas ordonné , et qu'ils sortent plutôt par quelque maladie des entrailles de leurs meres, que par les ordres secrets de cette admirable modératrice de l'univers.

C'est sans doute ce qui obligea les Romains à déclarer illégitimes les enfans qui naissoient avant les neuf mois accomplis , et c'est ce qui , par arrêt du parlement de Paris , fit débouter un pere de la succession de son enfant , bien qu'après être né , il eût reçu le baptême.

Ceux qui ont fait de sérieuses réflexions sur le mouvement de la nature dans les accouchemens des femmes , et qui se sont long-tems appliqués à observer toutes les petites circonstances et de la grossesse et des couches , découvrent aisément la difficulté de cette question. Ils ont remarqué , comme j'ai fait dans les hôpitaux et par-tout ailleurs , que la nature conserve toujours un tems

130 *Tableau de l'Amour conjugal*,
fixe et déterminé pour les accouchemens
qui se font selon ses ordres, et que les
ensans les plus accomplis et les plus
tempérés naissent toujours dans les dix
premiers jours du dixieme mois, et le
plus souvent à la même heure du jour
qu'ils ont été faits : les autres naissent,
comme je l'ai déjà dit, depuis le ving-
tieme jour du neuvieme mois jusqu'au
dixieme jour du dixieme mois, c'est-à-
dire, depuis le deux cent cinquante-
cinquieme jour de leur conception, jus-
qu'au deux cent soixante-quinzieme ;
bien qu'il y en ait d'autres qui naissent
quelquefois plutôt ou plus tard, quand il
y a quelque cause étrangere qui en
avance ou en retarde la naissance.

Je pourrois prouver cette vérité par
beaucoup d'histoires que m'ont fournies
mes amis sur ce sujet, si je n'en avois des
domestiques : six enfans que ma femme
a faits, ont demeuré dans les flancs de
leur mere depuis le deux cent cinquante-
sixieme jour, jusqu'au deux cent soi-
xante dixieme, c'est-à-dire, qu'ils sont
tous nés sur la fin du neuvieme mois, ou
au commencement du dixieme, si nous
comptons les accouchemens par les mois
de lune, comme le prétendent la plu-
part de nos medecins.

Mais la preuve incontestable de cette
question, ne peut être prise d'ailleurs
que de la naissance de JESUS-CHRIST,

considéré dans l'état du mariage. 131
qui a été le plus parfait de tous les hommes. *Saint Augustin* nous apprend qu'il demeura dans le sein de la bienheureuse *Marie*, pendant deux cents soixante-treize jours, qui est le tems que l'Eglise a observé depuis pour en célébrer la mémoire; c'est-à-dire, qu'il naquit dans le commencement du dixieme mois.

Il est vrai qu'il y a quelques enfans qui naissent vers le dixieme jour du septieme mois, ou le dixieme de l'onzieme mois; mais les uns et les autres ne vivent pas long-tems; car étant nés contre les ordres de la nature, ainsi que nous l'avons dit, ils sont sujets à mille incommodités.

Si les enfans naissent dans une espace de tems si vaste, il n'en faut accuser que la différente et mauvaise façon de vivre des femmes, le pays où elles demeurent, la saison dans laquelle elles accouchent, l'oisiveté dont elles jouissent, la variété de leurs tempéramens, les plaisirs déréglés qu'elles prennent avec les hommes pendant leur grossesse, les passions et les maladies dont elles sont attaquées. Tout cela avance ou retarde leurs couches, et force la nature à suspendre ou à rompre le cours ordinaire de ses opérations, ce qui n'arrive presque jamais aux autres animaux qui vivent selon les loix de la nature.

On doit donc conclure de tout ce

132 *Tableau de l'Amour conjugal*, discours, que les bons accouchemens qui se font selon les ordres de la nature, arrivent le plus souvent dans l'espace de dix jours, et quelquefois de vingt; mais cela n'empêche pas que les enfans ne vivent quelquefois, et qu'en France ils ne soient estimés légitimes, lorsqu'ils naissent depuis les dix premiers jours du septieme mois, c'est-à-dire, depuis le cent quatre-vingt-septieme jour de leur conception, jusqu'aux dix premiers jours de l'onzieme mois, c'est-à-dire, jusqu'au trois cent cinquieme jour; tellement que, devant ou après ce tems-là, j'oserois dire qu'on doit les estimer bâtards ou supposés. Et si la fille de *Jean Pellors*, marchand de Lyon, étoit née quelques jours après le trois cent quatrieme jour de sa conception, jamais le parlement de Paris n'auroit donné un arrêt en sa faveur, par lequel il la déclaroit capable d'être héritiere de son pere. En effet, par un arrêt, cette illustre compagnie déclara illégitime un autre enfant qui étoit né le douzieme jour de l'onzieme mois après la mort de son pere.

ARTICLE V.

Du devoir des mariés.

APRÈS les travaux de l'enfantement; la femme ne se souvient plus des dou-

leurs qu'elle y a souffertes ; et ses vuidanges ne sont pas plutôt écoulées , qu'elle attaque derechef son mari , et qu'elle lui livre amoureusement la bataille. Je ne doute point qu'elle n'y soit victorieuse comme auparavant , et qu'elle ne mérite d'être couronnée de myrthe , comme l'étoient autrefois celles qui faisoient des conquêtes en amour. Et je ne doute point aussi qu'elle ne mérite cet honneur , elle qui attaque avec tant de courage , qui triomphe avec tant de gloire , et qui partage si avantageusement avec son antagoniste les fruits de sa victoire.

Elle revient incessamment à la charge , et ne dit jamais : c'est assez. Ses parties naturelles deviennent de jour en jour plus ardentes et plus amoureuses , plus inquietes , plus inconstantes , et plus susceptibles de lasciveté. En effet , elles sont un animal dans un autre animal , qui fait souvent tant de désordres dans le corps des femmes , qu'elles sont obligées de chercher le moyen de l'assouvir et de l'appaiser pour l'empêcher de leur nuire.

Le mari rend donc exactement à sa femme ce qu'il lui doit ; et la femme , ce qu'elle doit à son mari. Si ce devoir manque du côté du mari , la femme devient de mauvaise humeur , et lui fait adroitement connoître le chagrin qu'elle conçoit de n'être pas aimée , si bien que l'on peut dire que les caresses conjugales

134 *Tableau de l'Amour conjugal*,
sont les nœuds de l'amour dans le mariage,
et qu'elles en sont véritablement l'essence.

Mais il y a des occasions où un homme
ne commet point de crime contre les loix
de l'Écriture, ni de la société, lorsqu'il
refuse ce plaisir à sa femme.

Si s'incommoder pour plaire à quelqu'un
est une faute contre sa santé, selon le sen-
timent des médecins, au moins si l'incom-
modité est tant soit peu considérable,
peut-on fournir tous les jours aux volup-
tés déréglées d'une femme, lorsque la
vue se diminue, que le sommeil se perd,
que l'estomac et la tête se ruinent, que
les jambes s'affoiblissent? Un homme n'est
guere en état de faire son devoir, à l'égard
des affaires domestiques et étrangères,
après s'être épuisé dans l'excès des volup-
tés conjugales. Les moindres incommo-
dités qui viennent de l'excès de ces plai-
sirs, le dispensent absolument de ce qu'il
doit en cela à sa femme. En user autre-
ment, c'est pécher contre soi-même,
s'attirer de grandes maladies, et une vieil-
lesse prématurée.

Ceux-là sont bien plutôt dispensés de
ce devoir, qui sont tombés une seule fois
dans les maladies qui attaquent les par-
ties nécessaires à la vie; et quand même
ils n'y auroient que de légères dispositions,
cela devrait les empêcher de caresser
leurs femmes. Les maladies du cerveau,
de la poitrine et des extrémités du corps,

qui sont périodiques, doivent encore les exempter de ce devoir, à moins qu'ils ne veuillent que le plaisir ne soit la cause de leur misere.

L'homme a bien plus d'occasions que la femme de s'excuser sur le devoir du mariage. C'est lui qui, dans les caresses conjugales agit presque tout seul, et qui semble, par ses mouvemens précipités, se hâter de voir la fin de ses plaisirs pour les renouveler une autrefois : comme si la nature, étant chargée d'un homme, vouloit, par l'excès des voluptés, nous ôter la pensée de ce que nous y faisons de principal, pour s'en réserver toute la gloire à elle-même.

Il n'en est pas de même de la femme qui ne fait que souffrir les caresses d'un homme dans une posture aisée ; il ne se trouve guere d'obstacles de son côté qui la puissent dispenser de ce qu'elle doit à son mari. La maladie n'est pas une cause assez légitime pour cela : elle en souffre même quelques-unes qui ne se guérissent que par l'amour ; et les remedes des medecins sont souvent trop foibles pour les dompter. *Priape*, fils du vin et de l'oisiveté, a bien plus de pouvoir et de force que nos drogues ; son autorité est plus souveraine, et son remede est beaucoup plus efficace que *l'amorce*, le *carabé*, les *testicules de castor* et tous les autres remedes que l'antiquité a inventés pour ces sortes de maladies.

136 *Tableau de l'Amour conjugal ;*

Nous remarquons tous les ans dans les bêtes , que la nature fait dans leur corps une fermentation et une agitation d'humeurs , et qu'elle envoie à leurs parties naturelles du sang , des esprits et de la matiere qui les y chatouillent. Cette matiere dans les bêtes est , par rapport aux femmes , ce que nous appelons les regles. Si bien qu'il ne faut pas s'étonner si les bêtes cherchent alors plutôt qu'en un autre tems le mâle , que la nature leur a montré être le souverain remede à leurs tourmens. C'est la raison pour laquelle la plupart des femmes sont plus amoureuses lorsque leurs regles commencent à couler ; car le sang et les esprits se portant alors précipitamment à leurs parties naturelles qui en sont échauffées, elles chercheroient en ce tems-là de quoi se satisfaire , si la loi du vieux testament ne punissoit de mort les hommes qui les touchent en ce tems-là. On doit pourtant en quelque façon pardonner à l'excès de l'amour du beau sexe ; il y a alors plus de feu et d'empressement pour aimer qu'en tout autre tems , pourvu toutefois qu'il se porte bien ; mais un homme n'es pas innocent quand il commet cette indécence.

J'avoue que l'un et l'autre ne sont point ordinairement incommodés quand ils se caressent pendant les regles ; il n'y a que la femme qui perd un peu plus de sang qu'elle ne feroit , mais l'homme n'en

ressent aucun dommage. Tous les désordres de ces conjonctions impures ne tombent que sur l'enfant qui en est engendré ; car souvent il meurt avant que de vieillir , ou passe toute sa vie dans une langueur continuelle.

Il en est à peu près de même des vuidanges de l'accouchement. Ce que la mere et l'enfant ont refusé comme inutile pendant la grossesse , cela même se purge peu à peu , 15 ou 20 jours après les couchés. Si un homme caresse sa femme avant ce tems-là , il la met en danger de perdre la vie , ou de passer malheureusement sa grossesse , si elle devient grosse peu de tems après être accouchée ; car les ordures qui doivent couler par ces lieux , demeurant dans son corps , infectent et la mere et l'enfant à venir. C'étoit sans doute sur cela qu'étoit fondée la loi de l'ancien testament , qui ne permettoit à aucun homme de toucher une femme que 30 jours après avoir fait un garçon , et 60 après avoir fait une fille.

Il y a beaucoup plus de difficulté à savoir si une femme grosse peut manquer à ce qu'elle doit à son mari. Les sentimens sont partagés là-dessus. Quelques-uns veulent que l'on puisse baiser aussi vigoureusement une femme lorsqu'elle est grosse , que lors qu'elle est vuide. J'en prends à témoin *Julie* , fille de

138 *Tableau de l'Amour conjugal*,
l'empereur *Auguste*, qui, étant grosse, vou-
lut persuader aux gens que l'on ne faisoit
point tort à son mari de faire passer d'au-
tres hommes dans sa barque lorsqu'elle
étoit chargée de marchandises humaines,
pour me servir de la pensée de cette
femme. Les autres ont tant de scrupule
dans cette occasion, qu'ils s'imaginent
que l'on commettrait un grand crime
si l'on caressoit une femme grosse, et
que l'on contribueroit à la perte de son
enfant.

Pour décider cette question, on n'a
qu'à observer ce qui se passe dans la
nature parmi les bêtes, et on y verra
que les cerfs et les taureaux, les béliers
et quelques autres animaux, ne touchent
plus leurs femelles quand elles sont une
fois pleines. Les accidens fâcheux que
nous avons remarqués ci-dessus pouvoir
arriver à une femme grosse qui reçoit
les caresses de son mari, sont des causes
légitimes pour empêcher un homme de
caresser sa femme. Des fausses couches
peuvent arriver par un flux de sang que
les agitations amoureuses excitent : une
superfétation peut survenir : un faux germe
ou un fardeau peut suffoquer l'enfant,
comme *Riolan* nous témoigne l'avoir vu.
En un mot, ces accidens peuvent ôter la
vie à la mère et à l'enfant. Au contraire,
les accouchemens seront plus libres, si
l'on ne touche point une femme pen-

considéré dans l'état du mariage. 139
dant sa grossesse ; et les enfans , selon
la pensée d'*Hypocrate* , ne naîtront pas
avant le terme.

Ce furent sans doute ces raisons qui em-
pêcherent le sage empereur de *Constantinople* , *Isaac Comnene* , de toucher sa
femme après qu'elle eut conçu ; et quoi-
que ses médecins le lui conseillassent
pour la conservation de sa santé , il n'en
voulut pourtant rien faire , préférant ainsi
la santé de deux personnes à la sienne pro-
pre. C'étoit même une loi parmi quelques
peuples païens , si nous en croyons *Saint*
Clément , de ne connoître jamais une
femme grosse.

J'en dis autant des nourrices qui ne
peuvent rendre sans danger ce qu'elles
doivent à leurs maris ; car quelle appa-
rence qu'un lait soit bon , si la mere a
des dégoûts et des vomissemens conti-
nuels ; si elle est épuisée par les plai-
sirs de l'amour , qui échauffe et qui cor-
rompt le lait par la chaleur excessive de
ces mêmes plaisirs , et si elle a les autres
incommodités qui arrivent ordinairement
aux femmes grosses , et qui infectent le
lait d'une mauvaise odeur , quand elles
sont caressées ? Cependant si une nourrice
devient grosse d'un même homme , si
elle n'est guere malade au commencement
de sa grossesse , et que d'ailleurs elle soit
vigoureuse et sanguine , je ne vois pas de
raison qui puisse l'empêcher de rendre

140 *Tableau de l'Amour conjugal*,
ce qu'elle doit à son mari, et même d'al-
laiter son enfant pendant les deux ou trois
premiers mois de sa grossesse ; car l'enfant
qu'elle porte dans ses entrailles étant alors
fort petit, n'a pas besoin d'abord de beau-
coup d'alimens. Il y a même des femmes
qui se portent beaucoup mieux, si elles
allaient alors, que si elles conservoient
toutes leurs humeurs pour l'enfant qu'elles
ont conçu. Ces humeurs qu'elles ont en
abondance, peuvent suffoquer le petit en-
fant qu'elles portent dans leur sein, si
elles ne sont épanchées pour d'autres
usages. C'est pour quoi nous sommes quel-
quefois obligés de faire saigner ces per-
sonnes-là pour les décharger de l'abon-
dance de leur sang, et les faire ensuite
accoucher plus heureusement.

A R T I C L E V I.

*Du tems où les hommes et les femmes
cessent d'engendrer.*

LE monde est plein de productions. Il
s'en fait par-tout, jusque dans les entrailles
de la terre. C'est le seul moyen qui fait
subsister toute la liaison de ce grand uni-
vers. Les hommes qui en sont l'orne-
ment, ne manquent point de leur côté
à faire de continuelles générations. Depuis
l'âge de discrétion jusqu'à la vieillesse,

ils s'emploient incessamment à cet amoureux commerce , comme s'ils avoient en vue d'éterniser la nature humaine , plutôt que de conserver leur vie et leur santé. Car il est certain que les plus lascifs et les plus voluptueux sont ceux qui vivent le moins. Les passereaux qui aiment si éperduement leurs femelles , ne vivent que trois ou quatre ans ; la chaleur naturelle qui s'épuise par l'amour , leur manquant avant le tems , les fait aussi finir plutôt. C'est pour cela que les peintres voulant marquer une voluptueuse , ont fait tirer par des passereaux le char où *Sapho* étoit représentée comme en triomphe.

Nous avons ci-dessus observé le tems où les hommes et les femmes commençoient à engendrer ; il faut présentement examiner celui où ils finissent.

Quoique les médecins prolongent le tems de la première vieillesse jusqu'à 65 ans , et qu'ils croient qu'un homme puisse engendrer ordinairement jusqu'à cet âge-là , cependant les jurisconsultes se restraignent à l'âge de 60 ans , après quoi ils prétendent qu'un homme soit impuissant ; c'est pourquoi ils en ont fait une loi expresse. En effet , c'est alors que l'amour nous abandonne , et bien que dans le fond du cœur nous le conservions toujours jusqu'à la mort , il ne se fait pourtant que fort rarement connoître

142 *Tableau de l'Amour conjugal*,
dans nos parties naturelles après cet âge.
La vieillesse nous glace, et nous n'avons
presque plus de chaleur et d'esprits que
pour nous conserver, bien loin d'en avoir
pour en donner à une autre.

Il ne nous faut avoir que la pensée
des plaisirs passés du mariage, quand nous
sommes vieux, pour exciter le mouve-
ment de notre cœur, et pour multiplier
notre chaleur naturelle et nos esprits. Il
n'y a ni feu, ni coussins, ni peaux d'ani-
maux qui nous échauffent comme les
pensées et les réflexions que nous faisons
sur les amours de notre jeunesse. Le
corps d'une fille de quinze ans est encore
plus efficace quand nous l'appliquons au
nôtre; il nous communique sa chaleur,
qui est de la même espèce que celle que
nous avons: et l'expérience de David nous
fait bien voir qu'il n'y a point au monde
de meilleur remède que celui-là; mais les
pauvres filles ne durent pas long-tems;
elles donnent aux vieillards ce qu'elles
ont de doux et d'agréable, et prennent
pour elles ce qu'ils ont d'âpre et de fâ-
cheux. Ces approches innocentes dans un
âge si avancé, ne doivent pas pourtant
obliger un vieillard à caresser amoureu-
sement une fille; et je ne sais si le bon
roi David ne passa pas les bornes de la
bienséance, quand il tenoit entre ses bras
la belle *Abisag*, puisque l'historien nous
apprend qu'il mourut bientôt après.

La nature a ses mouvemens réglés et ses productions déterminées , ainsi que nous l'avons prouvé ci-dessus ; et s'il se trouve quelques exemples d'hommes vieux qui aient fait des enfans à l'âge de 60 , 70 , de 80 , ou même de 100 ans , ils ne nous doivent pas servir de règle pour établir la fin de la génération dans les hommes.

C'est un prodige ce que l'on nous rapporte , que monsieur le duc de *Saint-Simon* a fait un enfant à l'âge de soixante et douze ans , que le roi et la reine ont tenu sur les fonts de baptême. On m'écrit de Paris , dans le tems que je retouche ce livre , que ce prétendu garçon ayant douze ou treize ans , avoit eu des effusions qui font distinguer les hommes des femmes , et que la matrone , après l'accouchement de la mere , s'étoit lourdement trompée en ne distinguant pas bien le sexe. C'est un autre prodige ce que nous dit *Valere Maxime*, que *Massanissa*, roi de Numidie, engendra *Metynate* après 86 ans. C'en est un autre ce que nous apprend *Eneas Silvius* d'*Uladislas*, roi de Pologne , qui fit deux garçons à l'âge de 90 ans. C'en est encore un autre beaucoup plus grand , ce que nous raconte *Felix Platerus* de son grand pere , qui engendra à l'âge de cent ans. Et enfin , ce que nous dit *Massa* est encore quelque chose de plus incroyable là-dessus , qu'un homme qui vint au monde sans avoir toutes les parties accomplies ,

144 *Tableau de l'Amour conjugal* ;
et naquit le quinzieme mois de sa con-
ception , fit un enfant à l'âge de soixante
ans.

Il n'en est pas de même à l'égard des
femmes. Elles ont un tems plus limité
et plus court que les hommes. Si une
fois les regles les abandonnent lors qu'elles
sont un peu âgées , elles cessent en
même tems d'engendrer. C'est pour cela
que la loi a déterminé aussi judicieu-
sément un tems à l'égard des femmes
qu'à l'égard des hommes. Elle estime
les accouchemens prodigieux qui se font
après l'âge de cinquante ans , et n'ad-
met point les enfans pour légitimes qui
naissent après ce tems-là , parce que ,
selon le sentiment des médecins , les re-
gles cessant aux femmes environ à l'âge
de quarante-cinq ou de cinquante ans , il
est impossible qu'il se puisse naturelle-
ment engendrer un enfant , si la femme
manque de choses nécessaires à le for-
mer et à le nourrir.

Cependant , si après cet âge-là il se
trouve encore quelques femmes vigoureu-
ses , qui puissent avoir leurs regles , je
ne doute point que l'on ne fît une grande
injustice à un enfant qui en naîtroit , si
on le privoit du bien de ses parens. Ce
fut sans doute la seule raison qui obligea
l'empereur *Henri* de faire accoucher sa
femme , âgée de 50 ans , à la vue de
tout le monde , pour ôter le soupçon que
l'on

considéré dans l'état du mariage. 145

P'on auroit pu avoir de son accouchement.

Ainsi , bien que la loi soit établie pour les termes des productions des hommes qui arrivent le plus souvent , il peut cependant naître des occasions où elle ne doit pas avoir lieu , pourvu que les hommes aient de la vigueur , et que les regles ne manquent point aux femmes ; car on ne sauroit faire une loi si juste , qu'elle ne pût causer quelquefois du dommage à quelques particuliers ; et parce qu'elle est générale , il se trouve des occasions où elle ne favorise pas tout le monde.

CHAPITRE IV.

Quel tempérament est le plus propre à un homme pour être fort lascif , et à une femme pour être fort amoureuse.

P OUR expliquer le mélange et la composition des mixtes qui se rencontrent dans l'univers , et qui ont tous un tempérament différent , les philosophes se sont servis de deux moyens : les uns ont considéré la matiere qui les forme ; ils en ont observé la figure , la grandeur et la liaison , et se sont imaginé , comme ont fait *Démocrite* et *Descartes* , qu'ils en expliqueroient suffisamment la nature par les atomes qui les composent. Les autres , comme *Hypocrate* et *Aristote* , se sont persuadés

146 *Tableau de l'Amour conjugal*,
que la matiere des mixtes ne pouvoit être
sans qualité, et que le toucher étant le
juge des premieres et des secondes qua-
lités, ils pourroient aussi par là en faire
mieux connoître la nature. *Aristote* appelle
les secondes qualités, des effets corporels,
ou des conditions matérielles que je
pourrois nommer des qualités de la ma-
tiere. Il en a fait de deux sortes : les
unes actives, comme la puissance
d'endurcir, de ramollir, d'épaissir, etc.
et les autres passives, qui sont des effets
de cette même faculté, comme est la
dureté, l'épaisseur, la ténuité, etc.

De ce corps ainsi composé de ma-
tieres et de qualités, pour parler avec
ces derniers philosophes, il naît une
autre qualité que l'on peut nommer
avec *Galien*, propriété de la substance,
avec *Vellesine*, qualité du mélange de la
matiere, ou enfin avec d'autres, quali-
tés occultes, qui est à proprement par-
ler, l'essence et le tempérament du
mixte. Si bien que l'on peut dire que
le tempérament n'est autre chose qu'une
qualité qui résulte du mélange de la ma-
tiere et des qualités des éléments; car
comme plusieurs voix différentes font une
mélodie quand elles sont bien mêlées,
tout de même ces matieres et ces qua-
lités, bien que contraires, se lient si
étroitement les unes aux autres pour faire
un tempérament, que l'on ne sauroit

les discerner , tant il est vrai de dire que le tempérament est une union et un ordre des choses qui sont incessamment opposées entr'elles.

Il y a beaucoup de choses à observer dans la composition des corps ; mais il y en a peu que nous puissions clairement connoître. J'avoue que nous savons qui en est l'auteur , que nous voyons tous les jours ses ouvrages , et que la matière nous en est sensible ; mais qu'il est difficile de concevoir , comment par un peu de semence , pour me renfermer dans l'exemple de la formation de l'homme , il se peut faire une si grande variété de tempéraments !

Ceux qui veulent s'élever dans ces sortes de connoissances par dessus le reste des hommes , sont obligés d'avouer , après avoir bien cherché , qu'ils en savent moins que les enfants ; et que le tempérament des hommes qu'ils examinent , est si difficile à comprendre , qu'ils sont contraints de dire qu'on ne le peut connoître qu'en gros.

Les Médecins admettent quatre sortes de tempéraments , où une seule qualité prend le dessus ; et ils en comptent aussi quatre autres , qu'ils appellent composés , où deux qualités sont manifestes. Les premiers tempéraments sont rares , et il ne se trouve presque jamais de qualité qui soit accompagnée d'une autre qui

148 *Tableau de l'Amour conjugal* ;
ne lui est pas ennemie. Quelques-uns
ajoutent un neuvieme tempérament , qu'ils
appellent égal ou tempéré , ou il n'y a
point de qualités qui se surpassent l'une
l'autre ; mais parce que lon n'en rencontre
point dans les hommes , et que les ma-
tieres et les qualités des élémens ne sont
pas mêlées ensemble si justement , qu'il
n'y en paroisse quelqu'une qui domine ,
nous ne parlons point de celui-ci , qui
n'a été inventé dans les écoles que pour
servir de regle aux autres.

Pour expliquer mieux les tempéramens
des hommes , les Médecins ont attribué
les matieres et les qualités des élémens à
chaque humeur des corps. Ils ont dit que
la bile étoit chaude et seche comme le
feu , que la mélancolie étoit froide et seche
comme la terre , que la pituite étoit froi-
de et humide comme l'eau , et qu'enfin le
sang étoit chaud et humide comme l'air.

ARTICLE I.

*Quel tempérament doit avoir un homme
pour être fort lascif.*

APRES avoir expliqué en général les
tempéramens des hommes , il faut
présentement descendre dans le particu-
lier , et examiner quel tempérament doi-
vent avoir les deux sexes pour être fort

considéré dans l'état du mariage. 149
lascifs. A voir ce jeune homme de 25 ans ,
on le prendroit pour un satyre qui cherche
incessamment par-tout de quoi assouvir sa
passion. Toutes les femmes lui sont agréa-
bles dans l'obscurité ; il n'en refuse aucu-
ne , quelque laide qu'elle soit ; il est tou-
jours en état de la satisfaire. Sa raison n'est
pas capable de retenir ses emportemens
amoureux , et son tempérament est trop
bouillant pour souffrir qu'elle en soit la
maîtresse. Jusques là même qu'il est si
amoureux et lascif , que si le Magistrat
veut lui accorder la permission d'épouser
la statue de la fortune , qu'il aime avec ex-
cès , il le fera publiquement , comme fit
un autre impudique , qui caressa la statue
de *Vénus Gnidienne* faite par *Praxitele*.

Il est vrai que tout favorise son tem-
pérament et ses voluptés déréglées. Rien
ne lui manque dans la vie ; s'il y a
au monde des aliments succulents et des
brevages délicieux , ils sont pour lui.
Parce qu'il est incessamment dans la
bonne chere , son ventre est toujours
plein : et ses parties amoureuses , qui
n'en sont pas fort éloignées , sont aussi
toujours enflées de leur côté , selon la
remarque de *Saint Jérôme* ; si bien que
les bons alimens et l'excellent vin con-
tribuent beaucoup à la lasciveté. C'est sans
doute de là qu'est venu ce beau proverbe
latin qui n'a point de grace si on le
traduit en notre langue : *sine Cerere et*

150 *Tableau de l'Amour conjugal,*
Baccho friget Venus. En effet, tous est glacé dans l'amour, sans ce qui est marqué par le pepin du raisin, par le grain de froment, qui sont des figures bien faites des parties naturelles de l'homme et de la femme.

L'oisiveté est une des sources de l'amour déshonnête, et la fable n'a marié *Mars* avec *Vénus*, et n'a fait *Priape*, fils de *Bacchus* et de *Vénus*, c'est-à-dire, qu'elle n'a joint l'oisiveté avec *Mars* et *Bacchus*, que pour cette raison. Aussi trouve-t-on dans les armées beaucoup plus de désordres amoureux que dans tout un royaume, parce que les soldats ne sont pas toujours occupés à la guerre.

La région et le climat ne contribuent pas peu à la lasciveté des hommes: nous voyons plus de chastes à *Stockolm*, qu'à *Séville*, ou à *Naples*, ville où souvent il naît des monstres qui sont les effets d'un amour abominable. L'histoire, que nous fait *Saint Augustin* est une preuve de ce que j'avance. Le Gouverneur d'Antioche, dit-il, pressoit un jour un marchand de lui donner une livre d'or; cette homme au désespoir de ne se pas trouver en état de le satisfaire, le communiqua à sa femme, qui pour mettre son mari hors de peine, lui demanda permission de se prostituer à un riche marchand qui la prioit d'amour, il y avoit quelques jours. Elle espéroit par ce moyen assouvir l'avidité du Gouverneur

considéré dans l'état du mariage. 151
et tirer son mari de l'embarras où il se trouvoit , en recevant de cet homme une pareille somme d'or. Le mari y consent la femme se prostitue, et le marchand au lieu de lui donner une livre d'or, comme ils étoient convenus, lui fit donner une livre de terre. La femme fort surprise de cette infidélité , porta ses plaintes au Gouverneur , qui fit payer au marchand ce qu'il avoit promis à la femme.

Un homme donc qui sera ému par toutes les causes de lasciveté dont je viens de parler , et qui d'ailleurs est d'un temperament chaud et sec , laissera le plus souvent agir sa passion indiscrette sans vouloir la modérer : car il a le cœur si échauffé qu'il pousse sans cesse un sang extrêmement chaud , subtil et plein d'esprits dans toutes les parties du corps qu'il enflamme , et son pouls agité en est un signe et un effet tout ensemble. Il paroît plus ferme et plus fréquent quand on le touche. C'est par là qu'un *Hypocrate* connut l'amour déréglé de *Perdicas* pour *Philé* maîtresse de son pere.

Son foie , qui est la partie où l'amour a établi son siege , selon la pensée de *Galien* , est plein de feu et de soufre , et le corps , à qui il communique incessamment ses humeurs , est tout jaune par la bile qu'il engendre. Cette chaleur excessive épaisit son sang , et le rend épais et mélancolique , si bien que par cette

152 *Tableau de l'Amour conjugal*,
qualité il conserve plus long-tems la
chaleur qui lui a été communiquée ; et
comme le lievre est le plus mélancolique de
tous les animaux , il est aussi le plus lascif.

Le cerveau de cet homme n'a pas
assez de froideur pour tempérer l'ardeur
de son cœur et de son foie ; il est presque
tout desséché par le feu excessif de l'a-
mour , et il n'a pas plus de cerveau que
cet *impudique Triacleur* dont on a fait
depuis peu la dissection.

Ses reins , où l'Écriture met le siege
de la concupiscence , sont si chauds ,
qu'ils enflamment les parties voisines ,
la chaleur dilate les vaisseaux spermati-
ques , et y fait aussi couler la semence
plus abondamment. Si bien qu'un hom-
me amoureux de la sorte n'auroit point
de honte de se faire servir à table par
des filles nues , ainsi que faisoit l'Empe-
reur *Tibere* , ni de se faire traîner en pu-
blic par d'autres filles nues , comme fai-
soit l'infâme *Héliogabale*.

Si nous considérons maintenant cet
homme par le dehors , on diroit qu'il
vole quand il marche , son embonpoint
ne l'embarrasse guere , il suffit qu'il
soit charnu et nerveux pour être agile
et lascif tout ensemble. Sa taille est mé-
diocre , sa poitrine large , sa voix forte
et grosse. La couleur de son visage est
brune et basanée , mêlée d'un peu de
rouge ; si on le découvre , sa peau ne

paraîtra pas tout-à-fait blanche : ses yeux sont brillans et bien ouverts, son nez est grand et aquilin, ses bras sont garnis de veines qui renferment un sang subtil et pétillant. Si on le touche, on s'imagine mettre la main sur du feu. Sa peau est si rude et si sèche, que le poil qui la couvre presque partout ne fait que l'adoucir un peu. Ses cheveux sont durs, noirs et frisés. Il n'a garde de les faire couper, sur ce qu'il a ouï - dire des *Auvergnats*, que pour avoir plus de bétail, ils ne coupoient jamais la laine de leurs brebis, ni les crins de leurs chevaux, parce qu'ils ont remarqué, par expérience, qu'il se fait par là une dissipation d'esprits qui s'oppose à la lasciveté et à la génération. Sa barbe, qui est un signe de l'admirable puissance de faire des enfans, marque la force et la vigueur de sa complexion; elle est épaisse, noire et dure. Ses parties naturelles sont comme ensevelies dans le poil, et si la nature s'est hâtée à y en faire naître dès l'âge de 13 ou de 14 ans, ce n'a été que pour donner des marques d'une lasciveté déordonnée, qui se manifeste dans le tems.

Il est certain, selon que les Naturalistes le remarquent, que les oiseaux qui ont le plus de plumes, aiment le plus éperdument leurs femelles, parce qu'ils ont beaucoup plus d'excrémens vapo-

154 *Tableau de l'Amour conjugal*,
reux. Aussi les hommes qui ont le plus
de poils sont les plus amoureux, leur hu-
midité étant vaincue par l'excès d'une cha-
leur qui n'est pourtant pas capable de les
rendre malades.

C'est cette même chaleur qui desse-
che le cerveau et le crane des hommes
lascifs, et qui les fait promptement de-
venir chauves; car comme il man-
que à la tête des vapeurs terrestres
dont les cheveux sont produits, et que
d'ailleurs les cheveux ne peuvent per-
cer une peau dure et sèche, comme l'ont
ceux qui sont d'un tempérament chaud
et sec, on ne doit pas s'étonner s'ils
déviennent chauves, et si cette chau-
veté s'augmente tous les jours par l'u-
sage des femmes. C'est ce qui attira sur
Jules - César cette raillerie piquante que
l'on publia à Rome, lorsqu'on l'y me-
noit en triomphe: *Romani servate uxo-
res, maxchum calvum adducimus*. Ajou-
tez à cela que cet Empereur fut si
amoureux et si lascif, qu'il changea
quatre fois de femmes légitimes qu'il
dépucela: *Cléopatre* dont il eut *Césa-
rion*, qu'il aima éperdument: *Eunoé*,
Reine de Mauritanie, qu'il caressa;
Posthumia, femme de *Servius Sulpi-
tius*; *Lollia*, femme de *Gabinus*; *Ter-
tulla*, femme de *Grassus*; *Murcia*, fem-
me de *Pompée*; et *Servilia*, sœur de
Caton et mere de *Marcus Brutus*. De

plus, si cet homme lascif a perdu une jambe, il s'acquittera beaucoup mieux qu'un autre de son devoir auprès de sa femme, parce que les parties mutilées ne recevant point d'aliment, le sang s'arrête dans les parties de la génération et les rend plus fortes et plus lascives que dans les autres hommes.

Cet homme dont nous venons de faire le portrait, est d'un tempérament si chaud et si amoureux, qu'il auroit beau avoir la vertu des personnes les plus saintes, sa nature lui donnera toujours une pente à l'amour des femmes; on auroit plutôt éteint un grand feu avec une goutte d'eau, et l'on obligeroit plutôt un fleuve rapide à remonter vers sa source, que de corriger l'inclination de cet homme. Cette passion déréglée qui lui échauffe incessamment l'imagination, est la cause de tous les désordres de sa vie; c'est un appétit qui s'arme avec violence contre sa raison, et qui détruit à toute heure ce beau présent que Dieu lui a fait. En un mot, c'est une maladie habituelle qui ne s'empare ordinairement que des âmes folles, qui se laissent éblouir par la beauté de quelques femmes. Les Rois et le vin sont bien puissans; mais, à dire le vrai, la femme l'est encore plus, et il faudroit que Dieu fit un miracle, si on vouloit que cet homme là corrigeât son humeur amou-

156 *Tableau de l'Amour conjugal*,
reuse. Quand on s'abandonne trop mol-
lement aux plaisirs du mariage, selon la
pensée de *saint Augustin* dans ses confes-
sions, ces plaisirs deviennent coutume,
et cette coutume nécessité.

Son ame qui est aussi éprise d'amour
que son corps est échauffé, rend sa pas-
sion sans exemple. Il ne voit pas plutôt
une femme un peu découverte, que ses
parties naturelles en sont émues; et il ne l'a
pas plutôt observée avec réflexion, que cet
objet fait autant d'impression sur lui, que
le fouet en faisoit sur cet autre dont on
nous raconte qu'il ne caressoit jamais
plus ardemment une femme que lors-
qu'on le fouettoit le plus cruellement.

Mais quand ce feu sera un peu appaisé
par la froideur de l'âge, l'amour qui
agite à cette heure cet homme lui don-
nera en ce tems là de l'esprit et de l'a-
grément, mais il n'étouffera pas entière-
ment la flamme qu'il a nourrie dans son
sein; au contraire, elle sera plus vio-
lente qu'autrefois. Ce sera alors un feu
allumé dans du fer, qui conservera plus
long-tems sa chaleur; et cette bile qui
étoit autrefois la source de tous ses em-
portemens amoureux, se changera peu
à peu en une humeur épaisse et mélan-
colique, qui seroit encore la cause de ses
voluptés déréglées, si ses parties étoient
alors en état de lui obéir.

Il est donc véritable par tous les

considéré dans l'état du mariage. 157
signés que nous venons de rapporter, que ces hommes qui sont d'un tempérament chaud et sec, bilieux ou mélancolique, sont les plus lascifs. Ils ne manquent ni d'appétit naturel, ni de mouvemens de concupiscence: ils ont en abondance de la matiere et des esprits vaporeux, qui disposent incessamment leurs parties naturelles à se joindre amoureusement à une femme. Et si ceux qui sont d'un tempérament chaud et humide, que nous appelons sanguins, aiment plus éperdument que les autres, cependant leur semence n'est pas accompagnée d'une qualité si âpre qui les chatouille à toute heure et qui les rend ainsi plus amoureux. *Péridès* étoit du nombre de ces dernières personnes, puisqu'il épousa une courtisane, après s'être enquis de sa vie passée. Il y a des Suisses et des Allemands qui en font de même aujourd'hui, et la plupart s'en trouvent bien.

ARTICLE II.

Quel tempérament doit avoir une femme pour être fort amoureuse.

L'Amour embrasse tellement le cœur d'une jeune fille qui aime l'oïveté, les louanges, les habits somptueux, les festins et les discours d'amourettes,

158 *Tableau de l'Amour conjugal,*
qu'enfin elle succombe à ses appas, et
qu'elle ne peut se défendre de ses at-
teintes. Elle y a même d'ailleurs une pen-
te et une inclination naturelle ; car si
on la considère par le dehors, sa taille
est médiocre, son marcher chancelant
et badin, son embonpoint modéré.
Elle est brune, et ses yeux étincelants
sont des marques d'une flamme cachée.
Sa bouche est belle et bien faite, mais
un peu grande et sèche, son nez un
peu camus et retroussé, sa gorge est
grosse et dure, sa voix forte, et ses
flancs bien ouverts. Ses cheveux sont
noirs, longs et un peu rudes, et dès
l'âge de 11 ou de 12 ans, elle s'ap-
perçut que le poil sortoit de ses parties
naturelles, et qu'il y excitoit déjà des
émotions amoureuses. Ce fut alors que
la chaleur de son tempérament bilieux
avança ses règles et lui fit faire des dé-
marches déshonnêtes pour son sexe: si
bien qu'il ne faut pas s'étonner si elle
continue encore présentement son com-
merce indiscret.

Plus le sang et les esprits coulent dans
une partie que la douleur ou la volupté
irrite, plus il s'y fait de violentes fluxions.
D'abord cette jeune fille n'étoit qu'é-
mue dans ses embrassements amoureux ;
à cette heure que les conduits sont fort
ouverts, et qu'ils portent abondamment
du sang et des esprits à ses parties na-

turelles , dès la moindre petite émotion amoureuse , sa passion est si violente qu'elle ne sauroit la modérer... Les avis de ses parens sont vains , les regles de la pudeur et de l'honnêteté sont inutiles , et les réflexions qu'elle y peut faire ne sont plus de saison. Il n'y a point de lien pour la vertu , ni pour la tempérance , quand la passion domine , et que notre tempérament nous force à aimer : témoin *Bonne de Savoie* , femme de *Galeas Sforce* , que l'on ne put jamais faire revenir de son impudicité.

L'on épuiserait plutôt la mer , et l'on prendrait plutôt les astres avec les mains que de rompre les mauvaises inclinations de cette jeune fille. Sa nature , sa beauté , sa santé et sa jeunesse , sont de grands obstacles à sa pudicité , et tout cela lui a servi de bon maître pour lui apprendre à aimer tendrement. Il lui semble qu'elle a de la confusion et qu'elle fait quelque chose contre la bienséance , quand elle refuse un jeune homme bien fait qui la prie de bonne grace. Et si par hazard elle paroît quelquefois le refuser , par quelque pudeur du sexe qui lui reste encore , c'est alors qu'elle en a le plus d'envie , et qu'elle s'abandonneroit avec le plus de passion. Elle ressent dans elle-même un appétit secret pour se lier amoureusement à un homme , et il semble que la côte dont

160 *Tableau de l'Amour conjugal*,
sa première mère lui a laissé une petite
partie, veuille incessamment, par un
instinct naturel, se joindre à la personne
dont elle a été séparée, et qu'elle veuille
imiter *Eve* après sa création, qui ne
mangea et qui ne but qu'après avoir
été caressée de son mari. Il n'y a point
d'excès d'amour où cette jeune fille ne
se porte, et son imagination est si
échauffée par les objets, que si elle
manque quelquefois d'occasion pour se
satisfaire, elle tombe au même instant
dans une fureur d'amour que l'on ne peut
corriger qu'avec peine. C'est alors que ses
discours sont impudiques et ses actions las-
cives, et qu'elle cherche avec les yeux,
quand la maladie lui en permet l'usage,
quelque personne capable de la guérir.

Cette fureur amoureuse vient souvent
à tel point qu'elle la force à solliciter un
homme de l'embrasser tendrement, et
à se prostituer même au premier venu.
Mais si par hasard elle devient grosse,
tout se calme chez elle, et ses parties
amoureuses sont alors comme assouvies,
ainsi qu'il arriva à cette femme, quoique
vertueuse, don *Matthieu de Gradis*
nous rapporte l'histoire.

Au reste, toutes les femmes amou-
reuses ne sont pas semblables, l'on en
voit d'agiles, d'inconstantes, de babil-
lards, de hardies ou d'inquietes. D'au-
tres paroissent mornes, solitaires, timi-

considéré dans l'état du mariage. 16.

des ou languissantes. Il s'en est trouvé qui n'ont pas eu de honte de publier ce que les autres cachent avec tant de soin. *Suétone* nous apprend que *Tibere* fit peindre au-tour de sa salle toutes les postures lascives qu'il avoit tirées du livre de la courtisane *Eliphaëtis*. On en a vu d'autres qui craignant les suites fâcheuses de l'amour, se divertissoient avec des filles, comme si elles eussent été des hommes; c'est ce que le Poëte *Martial* reproche aigrement à *Bassa*. On sait encore que *Mégille* méritoit le même reproche, et que *Sapho Lesbienne* avoit chez elle qu'antité de servantes pour un pareil divertissement.

Si nous en voulons croire *S. Jérôme*, et après lui *S. Thomas*, une fille desire avec plus de passion qu'une femme d'être caressée d'un homme, parce, disent-ils, qu'elle n'a jamais goûté les plaisirs que cause une conjonction amoureuse et qu'elle s' imagine qu'ils sont tout autres qu'ils ne sont. Mais l'expérience que ces deux grands hommes n'avoient point, nous fait voir tout le contraire, et nous savons qu'une femme qui sait ce que c'est que l'amour, a beaucoup plus de peine qu'une fille à se garantir de ses attraits. J'en appelle à témoin la Reine *Sémiramis*, qui, après avoir pleuré la mort de son mari, se prostitua à beaucoup de personnes, et qui pour cacher

162 *Tableau de l'Amour conjugal*,
ses désordres amoureux, fit bâtir quantité de mausolées pour enterrer tout vivant ceux avec qui elle avoit pris des plaisirs illicites, afin que son impudicité fut cachée aux yeux des hommes.

On dit qu'une femme stérile est plus amoureuse qu'une femme féconde : et l'on ne marque point de raison là-dessus : car si on considère l'envie déréglée qu'a la première de se perpétuer par la génération, et la cause la plus ordinaire de sa stérilité qui est l'ardeur de ses entrailles, on avouera qu'elle doit être plus lascive que l'autre : témoin les femmes du Malabar, qui ne sont pas les plus fécondes du monde, à cause de la chaleur du pays, et qui à cause de cela ont la permission de prendre autant de maris qu'il leur plaît, parce que les enfants, selon leur loi, ne sont nobles que de leur côté. C'est assurément une piperie pour le libertinage où les Orientaux sont plongés.

Mais une femme qui devient grosse, et qui devrait avoir assouvi sa passion, ne laisse pas encore d'aimer éperdument. J'en prends à témoin *Popilia*, qui étant un jour interrogée sur la passion déréglée d'une femme grosse, par rapport aux autres animaux, répondit fort spirituellement, qu'elle ne s'étonnoit pas de ce que les femmes des bêtes fuyoient alors la compagnie des mâles, parce qu'en effet elles étoient des bêtes.

Peut-être ne manquerions-nous pas ici de raisons pour excuser cette ardeur dans les femmes grosses, et si nous avions dessein de nous servir de la morale, nous pourrions dire que si Dieu leur a donné ces desirs ardents, ce n'a été que pour conserver la chasteté de leurs maris, et pour se mériter la gloire d'être vertueuses en résistant fortement à l'amour.

Cette passion d'amour déréglé, en quelque état que soient les femmes, cause le plus souvent de si étranges désordres quand elle s'est une fois saisie de leur esprit, qu'il n'y a point de meurtres, de trahisons, ni d'empoisonnements, qu'elles n'entreprennent pour venir à bout de leurs desseins impudiques. *Pantia* empoisonna ses deux enfants avec de l'aconit pour faire un adulateur; et *Tarpeia* trahit sa patrie en donnant des moyens aux *Gaulois* pour prendre le Capitole, parce qu'elle aimoit leur Roi. *Jeanne de Naples*, cette infame Princesse, fit étrangler *André* son premier mari, aux grilles de sa fenêtre, parce que ce jeune prince infortuné n'assouvissoit pas sa passion indiscrete. Mais quelle apparence qu'un homme seul pût éteindre la flamme d'une femme lascive, si cinquante ne le purent faire autrefois à l'égard de *Messaline*? La matrice d'une femme est du nombre des choses insatiables dont parle

164 *Tableau de l'Amour conjugal*,
l'Écriture ; et je ne sais s'il y a quelque
chose au monde à quoi on puisse com-
parer son avidité : car ni l'enfer, ni le
feu, ni la terre, ne sont pas si dévorans
que le sont les parties naturelles d'une
femme lascive.

A-t-on vu plus de passions criminelles,
plus d'effronterie que dans *Vestilia*, femme
de *Titus Laveo*, laquelle déclara hautement
devant les Édiles de Rome, qu'elle protes-
toit de vivre désormais en femme publique.

La passion de se joindre étroitement
à un homme, est extrême dans l'esprit
d'une femme : c'est un appétit sans ju-
gement et sans mesure, car il s'en est
vu qui sont devenues fort pauvres pour
contenter leur lasciveté. *Cloché* fut la
dupe de *Lupercus* par sa prodigalité : et
Sempronia qui étoit si savante, aima
plutôt les hommes qu'elle n'en fut ai-
mée, et n'épargna non plus sa bourse que
sa renommée pour satisfaire sa passion.

J'avoue que l'amour fait des indiscre-
tes ; mais celles qui passent pour les plus
chastes n'ont souvent pas moins de flam-
mes que les autres, pour être beaucoup
plus retenues. Cel'e-là est chaste que l'on
n'a peut-être jamais prié d'amour, et si
l'on examinoit dans le particulier celles
qui passent pour les plus vertueuses, on
trouveroit peut-être qu'elles sont aussi cri-
minelles que les autres, et qu'il y en au-
roit peu de pudiques et d'honnêtes. La

Matrone d'Ephese , dont *Pétrone* fait raconter si agréablement à *Séneque* l'histoire , laquelle étoit en chasteté l'admiration des provinces voisines , se laissa mollement persuader par un soldat.

Pénélope , qui étoit l'exemple de vertu parmi les anciens , fut si abandonnée à ses plaisirs illicites pendant l'absence d'*Ulysse* son mari , qu'elle fit un enfant qui prit le nom de tous ceux qui avoient contribué à le faire ; et *Lucrece* , qui passoit parmi les Romains pour la vertu même , n'est pas exempte de ce crime pour s'être mise le poignard dans le sein. Si ce n'est pas une impudicité d'être violée , ce ne doit pas être aussi une justice de se tuer , lorsque l'on n'est pas coupable ; et si elle s'est punie de la sorte , elle s'est persuadée que le crimé qu'elle avoit commis , étoit si énorme , qu'il méritoit la mort de sa propre main.

Il faut donc avouer que les femmes sont naturellement portées à l'amour , et que leur tempérament est l'une des causes de cette passion ; mais aussi que l'éducation et la liberté qu'on leur donne aujourd'hui , ne contribuent pas peu à leurs désordres : et quoi que l'on dise ! je ne trouve point injuste ce que l'on ordonnoit et ce que l'on pratiquoit même autrefois à Paris , lorsque l'impudicité d'une femme étoit avérée. On faisoit monter le mari sur un âne , duquel il tenoit la queue à la main ;

166 *Tableau de l'amour conjugal*,
la femme menoit l'âne , et un héraut
crioit par les rues : *l'on en fera de même à
celui qui le fera.* Une presque semblable
coutume étoit établie en Catalogne. Le
mari payoit l'amende quand la femme
étoit convaincue d'adultere , comme si
par là on eût dû plutôt imputer la faute
au mari qu'à la femme.

A R T I C L E I I I .

*Qui est le plus amoureux de l'Homme
ou de la Femme.*

ON confond ordinairement l'amour
avec le plaisir , et la chaleur avec la las-
civeté ; mais à dire le vrai , le plaisir
n'est qu'un effet de l'amour , et la lascivété
ne se trouve pas toujours avec la plus
grande chaleur. Nous avons dessein d'exa-
miner ici lequel des deux sexes est le plus
amoureux et le plus lascif ; nous réservant
de traiter ailleurs cette question^a, qui prend
le plus de plaisir de l'homme ou de la fem-
me lorsqu'ils se caressent amoureusement.

Ceux qui veulent que les hommes
soient plus lascifs que les femmes , disent
que l'homme a plus de chaleur ; qu'il a
le pouls plus ferme , la respiration plus
forte , les entrailles et la peau plus chau-
des et plus seches ; qu'il a plus de poil ;
qu'il vit plus long-temps ; qu'il est plus

considéré dans l'état du mariage. 167
agissant ; enfin qu'il attaque les femmes
avec plus de vigueur.

Il est vrai que l'homme est beaucoup plus chaud que la femme , et qu'il a les autres qualités qu'on lui attribue ; mais pour cela il n'est pas plus lascif. L'amour ne trouble le plus souvent que les foibles esprits ; mais l'homme ayant l'esprit plus fort que la femme , il n'est pas sujet à des transports , ni à des emportements si extraordinaires ; il semble que sa passion soit en quelque façon réglée par le jugement : au lieu que celle de la femme est sans ordre et sans mesures , car s'il est question de parler de l'amour et d'en exécuter les ordres , nous ne sommes que des enfants aux prix des femmes , qui en savent plus que nous , et qui nous feroient long-temps leçon sur ces sortes de matieres.

D'ailleurs , les femmes ont l'imagination plus vive que nous ; et parce qu'elles sont ordinairement dans l'oisiveté , au lieu que les hommes sont dans l'embarras des affaires , elles ont plus de loisir à se représenter les objets qui leur peuvent donner de l'amour. Le desir qu'elles ont de se remplir et d'empêcher par-là le vide que la nature abhorre tant , est en vérité insatiable ; au lieu que notre passion est modérée , et qu'elle ne nous invite que pour nous décharger. Aussi leur imagination

est émue par deux sortes d'objets : l'un est de s'humecter en se remplissant , et l'autre de se défaire en même temps de la matière qu'elles engendrent en plus grande abondance que nous.

Personne ne nie qu'elles ne soient plus humides que nous ; leur embonpoint , leur beauté et leurs règles en sont des marques évidentes. C'est leur tempérament qui leur fournit plus de semence qu'à nous , et qui les expose souvent aux vapeurs et à la fureur , car si leur semence se corrompt , ces maladies en sont cause , ainsi qu'il arriva , il n'y a pas long-temps aux *Vierges de Loudun* , selon la pensée de *Senert* et de *Duncan*.

Les hommes ne sont pas sujets aux désordres que causent les vapeurs d'une semence corrompue , quoi qu'en veuillent dire quelques-uns ; ils ont peu de semence en comparaison des femmes ; et ils ne sont jamais incommodés de sa rétention ; la nature a trouvé des moyens pour les en décharger en dormant , lorsque souvent elle leur fait naître des idées agréables qui la leur font épancher.

Ce n'est pas une preuve de lasciveté que de demeurer fort peu de temps dans des caresses amoureuses , mais c'est plutôt parce que la matière n'est pas fort éloignée du lieu d'où elle sort. Les femmes y demeureroient un jour entier , comme fit autrefois *Messaline* , et il ne leur

leur tarderoit pas de s'en éloigner, comme à nous, après y avoir pris les plaisirs que nous en espérons.

Si les animaux qui ont le plus de semence sont les plus lascifs, nous ne pouvons pas douter que la femme ne soit plus amoureuse que nous, puisque l'enfant qu'elle a conçu ne se nourrit d'abord que de cette matière, ainsi que nous le prouverons ailleurs. Nous observons encore parmi les animaux, que les plus lascifs sont les plus petits, et ceux qui vivent le moins; si cela est ainsi, comme personne n'en doute, la femme est plus lascive que l'homme, puisqu'en général elle est plus petite, et vit beaucoup moins que lui.

La matrice et les testicules sont des parties situées dans le corps des femmes, sans être exposées comme les nôtres aux injures d'un air froid qui éteint notre flamme. Aussi remarquons-nous que les animaux qui ont leurs parties génitales cachées, sont plus lascifs que les autres. C'est pour placer la matrice que la nature a fait les femmes avec des flancs ouverts et les hanches élevées, qu'elle leur a donné de grosses fesses et des cuisses charnues, au lieu que les hommes ont les parties d'en haut plus larges et plus grosses que celles d'en bas, la chaleur ayant dilaté les unes et fortifié les autres.

Après tout, s'il m'étoit permis de

170 *Tableau de l'Amour conjugal*,
joindre l'expérience aux raisons, je di-
rois que nous n'avons que trop d'exem-
ples dans les écrits des païens, et mê-
me dans l'écriture-sainte, qu'il n'est
pas besoin de rapporter ici. *Nectimene*
et *Valeria* rechercherent toutes deux les
caresses de leur propre pere. *Agrippine*
se prostitua à son fils. *Julie* reçut des
plaisirs amoureux de l'empereur *Cara-*
calla, son gendre, qui l'épousa ensuite.
Sémiramis s'abandonna à une infinité
d'hommes. Une fille de Toscane, du
tems du pape *Pie V*, se fit couvrir d'un
chien; et la plupart des filles *Egyptien-*
nes s'accouplent encore aujourd'hui avec
des boucs; et je doute fort que le
satyre que l'on amena à *Sylla*, lorsqu'il
passoit par la *Macédoine*, ne fût plutôt
une marque de la lasciveté d'une femme
que d'un homme.

Je ne parle point ici des deux *Faus-*
tine, ni des deux *Jeanne de Naples*. L'on
sait qu'elles ont été impudiques et lasciv-
ves dès leur bas-âge, et qu'elles n'ont
ensuite rien épargné pour se bien divertir
avec les hommes. Et jamais les Conciles
d'*Elibéri* et de *Néocésarée* n'eussent fait
des ordonnances contre les femmes, si
elles n'eussent été lascives. Le premier
commande aux gens d'église mariés de
répudier leurs femmes quand elles sont
dans le dérèglement, autrement il les
prive de la communion à l'article de la

mort. Le second de donner les ordres à celui dont la femme est adultere, à moins qu'il ne la répudie. Toutes les femmes étoient d'un autre tempérament que *Bérénice*, qui, au rapport de *Joseph*, se sépara de son mari pour en être trop caressée. En effet une personne amoureuse l'est en toutes sortes d'états; elle a beau être fille ou femme, mariée ou veuve, vuide ou pleine, stérile ou féconde, tout cela n'empêche pas qu'elle ne soit plus lascive qu'un homme.

Enfin on peut ajouter à tout cela l'autorité des théologiens et des jurisconsultes. Les premiers avouent ingénument que la passion de l'amour est plus excusable dans les femmes que dans les hommes, parce, ajoutent-ils, qu'elles en sont plus susceptibles; et les seconds, par la même raison, punissent de mort un homme adultere, et ne souffrent pas qu'une femme soit privée de la vie pour être tombée dans un semblable désordre. Ils se contentent seulement de la faire fouetter, de la tondre, et la jeter dans un couvent.

Il faut donc conclure après tout cela que les femmes sont beaucoup plus lascives et plus amoureuses que les hommes. Et si la crainte, et l'honneur ne les retenoit bien souvent dans la violence naturelle de leur passion, il y en auroit très peu qui n'y succombassent; ou pour

172 *Tableau de l'Amour conjugal*,
nous arrêter, ou pour nous engager ;
elle feroient pour nous ce que nous avons
accoutumé de faire pour elles. Pour moi,
j'admire tous les jours la force de ces filles
belles et jeunes, qui résistent courageuse-
ment : leurs combats m'étonnent, mais
leurs victoires me ravissent. Par-tout
l'amour leur tend des pièges et leur livre
des combats, par-tout elles se défendent
fortement, et sont beaucoup plus heu-
reuses en amour, qu'*Alexandre* et que *César*
en victoires. Elles font souvent des con-
quêtes avant que d'avoir combattu. Mais
enfin il faut un jour se rendre à cette
passion naturelle, tant il est vrai de dire
en paraphrasant les deux vers d'*Alciat* :

Qu'aisément l'amoureux poison
S'introduit dans le cœur d'une jeune pucelle,
Et qu'une mere, avec raison,
Fait pour l'en garantir une garde fidelle.
D'un ennemi qui plaît l'abord est dangereux :
Un sage surveillant a peu de deux bons yeux,
Pour être toujours en défense :
Argus en avoit cent, et il découvroit tout ;
Cependant de sa vigilance
Cupidon sut venir à bout.

CHAPITRE V.

*En quelle saison on se caresse avec plus
de chaleur et d'empressement.*

LES opinions sont si différentes sur cette
matière dans les livres des Auteurs, et

considéré dans l'état du mariage. 173

par le rapport des hommes à qui j'en ai parlé, qu'il me semble impossible de résoudre d'abord cette question, sans distinguer auparavant les climats et les saisons, sans prendre garde à l'un et à l'autre sexe, et sans faire réflexion sur l'âge, sur le tempérament et sur la coutume des hommes.

La chaleur est si différente, selon la variété des climats, que les effets qu'elle produit dans les corps ne sont pas semblables. Les *Espagnols* du royaume de *Grenade* ont des mœurs très-éloignées des mœurs des *Hollandois*, par la distance des lieux qu'ils habitent, et par la différence de la chaleur qui les échauffe. Et l'on ne peut douter que la passion de l'amour ne soit plus violente dans les uns que dans les autres. La chaleur excessive de l'air est ordinairement la cause de la bile et de la violence de nos inclinations. Elle ouvre aisément les pores pour s'insinuer dans les corps; elle élargit les conduits pour faire couler plus fortement les humeurs, elle échauffe les parties qui sont froides par leur propre tempérament; au lieu que la froideur, c'est-à-dire la chaleur modérée de l'air, fait tout le contraire; elle produit de la pituite qui cause ensuite des effets tout opposés

Vénus ne veut que des personnes vigoureuses pour exécuter ses ordres. Les jeunes gens sont trop mous et trop scrupuleux pour cela, et les vieillards trop

174 *Tableau de l'Amour conjugal*,
foibles et trop timides : il en faut d'un
âge médiocre , depuis 25 jusqu'à 45 ans ,
pour s'acquitter parfaitement de leur de-
voir ; parmi tous ces âges , il faut enco-
re choisir ceux qui sont d'un tempérament
chaud et sec , et dans lesquels la bile ou la
mélancolie chaude domine , et avec tout
cela qui soient fermes , hardis et amoureux.

Les médecins disent que la coutume
est une seconde nature. En effet , ceux
qui ont accoutumé de jouir souvent des
voluptés du mariage , ont les conduits
de la génération plus ouverts , et les
parties plus grosses et plus larges que
ceux qui , dans les déserts et dans la
solitude , ne voient des femmes qu'en
songe. J'en prends à témoin l'empereur
Néron , sous le nom d'*Eucolpe* , et le che-
valier *Claude Senecton* , sous le nom
d'*Acylte* , à qui l'amour réitéré avoit fait
de si grosses parties qu'on les distinguoit
par là des autres hommes , si nous en
croyons l'histoire de *Pétrone*.

La rétention des regles et de la se-
mence ne cause pas tant de désordres aux
femmes après avoir souvent joui des
plaisirs de l'amour , qu'elle leur en cause
auparavant. Les esprits et le sang , à force
de passer dans les parties secretes de l'un
et de l'autre sexe , y entretiennent une
chaleur qui les dilate ; au lieu que dans
les parties naturelles de ces vénérables
hermites , et de ces bienheureuses vier-

ges , à peine y a-t-il des conduits qui y portent des esprits pour les vivifier , et des vaisseaux qui y conduisent du sang pour les nourrir , ainsi que les observations d'anatomie nous le font connoître.

Nous avons fait voir que le tempérament de l'homme est différent de celui de la femme : que l'homme , à parler en général , est chaud et sec , qu'il est plein de bile et de mélancolie , et qu'il a d'ailleurs une ame intrépide , un corps ferme , resserré et endurci. On sait aussi que la femme est froide et humide , c'est-à-dire , moins chaude que lui , que le sang et la pituite sont les deux principales humeurs qui dominent dans son corps , et qui le rendent poli , mollet et délicat.

Les saisons ne sont pas réglées par les médecins comme par les astrologues. Elles n'ont pas un temps limité , selon le sentiment des premiers , ni un certain nombre de jours qui les déterminent. Il n'y a que la chaleur et la froideur qui leur imposent des bornes. Le mois de septembre sera l'automne , quand il fera un temps inconstant et tempéré ; l'été quand la chaleur se fera ressentir avec excès : l'hiver ne sera quelquefois que d'un mois , la rigueur du froid n'étant excessive que pendant ce temps-là ; et le printemps en durera quatre , la douce température de l'air se

176 *Tableau de l'Amour conjugal*,
faisant connoître pendant un long espace
de temps. Ce sont donc ces deux qualités
premieres qui reglent principalement les
saisons, et non un nombre déterminé de jours.

Nos corps reçoivent, de l'air, sans
pouvoir nous y opposer, les différentes
qualités qu'il communique. S'il est froid
ou chaud, rude ou tempéré, il fait une
telle impression sur nous, que nous en
devenons sains ou malades, selon les
divers états où l'on se trouve quand on
le respire, et que l'on en change.

Cela étant ainsi, il me semble que
l'on peut maintenant répondre à la ques-
tion proposée, et concilier en même
tems tous ceux qui ont eu sur cette
matiere des sentimens différens. Je ne
m'arrêterai point ici à en citer les passagés,
ni à en faire la critique. Ce seroit une chose
trop embarrassante, et pour les autres
et pour moi-même. Je me contenterai
seulement de dire ce que je pense sur
les différentes émotions amoureuses que
nous avons dans chaque saison de l'an-
née; et j'examinerai avec quelle ardeur
un homme et une femme se caressent dans
un tems plus que dans un autre.

La chaleur excessive de l'été nous
épuise et nous affoiblit tellement, que
nous ne sommes pas alors capables d'en-
treprendre une affaire où il y a beau-
coup à travailler: témoins en sont les
habitans du midi, qui naturellement sont

si lâches et si paresseux, qu'ils aiment mieux demeurer incessamment dans l'oisiveté, que de ménager une affaire qui peut leur causer un peu de peine.

L'excès de la chaleur des mois de Juillet et d'Août, joint à notre complexion bouillante, détruit notre chaleur naturelle, dissipe nos esprits et affoiblit toutes nos parties. Elle produit beaucoup de bile et d'excréments âpres, qui ensuite nous rendent foibles et languissans. Si nous voulons alors nous joindre amoureusement à une femme, nos forces nous manquent aussitôt, et bien qu'au commencement la passion nous en fournisse assez pour faire quelque effort, nous ressentons néanmoins bientôt après des foiblesses et des épuisemens extraordinaires, qui nous empêchent d'être vaillans. Et si nous voulons nous affoiblir tout à fait, et nous procurer des maladies, nous n'avons alors qu'à caresser souvent une femme.

Au contraire, les femmes sont beaucoup plus amoureuses pendant l'été. Leur tempérament froid et humide est corrigé par les ardeurs du soleil. Leurs conduits sont plus ouverts, leurs humeurs plus agitées, et leur imagination plus émue. C'est en ce tems-là que quelques-unes sollicitent plutôt les hommes, qu'elles n'en sont sollicitées, et qu'une nudité négligée de leur part

178 *Tableau de l'Amour conjugal*,
nous fait aisément connoître qu'elles
meurent d'envie d'éteindre le feu que la
nature leur a allumé dans le sein.

En vérité, ces passions amoureuses sont
mal partagées ! Pendant que les femmes
sont ardentes, nous sommes languissans.
Leur passion ne commence pas plutôt à
paroître, que la nôtre se dissipe, comme
si la nature nous vouloit montrer par là
que l'excès de l'Amour est tout à fait
contraire à la santé des hommes.

L'automne qui dure ordinairement
peu, est plus propre pour nous à l'exer-
cice de l'amour. Bien que l'air en soit
chaud et sec, il est pourtant tempéré
par la fraîcheur des nuits et par l'incon-
stance de la saison. Les hommes ne sont
pas échauffés en ce tems-là, et leur
chaleur naturelle est un peu plus forte.
La dissipation ne s'en fait pas si-tôt,
leurs pores n'étant pas alors si ouverts.
Cependant, parce qu'il y a peu de tems
que nous sommes sortis des ardentes cha-
leurs de l'été, et que nous sommes tout
affoiblis par des indispositions fâcheuses,
qui arrivent souvent dans l'automne,
il faut avouer que nous ne sommes en-
core gueres en état de faire de grands
efforts dans les caresses des femmes.

Je n'en ose pas dire autant d'une jeu-
ne fille. La chaleur qu'elle a contractée
dans le cœur par la violence de l'amour,
et celle que l'air chaud de l'été précé-

dent lui a communiqué, ne s'éteignent pas si-tôt. Son tempérament n'est pas refroidi, et le mouvement de ses humeurs n'est pas appaisé. C'est une mer agitée dont le calme ne peut paroître que long-tems après la tempête.

L'hiver est incommode par ses glaces, ses neiges et ses pluies froides; nous en sommes vivement touchés, et nos parties amoureuses qui sont exposées au dehors, en ressentent souvent de si fâcheuses atteintes, que si dans le septentrion on n'avoit soin de les couvrir avec des fourrures, on courroit risque de les faire couper et de perdre ensuite la vie. Parce qu'elles sont d'un tempérament froid et sec, et qu'elles ne sont échauffées que par les esprits qui y sont portés en abondance, je ne m'étonne pas si elles se retirent vers le ventre pour se conserver par la chaleur qu'elles y rencontrent. C'est en hiver que nous faisons beaucoup de pituite et de crudités, et bien que nous ayons plus de chaleur naturelle qu'en été, nous ne laissons pas dans cette saison d'être presque aussi lents que dans l'autre.

Ce n'est pourtant pas ce que pensent plusieurs, qui croient que l'hiver est une saison où l'on se caresse avec le plus d'ardeur et de passion. Car, disent-ils, nous mangeons alors beaucoup plus, nous sommes plus agiles, et notre chaleur

180 *Tableau de l'Amour conjugal*,
naturelle semble être beaucoup plus forte.

Si ceux qui raisonnent de la sorte prennent l'hiver pour une saison tempérée et exempte de grands froids, ainsi qu'il arrive dans les pays du midi, je serois sans doute de leur sentiment : mais s'ils vouloient qu'un Suédois, qui est près de cinq mois dans les glaces et dans les frimats de son pays, eût dans l'hiver des empressemens amoureux, je ne saurois souscrire à cette pensée. Cet homme, quelque vigoureux qu'il fût, est si pénétré de froid, que *Vénus*, que les Poètes ont cru être faite de la partie la plus chaude des eaux, ne sauroit l'exciter, ni lui faire naître dans le cœur aucune ardeur amoureuse.

Les femmes sont encore plus languissantes en hiver que nous ne le sommes : leur tempérament froid le devient encore plus, et l'amour ne s'est jamais si bien fait connoître parmi elles dans les contrées du Septentrion que dans celles du Midi. Toute la nature est en ce tems-là en repos : pas une plante ne se dispose à la production, et les arbres ne nous donnent presque aucune marque de vie.

Il n'y a que le printemps qui nous inspire du courage et de la vigueur pour l'amour : mais c'est ce beau printemps qui n'est plus accompagné de gelée ni de frimats ; c'est cette aimable saison où toute la nature par son verd et par ses fleurs ne respire que productions. Alors le sang bouillonne dans les veines

considéré dans l'état du mariage. 181
de l'un et de l'autre sexe , et sur le gazon
nous contons souvent notre martyre à
une belle , pendant que le *rossignol* conte
le sien à *l'écho des forêts*.

Nous ne manquons alors ni de dispo-
sition , ni de matiere pour satisfaire
notre passion autant de fois qu'elle nous
excite. Nous faisons assez de sang pour
nous soutenir dans l'exercice amoureux ,
et l'air froid ne nous empêche plus d'a-
gir avec liberté. Tout nous inspire de
l'amour ; il n'est pas jusqu'aux oiseaux
et aux insectes qui dans le mois de mai
ne se caressent avec plaisir. L'amour qui
se fait ressentir en ce tems-là plus que
dans un autre , est peut-être la cause de
ce que l'on dit ordinairement que les
enfans engendrés au mois de mai sont
le plus souvent ou fous ou hébétés : on
y va alors avec trop d'ardeur ; et les
efforts trop souvent réitérés sont sans
doute la cause des défauts qui se re-
marquent aux enfans qui sont produits
en ce tems-là. C'est pour cela sans doute
que les romains défendoient avec tant
de sévérité de faire des noces au mois
de mai , et que dans ce même mois
ils en faisoient fermer tous les temples
pendant que l'on célébroit les fêtes
Lémuriennes , parce qu'ils croyoient
que les noces étoient alors malheureuses ,
et que les enfans qui étoient conçus
dans cette saison étoient trop vifs , trop

182 *Tableau de l'Amour conjugal,*
pétulans et trop étourdis. Cependant c'est
la saison dans laquelle les hommes les plus
sages et les plus spirituels ont été engen-
drés, pourvu toutefois que leurs peres
n'aient pas pris de trop fréquens ni de trop
violens plaisirs en les engendrant.

Nous pouvons donc dire que le prin-
tems est la saison où les hommes et les
femmes sont plus amoureux. Il nous fait
naître des envies naturelles de nous join-
dre amoureusement les uns aux autres,
et nous y sommes principalement conviés
par les exemples qu'il nous en fournit
de toutes parts.

A R T I C L E I.

*A quelle heure du jour on doit baiser
amoureusement sa femme.*

LA bonne digestion de l'estomac ne
contribue pas peu à notre santé : si
elle est bien faite, notre chyle est bon,
notre sang est pur ; nos esprits sont agités
et pénétrants ; notre semence est épaisse
et féconde ; toutes nos parties solides
sont robustes : en un mot, nous jouissons
d'une santé parfaite. Mais si quelque
chose trouble l'action de notre estomac,
nous sommes pleins de crudités ; notre
sang n'est que pituite ; nos esprits qu'une
eau languissante, et notre semence que

considéré dans l'état du mariage. 183
du phlegme.. Nous ressentons au dedans
de nous des indigestions et des foiblesses
qui nous empêchent d'être en état de faire
aucune action de vigueur.

Entre toutes les causes qui ruinent
notre estomac, qui en affoiblissent la
digestion, il n'y en a point de plus forte
que l'amour. Il nous épuise de telle sorte
par la dissipation de notre chaleur natu-
relle, par la perte de nos esprits, qu'a-
près cela nous en ressentons de l'incom-
modité dans les principales parties qui
nous composent.

L'estomac, qui est la partie qui contri-
bue le plus à la santé quand il fait bien sa
fonction, est donc le premier attaqué
dans les excès de l'amour. Mais le cer-
veau et les nerfs n'en souffrent pas moins,
et leur souffrance a été quelquefois jusques
là dans quelques hommes qu'ils en ont
perdu l'esprit, et *Poppée* dans *Pétrone*,
craignoit fort que *Néron* n'en devînt pa-
ralytique.

Toutes les parties spermatiques étant
naturellement froides, sont affoiblies par
l'excès de l'amour; l'estomac, qui en est
une des plus considérables, n'est pas des
dernières à s'en ressentir, et l'on peut dire
que c'est elle qui est la source de toutes
nos incommodités, quand nous abusons
de ces plaisirs.

Puisque *Vénus* est donc une des cau-
ses étrangères qui est la plus contraire

184 *Tableau de l'Amour conjugal*,
à notre vie quand nous nous y adonnons
avec excès, ou à contre tems, et que
d'ailleurs, selon l'expérience que nous
en avons, elle entretient notre santé,
lorsque nous en usons à propos, exa-
minons quelle heure du jour est la plus
commode pour n'en recevoir aucune
incommodité.

Ce ne sont ni les divertissemens du
jour ou de la nuit, ni les plaisirs du
matin ou du soir qui nous causent des
incommodités. Que ce soit avant ou après
le sommeil que nous nous jetions entre les
bras d'une femme, ce n'est pas ce qui
détruit notre santé, et qui nous fait des
foiblesses d'estomac et de nerfs, ni des
maux de tête pesante. Tous les désordres
qui nous viennent des femmes, ne nais-
sent que de l'excès de notre passion, et
de l'occasion que nous ménageons souvent
fort mal lorsque nous voulons les caresser.
Si notre passion étoit modérée, et que nos
emportemens amoureux fussent mieux ré-
glés; si avec cela nous les baisions quand
nous ne sommes ni trop vuides, ni trop pleins,
je suis assuré que *Vénus*, bien loin de nuire
entretiendrait la santé d'un jeune homme;
car ce qui est selon les loix de la nature, ne
peut nous causer de mal si nous n'en abusons.

Quelques médecins pensent que les plai-
sirs amoureux que nous prenons pendant
le jour sont plus funestes que ceux de la
nuit: et que comme les caresses des

femmes nous épuisent excessivement, nous devons être en repos après les avoir faites, et réparer, par le sommeil et la tranquillité, les esprits que nous y avons perdus; au lieu qu'après les occupations ordinaires du jour, nous nous fatiguons encore auprès d'une femme: et nos lassitudes ne se guérissent pas par d'autres lassitudes.

Il y en a d'autres qui s'expliquent mieux là-dessus, et qui croient que le point du jour est le tems le plus propre à se caresser. C'est alors, disent-ils, que nous sommes dans un état moins inégal; que nos forces ne sont pas dissipées par les actions du jour; que notre estomac n'est point accablé par les alimens, et que le sommeil a multiplié nos esprits et fortifié notre chaleur naturelle. Nous n'appréhendons point alors les crudités qui souvent nous incommodent. La coction est achevée, et les nerfs tout pleins d'esprits ne se relâchent point si promptement. C'est ce que nous veut dire *Hypocrate*, quand il met par ordre ce que nous devons faire pour conserver notre santé, et qu'il nous conseille le travail avant le manger et le boire, et le sommeil avant *Vénus*.

En effet, l'aurore qui répond au printemps, paroît plus commode pour la génération, car après qu'un homme s'est agréablement diverti avec sa femme, et qu'il s'est un peu endormi après ses plaisirs légitimes, il répare ainsi toutes les pertes

186 *Tableau de l'Amour conjugal* ;
qu'il vient de faire , et guérit les lassitudes
qu'il vient de gagner amoureusement.
Après cela il se leve , et va où ses occu-
pations ordinaires l'appellent , pendant
que sa femme demeure au lit pour con-
server le précieux dépôt qu'il vient de lui
confier. C'est ainsi qu'en usent la plupart
des artisans qui se portent si bien , et
qui ont des enfans si bien faits et si robus-
tes ; car après s'être délassés du travail du
jour précédent , ils attendent presque tou-
jours que l'aurore vienne à poindre pour
embrasser leurs femmes. C'est par-là sans
doute qu'ils évitent les incommodités qu'ont
les autres hommes , qui , sans faire réflexion
à leur santé , s'abandonnent à toute heure
à la violence de leur passion.

Tous les médecins demeurent d'accord
qu'il ne faut pas baiser sa femme , à jeun ,
parce que l'on ne doit point travailler quand
on a faim. Le travail épuise et desseche nos
corps ; mais le travail de l'amour énerve
entiérement. Nous devons au contraire
nous réjouir avec elle , selon la pensée de
quelques-uns , quand nous avons le ventre
médiocrement plein ; car c'est en ce tems-
là , disent-ils , que par la chaleur et les
esprits que les alimens nous communiquent,
il nous vient je ne sais quelle envie de les
toucher ; après quoi nous pouvons répa-
rer par le sommeil la perte que nous
avons faite , le repos étant l'unique reme-
de pour ces sortes de lassitudes.

considéré dans l'état du mariage. 187

Mais, à parler franchement, il y a quelque chose à dire sur toutes ces opinions. Le jour n'a rien de fâcheux, ni la nuit rien de favorable pour l'amour. Au contraire, on diroit que le jour a quelques attraits que la nuit n'a pas : notre passion se réveille et s'excite de nouveau à la vue d'une belle personne, et la lumière d'une bougie ne nous la fait pas paroître avec tant de charmes que celle du soleil. J'en appelle à témoin *St. Grégoire de Nazianze*, qui à soixante ans fut tellement épris de la beauté de la femme de son voisin qui logeoit vis-à-vis de sa maison de campagne, qu'il se résolut à abandonner sa demeure pour ne pas se laisser surprendre aux attraits de l'amour.

Au reste, le matin seroit le véritable tems de nous embrasser, si nous avions quelque chose de bon dans l'estomac, et si toutes les coctions qui se font en nous n'étoient point accomplies. Mais en ce tems-là il ne se trouve dans notre estomac que de la pituite et des crudités, qui sont des restes de notre dernier repas, et qui ne sont capables d'être émues par les plaisirs de l'amour que pour notre perte. C'est à cause des crudités matinières que les médecins, pour conserver la santé, conseillent de manger un peu le matin, afin que, la digestion se faisant par les alimens qu'on a pris, l'estomac soit déchargé des or-

188 *Tableau de l'Amour conjugal*,
dures qui s'y étoient assemblées pendant
le sommeil, et soit ensuite plus pur pour
recevoir ce que nous voudrions lui don-
ner à dîner.

Si nous embrassons donc amoureu-
sement une femme, ayant l'estomac vuide,
nous languissons un moment après, nous
ressentons plus fortement les douleurs et
les foiblesses que cause cet épuisement.
Nous avons perdu de notre chaleur et
de nos esprits par ces caresses, et nous n'a-
vons pas chez nous de quoi les réparer aussitôt.
Bien loin de les réparer, nous augmen-
tons par là les crudités que nous avons, et
par les mouvemens passionnés de l'amour,
nous les contraignons de se mêler parmi
notre sang, et d'en corrompre la masse.

Pour résoudre donc la question, après
avoir dit ce que l'on peut dire sur cette
matière, on me permettra de n'observer
ni le jour, ni la nuit, ni les heures, ni
les momens, mais la seule disposition
dans laquelle nous sommes quand nous
sentons les aiguillons de *Vénus*.

Si par hasard nous nous sentons pe-
sants, si une douleur obscure de tête nous
accable, qu'une pesanteur de reins nous
presse, que nous soyons chagrins et mé-
lancoliques sans en avoir de sujet, et qu'a-
vec cela, contre notre coutume, il y ait
long-tems que nous n'ayons caressé de
femme, alors on ne doit point observer
de tems ni prendre de mesures. Il n'im-
porte d'embrasser une femme, à jeun ou

après le repas , le matin ou le soir , toutes ces heures sont propres , quand il est question de nous défaire d'une matiere qui nous incommode. On se délasse lorsque l'on change d'occupation : le travail amoureux nous paroît doux après les occupations ordinaires du jour ; nous nous sentons plus légers et plus gais , la digestion se fait mieux , notre sang s'agite avec plus de liberté ; en un mot , notre corps ne nous embarrasse plus comme auparavant.

Mais il ne faut pas se trouver dans ces sortes d'occasions qui sont plus rares que l'on ne se persuade , parce que la nature pendant le sommeil nous décharge souvent de ces humeurs superflues , après cela il n'en reste plus le lendemain pour nous faire de la peine. Si nous nous trompons , que nous pensions être incommodés de beaucoup de semence , lorsque nous sommes malades d'une autre cause , nous en ressentons aussi-tôt des effets malheureux , et à peine pouvons-nous ensuite réparer la faute que nous avons commise.

Il vaut bien mieux attendre que la premiere digestion soit faite , et que la seconde s'accomplisse , que l'estomac se soit déchargé de ce qu'on lui a donné à digérer , et que le cœur , le foie et les autres visceres sanguins achevent de changer en sang le chyle qu'ils ont nouvellement reçu. Alors tout notre corps es

190 *Tableau de l'Amour conjugal*,
plein de chaleur et d'esprits, et notre
estomac a été depuis peu satisfait et ras-
sasié, notre cerveau et nos nerfs sont
vivifiés par de nouveaux esprits qui en
fournissent incessamment à nos parties
naturelles. Ainsi, quelque effort que nous
fassions en ce tems pour nous épuiser,
nous recevons sans cesse au-dedans de quoi
réparer la perte que nous venons de faire.

Après ces grandes maximes qui sont
établies sur l'expérience, j'ose dire qu'il
y a dans vingt-quatre heures deux tems
considérables pour obéir à l'amour; l'un
est à quatre ou cinq heures après dîner,
et l'autre à quatre ou cinq heures après
souper. Alors notre corps n'est ni trop
plein, ni trop vuide; la coction de no-
tre estomac est en quelque façon accom-
plie; nos entrailles sont réjouies par l'a-
bord d'une nouvelle humeur; notre cha-
leur naturelle est recrée, nos esprits sont
multipliés; et quand nous en dissipions
beaucoup dans ce moment, nous en au-
rions toujours assez pour n'être pas in-
commodés de leur perte. C'est en ce
tems-là que nos embrassemens ne sont
pas inutiles. Bien loin d'en ressentir de la
douleur et des vertiges, nous en avons de
la joie, et nous en recevons du soulage-
ment; si bien qu'il me seroit permis de
dire selon l'avis d'*Hermogene*, que la nuit
les plaisirs de l'amour sont doux, et que
le jour ils sont salutaires.

Ce que je trouve pourtant de plus avantageux dans l'une de ces deux occasions, c'est que nous nous fortifions par deux moyens lorsque nous caressons une femme l'après-dîner, nous réparons en partie nos forces par le souper, nous les augmentons tout-à-fait par le sommeil de la nuit suivante; au lieu que si nous la baisons après souper, nous n'avons que le repos de la nuit pour réparer ce que nous venons de perdre.

Les oiseaux, qui ne suivent que les mouvemens de la nature, pour ne pas parler ici des autres animaux, ne se joignent le plus souvent que le soir. On entend alors de toute part au mois de mai le mâle appeler sa femelle, et la femelle répondre à son mâle. La chaleur du jour les a disposés à se caresser; les alimens qu'ils ont pris pendant le jour ont échauffé leur sang, et l'humeur qui s'est engendrée dans leurs parties amoureuses depuis le soir précédent, les irrite alors à s'en décharger.

Plus les plaisirs sont grands, plus ils nous causent de maux, quand nous ne prenons pas assez de précautions pour nous garantir de leurs appas. Sous cette apparence de volupté, il se glisse incessamment des causes de douleurs et de chagrin, et nous prenons volontairement ce fin poison, dont même nous ne nous appercevons pas.

Si l'amour nous fait ressentir la pointe de ses fleches, et qu'il nous embrase le cœur après la débauche, ainsi qu'il ne

192 *Tableau de l'Amour conjugal* ;
manque pas de faire à ceux qui sont les plus
lascifs, nous devons en ce tems-là faire tous
nos efforts pour éviter ses attraits, si nous
sommes en état de les connoître. Nous sa-
vons que le vin nous rend hardis et amou-
reux, mais aussi qu'il étouffe peu à peu
notre chaleur naturelle, si nous en prenons
avec excès. Nous paroissions à la vérité plus
gais et plus enjoués après avoir bien bu, et
nous sommes alors capables d'entreprendre
plus que dans un autre tems. Peut-être nous
ressemblons à un arbre, au pied duquel
on jette de la chaux pour en echauffer les
racines, le fruit en vient plutôt, et il est
même beaucoup plus coloré, mais l'arbre
après ne vit pas long-tems; et si l'amour
et le vin agissent également sur nos par-
ties, il ne faut point douter qu'ils ne nous
incommodent doublement.

On doit donc éviter toutes les occa-
sions qui nous peuvent donner de l'a-
mour après avoir fait la débauche, si
nous voulons éviter les maux dont sou-
vent nous ne connoissons pas les suites
fâcheuses.

Les épuisemens que nous souffrons
d'ailleurs, joints aux plaisirs que nous
prenons à contre tems avec les femmes,
ne peuvent que nous incommoder de la
même sorte; et je ne conseillerois ja-
mais à un homme d'embrasser sa femme
après une saignée, un flux de ventre ou
une maladie considérable, à moins que
de

de vouloir abréger sa vie. Car *Vénus* ne peut être agréable après d'autres épuisemens; quelque robuste que soit un homme, il ne sauroit éviter les accidens funestes que peuvent lui procurer ces plaisirs déréglés.

J'ai connu des hommes qui, n'étant pas encore tout-à-fait guéris d'une maladie aiguë, sont morts bientôt après avoir caressé leur femme, quoiqu'il n'y eût aucun signe qui nous eût donné des marques de leur mort; et aujourd'hui j'en connois même d'autres qui n'en peuvent revenir.

Cependant s'il faut faire une fois une faute, il vaut beaucoup mieux se joindre à sa femme le ventre plein que vuide, les accidens n'en sont pas si fâcheux, et nous avons plus de remèdes pour subvenir à la plénitude qu'aux épuisemens.

L'expérience ne nous a pas appris jusqu'ici que les femmes doivent observer le tems pour être caressées. Les humeurs qu'elles épanchent lorsque nous les embrassons, ne sont pas si spiritueuses que les nôtres, et leur foiblesse ne vient pas tant de la perte de leur matière, que de l'excès du chatouillement et de la lassitude du mouvement de l'amour, au lieu que la nôtre est causée par la dissipation de nos esprits et de notre chaleur naturelle. Si bien qu'on peut dire que les femmes le peuvent faire en tout tems, et que les hommes doivent prendre des précautions, puisque l'expérience nous le fait connoître.

ARTICLE II.

Combien de fois , pendant une nuit , on peut caresser amoureusement sa femme.

LA vanité est une passion naturelle à l'homme. Il s'y laisse aller quand il y pense le moins , et nous pouvons dire sans exagération , qu'elle est un des plus grands maux auxquels il est sujet. En effet, l'homme n'est qu'un songe de l'ombre , si nous en voulons croire un poëte Grec ; et à bien considérer , il n'est que foiblesse et que misere. Il ne paroît jamais plus ridicule et plus foible que dans la vanité , et c'est sans doute ce qui obligea *Démocrite* à se moquer de lui.

Mais il n'y a point d'occasion où la vanité se fasse voir davantage que dans les matieres de l'amour , quand , pour nous faire admirer , nous nous attribuons des exploits que nous n'avons jamais faits. C'est ainsi que l'empereur *Proculus* nous en impose , lorsqu'écrivant à son ami *Metianus* , il nous veut persuader qu'ayant pris en guerre cent filles *Sarmates* , il les avoit toutes baisées en moins de quinze jours ; et le poëte , qui est le maître de la galanterie , se vante aussi de l'avoir fait neuf fois pendant une nuit.

J'avoue que nous sommes vaillans en

parlant de l'amour ; mais nous sommes souvent bien lâches quand il faut exécuter ses ordres. Ce n'est pas assez que de badiner avec une femme , il faut encore quelque chose de réel par où il paroisse qu'on est homme , et qu'on peut produire son semblable.

Je sais qu'il y en a qui sont d'un tempérament si lascif , qu'ils pourroient baiser plusieurs femmes plusieurs nuits de suite ; ils se sentent presque toujours en état d'en satisfaire quelqu'une : mais enfin ils s'affoiblissent et ils s'énervent d'une telle façon , que leur semence n'est plus féconde , et que leurs parties naturelles refusent même de leur obéir. L'empereur *Néron* ne fut pas le seul qui manqua de force et de courage entre les bras de la belle *Poppée* , comme le rapporte *Pétrone*. Nous en avons aujourd'hui une infinité d'autres exemples ; et s'il m'étoit permis de nommer les personnes qui ont paru épuisées et impuissantes entre les bras des belles qu'ils aimoient , j'en remplirois plus d'une page de ce livre.

Il faut tenir pour fabuleux ce que *Cru-cius* nous rapporte d'un serviteur qui engrossa dix servantes dans une nuit , et ce que *Clément Alexandrin* nous dit d'*Hercule* , qui ayant couché pendant douze ou quatorze heures avec cinquante filles *Athé-niennes* , leur fit à chacune un garçon qu'on appela ensuite les *Thespiades*.

Nous savons , ainsi que nous l'avons remarqué ailleurs , que la semence de l'homme est conservée dans des réservoirs (*k*) et dans des glandes (*l*) , qui sont à la racine de la verge : que ces réservoirs ressemblent à de petites vessies qui ont communication les unes avec les autres , et qui sont arrangées à peu près comme sont les places d'une grenade dont on a ôté les grains. Il y en a trois ou quatre de chaque côté , ou plutôt il n'y en a qu'une qui a plusieurs petites cavités. Ces vessies , aussi bien que ces glandes , sont pleines de semence dans un jeune homme qui se porte bien , et qui d'ailleurs est d'un tempérament amoureux ; si bien que l'une et l'autre de ces parties peuvent à peu près contenir autant de semence qu'il en faut pour trois ou quatre épanchemens , et il s'en peut même trouver encore pour un autre dans les vaisseaux qui viennent des testicules. Je ne suis pas ici si exact que ceux qui disent qu'il y a de trois sortes de semences qui ont chacune leur vertu. Je suis convaincu par l'expérience qu'il n'y en a que d'une sorte , que l'on voit sortir de la verge. Et bien que l'on en trouve en divers lieux de plus liquides et de plus épaisses , cependant parce qu'elles se mêlent ensemble lorsqu'elles sortent , elles ne paroissent que d'une seule matiere et que d'une seule consistance.

Dès que l'imagination est touchée et que les petites fibres du cerveau sont ébranlées par les pensées de l'amour, il se fait aussi-tôt une sueur interne dans nos parties naturelles, et les esprits qui s'y portent avec tumulte et précipitation, font sortir des prostates (*l*) une matière liquide qui prépare le conduit pour le passage de la semence; mais quand on s'est joint amoureusement à une femme, alors deux ou trois petites vessies (*k*), qui sont les plus prêtes à se vider, se vident incontinent, et par là on donne des marques que l'on est homme parfait.

Cependant la nature tâche de réparer un moment après, ce que l'on vient d'épancher, et puis l'on est bientôt encore en état de jouir des voluptés de l'amour, et l'on épanche une seconde fois l'humour qui se trouve la plus disposée à sortir.

La nature qui, dans cette action, n'a pour but que la génération des hommes, rassemble encore promptement la matière dont elle a besoin. Elle dispose cette humeur à se répandre quand l'on voudra, si bien que l'imagination étant incessamment émue par la beauté et les charmes de la personne que l'on tient entre ses bras, la passion se réveille, et les parties naturelles se trouvent encore en état de lui obéir. On se lie donc étroitement à elle, et on lui fait part une troisième

198 *Tableau de l'Amour conjugal*,
fois de ce que l'on a de plus pur et de
plus précieux.

Si l'on veut aller plus loin, que le cœur
soit encore embrasé, pendant que les parties
naturelles commencent à perdre leurs
forces par la dissipation de notre chaleur
naturelle et de nos esprits, la nature
fait encore un effort pour ramasser
ce qui reste de matière dans les vessies
séminaires (k) et dans les parties voisines.
Il me semble qu'elle les presse de
toutes parts, et qu'elle se prépare à faire
sortir avec empressement cette humeur
qu'elle a rassemblée avec tant de promptitude.
Il se fait alors un nouveau concours
d'esprits, et le feu qui paroisoit auparavant
éteint, se rallume dans le moment, et se fait
ressentir aux parties naturelles. C'est alors
qu'un homme caresse encore amoureusement
une femme, qu'il la presse étroitement, et
qu'il peut même la rendre féconde par ses
épanchemens réitérés.

Enfin, si, après s'être reposé quelque
tems, et avoir un peu réparé par le sommeil
les esprits dissipés, on se trouve encore
près d'une personne que l'on aime éperduement,
les caresses sont réciproques, quoiqu'il
semble qu'elles soient alors plus pressantes
du côté de la femme, qui commence à
s'échauffer quand l'homme est épuisé, et
qui l'invite à cette heure, au lieu que
l'homme l'invitoit au commencement.

Après tout , on se sent encore ému , et les parties naturelles , de flétries qu'elles étoient auparavant , commencent à se roidir. La nature ramasse des parties voisines ce qu'elle peut de semence ; elle en tire même des testicules , afin de la disposer à un cinquième épanchement.

J'avoue qu'elle ne peut faire cela sitôt ; et qu'il lui faut du tems pour remplacer la matière qui s'est depuis peu répandue. Néanmoins de tous les efforts qu'elle fait en nous , il n'y en a pas un de plus prompt ni de plus violent que celui avec lequel elle entreprend la génération.

L'imagination s'échauffe donc encore ; et l'on ne manque ni de courage ni de matière pour faire un nouveau sacrifice à l'Amour. Les parties naturelles ont assez d'esprits pour se tenir quelque tems en état de faire le devoir ; et aux moindres caresses d'une femme , on l'embrasse encore , on lui fait part de l'humeur qu'elle desire avec tant de passion.

Mais s'il y faut retourner une sixième fois , quoique nous éprouvions encore une envie secrète de continuer nos caresses amoureuses , nos parties sont pourtant glacées ; et si après l'épuisement qu'elles ont souffert à cinq différentes reprises , il en sort encore un peu d'humeur , c'est une matière crue et aqueuse , qui n'est pas propre à la génération , ou

200 *Tableau de l'Amour conjugal*,
du sang vermeil comme celui d'un pou-
let que l'on vient d'égorger , qui se ré-
pand quelquefois en telle abondance par
la foiblesse des parties naturelles , que
l'on a bien de la peine à en revenir : té-
moin un galant homme de ma connois-
sance , qui vit encore , mais qui vit mi-
sérablement ; lequel , après avoir embrassé
deux courtisanes cinq fois en un après-
dîner , rendit par la verge la sixieme fois
plus de deux onces de sang.

Il faut donc croire que les plus grands
efforts que l'on puisse faire auprès d'une
femme pendant une nuit , ne sauroient
aller qu'à quatre ou cinq embrassemens.

Tous ces grands excès d'amour que l'on
nous raconte sont autant de fables que
l'on nous débite ; et si nous en voulions
croire les hommes sur ce qu'ils nous disent
là-dessus , sans consulter la raison , nous
nous laisserions aller aussi-bien qu'eux à
l'imposture et à la foiblesse d'ame.

Un roi d'*Arragon* rendit autrefois un
arrêt authentique sur cette matiere. Une
femme mariée à un *Catalan* , fut obligée
de se jeter un jour aux pieds du roi ,
pour implorer son secours sur les fré-
quentes caresses de son mari qui , selon
son rapport , lui ôteroient bientôt la vie ,
si l'on n'y mettoit ordre. Le roi fit venir
le mari pour en savoir la vérité. Le *Ca-
talan* avoua sincèrement que chaque nuit
il la baisoit dix fois, Sur quoi le roi lui dé-

fendit , sur peine de la vie , de la baiser plus de six fois ; de peur qu'il ne l'accablât par l'excès de ses embrassemens.

Je sais que les Espagnols , qui demeurent dans un pays chaud , sont beaucoup plus amoureux que nous ne le sommes en France. La chaleur excessive de leur climat , leurs alimens succulens , leurs femmes renfermées et voilées , le tempérament bilieux et mélancolique des hommes qui aiment naturellement l'oisiveté , sont sans doute les causes de leur lasciveté ordinaire : au lieu qu'en France la chaleur est modérée , les alimens nourrissent moins , les femmes sont libres , et elles conversent avec nous , les hommes sont moins bilieux et moins mélancoliques ; enfin , nous nous appliquons à quantité de choses , et l'oisiveté nous est naturellement odieuse. Si bien qu'à parler en général , si un Espagnol peut baiser une femme six fois pendant une nuit , un François ne la pourra caresser que cinq.

Les Rabbins , qui n'avoient en vue que la conservation de leur nation , taxoient le devoir qu'un paysan devoit rendre à sa femme , à une nuit par semaine ; celui d'un marchand ou voiturier à une nuit par mois ; celui d'un matelot , à deux nuits par an ; et celui d'un homme d'étude , à une nuit en deux ans. Je suis persuadé que si les femmes faisoient les loix , elles

202 *Tableau de l'Amour conjugal*,
n'en useroient pas de la sorte, témoin la
femme d'un avocat, qui sur cela me dit
l'autre jour fort ingénument, qu'elle eût
mieux aimé avoir été la femme d'un paysan
que de tous les autres.

Les anciens avoient accoutumé de met-
tre *Mercur*e près de *Vénus*, quand ils
faisoient le portrait de cette déesse, pour
nous apprendre que la raison, dont ils
pensoient que *Mercur*e étoit le dieu, de-
voit toujours ménager nos voluptés. En
effet, nous les goûtons avec plus de tran-
quillité, lorsque l'usage n'en est pas si
fréquent. Souvent nous nous dégoûtons
des alimens que nous avons en abon-
dance, et quelquefois nous sommes bien
aises de quitter la table des grands pour
celle d'un pauvre homme.

Si la modération est louable en quelque
chose, c'est sans doute dans l'amour. *Sol*-
on, qui fut estimé de l'oracle l'un des
plus sages de la Grece, prévoyoit bien
les malheurs qui devoient arriver aux hom-
mes par l'usage indiscret de l'amour, lors-
qu'il ordonna à ses citoyens qu'il ne fal-
loit baiser sa femme que trois fois le mois.

Les caresses trop fréquentes des fem-
mes nous épuisent entièrement; au lieu
que si elles nous sont modérées, notre
santé s'en conserve, et notre corps en
devient beaucoup plus libre qu'auparavant;
si bien que je ne conseillerois pas à un
jeune homme ni de fuir *Vénus* avec hor-

reur, ni de se laisser aller à ses charmes avec trop de mollesse et de complaisance. Je ferois ici le souhait qu'*Euripide* faisoit autrefois en parlant à *Vénus*.

Vénus en beauté si parfaite,

Inspire, de grace, à mon cœur,

Ta plus belle et plus vive ardeur,

Et rend dans mes amours mon ame satisfaite :

Mais tiens si bien la bride à mes ardens desirs,

Que sans en ressentir ni douleur ni foiblesse,

Jusque dans l'extrême vieillesse,

Je prenne part à tes plaisirs.

Je ne saurois louer le Philosophe *Aëas*, qui ne baisa sa femme que trois fois pendant son mariage, bien qu'il lui fit un garçon chaque fois. Pour *Xénocrate*, qui parut plutôt une pierre qu'un homme auprès de la courtisane *Phryné*, on doit croire que ce fut un effet de la continence qu'il devoit à l'étude de la philosophie, plutôt que le défaut du mouvement de ses parties naturelles.

Le tempérament, l'âge, le climat, la saison, et la façon de vivre, reglent toutes les caresses que nous faisons aux femmes. Un homme de 25 ans qui est d'une complexion chaude, rempli de sang et d'esprits, qui habite les plaines fertiles de Barbarie, qui est l'un des plus aisés de ces contrées-là, baisera plutôt cinq fois une femme pendant une nuit du mois d'avril, qu'un autre de 40 ans, qui est d'un tempérament froid, et demeure dans les montagnes stériles de

204 *Tableau de l'Amour conjugal*,
Suede, et qui, avec cela a de la peine
à vivre, n'en connoitra une autre deux
fois pendant une du mois de Janvier.

Les femmes n'ont pas leurs voluptés
bornées comme nous les avons, autre-
ment les nobles de *Lithuanie* ne permet-
troient pas aux leurs, comme ils font,
d'avoir des aidés dans leur mariage. En
effet, les femmes ne se sentent pas épuî-
sées, quand même elles souffriroient long-
tems de suite les attaques amoureuses
d'une multitude d'hommes: témoin l'im-
pudique *Messaline* et l'infame *Cléopatre*.
La premiere, ayant pris le nom de *Ly-
cisca*, fameuse coustisane de Rome, sur-
passa de 25 coups en moins de 24 heures,
dans un lieu public, la courtisane que l'on
estimoit la plus brave en amour; et après
cela elle avoua qu'elle n'étoit pas encore
tout-à-fait assouvie. L'autre, si nous en
voulons croire la lettre de *Marc-Antoine*,
l'un de ses amans, souffrit pendant une
nuit les efforts amoureux de cent six
hommes, sans témoigner d'en être fatiguée.

ARTICLE III.

*Si l'on doit prendre des remedes pour
dompter son humeur amoureuse, ou pour
s'exciter avec une femme.*

IL n'y a rien qui soit plus capable de
troubler notre tempérament, que si nous

considéré dans l'état du mariage. 203
changeons tout d'un coup à contre-tems
notre façon de vivre. L'air, le manger,
le boire et les autres choses que nous ap-
pelons naturelles, peuvent beaucoup sur
nous, et ce sont principalement ces causes
auxquelles nous devons tout le bonheur ou
le malheur de notre vie, selon la maniere
dont nous en usons.

C'est un axiome dans la médecine,
qu'*Hypocrate* a remarqué le premier, que
le changement qui se fait en nous avec
précipitation, nous cause toujours des
maladies, à moins que nous ne soyons
assez forts pour nous y opposer. Si l'on
veut, par exemple, corriger le tempé-
rément trop chaud et trop sec d'un homme
amoureux, on doit y procéder avec tant
de lenteur et de prudence, qu'il ne s'ap-
perçoive presque pas lui-même de l'action
des remèdes qui le rafraîchissent et qui
l'humectent, autrement on le jetteroit
dans une intempérie contraire, qui le ren-
droit malade.

ARTICLE IV.

*Des remèdes qui domptent le tempérament
amoureux.*

LES hommes qui dans la fleur de leur
âge jouissent d'une parfaite santé, et
qui sont d'un tempérament chaud et hu-

206 *Tableau de l'Amour conjugal*,
mide, ont beaucoup plus de semence que
ceux qui sont d'un tempérament chaud
et sec; mais cependant ceux-ci sont les
plus lascifs, ainsi que nous l'avons dit
ailleurs. Si ces derniers n'ont pas tant de
semence, elle est du moins plus âpre,
plus chatouillante et plus pleine d'esprits
et de vents; c'est ce qui les rend hardis
et amoureux: au lieu que les premiers
sont simples et débonnaires.

En quelque lieu que vive un homme
lascif, il est toujours embarrassé de son
tempérament amoureux. La vertu ne peut
rien où l'amour agit naturellement, et la
religion même a trop peu de pouvoir sur
son ame pour retenir ses premiers mou-
vemens, et pour vaincre sa complexion qui
lui fournit à toute heure des objets amou-
reux dont son imagination est échauffée.

Dans le chagrin où il est, il cherche
par-tout des remèdes qui puissent domter
sa passion. Celui que la nature lui pré-
sente pour éteindre son feu, lui plairoit
plus que tous les autres, s'il étoit permis;
mais il a de certaines considérations pour
ne le pas prendre. Cependant tous les au-
tres remèdes dont on peut user par dedans
ou par dehors, sont tous en quelque façon
inutiles ou dangereux pour lui. Leur fraî-
cheur éteint presque notre chaleur natu-
relle; leur astriction épaisit trop nos es-
prits; et l'une et l'autre détruisent presque
notre mémoire, et font tort à notre juge-

considéré dans l'état du mariage. 207
ment. C'est ce qui a fait dire à plusieurs
médecins : qu'il ne falloit pas tout-à-fait
s'opposer à la violence de l'amour , et qui
inspira l'oracle d'Apollon delphique , que
Diogene interrogea pour son fils amoureux :
*qu'on se gardât bien d'arrêter la violence
de cette passion , si l'on vouloit conserver
la vie des hommes.* En effet , si l'on s'opi-
niâtre à détruire notre humeur amou-
reuse , on détruit en même tems notre
tempérament , et par là on nous cause des
maladies dont souvent nous ne guérissons
jamais.

Cependant si notre passion est si forte
qu'elle nous apporte quelques incommo-
dités fâcheuses , et que même elle nous en
fasse appréhender d'autres qui ne le sont
pas moins , nous pouvons alors nous ser-
vir des remedes que les médecins nous
proposent sur ce sujet , mais avec une telle
modération que nous ne fassions rien dont
nous ayons lieu ensuite de nous repentir.

L'expérience nous apprend que l'air
froid , les alimens qui font peu de sang et
d'esprits , le jeûne , l'eau en boisson , l'ap-
plication à l'étude , le travail et les veilles
sont des remedes propres à combattre un
amour déréglé. De plus , éviter la com-
pagnie de la personne que l'on aime éper-
duement , se lier d'amitié avec une autre ,
fuir la nudité dans les portraits et dans les
statues , ne lire jamais de livres qui nous
excitent à l'amour , et ne regarder point

208 *Tableau de l'Amour conjugal*,
d'animaux qui se caressent, sont encore
de puissans moyens pour corriger cette
passion : car le grand secret pour vaincre
ici, et pour remporter la victoire, c'est
de ne combattre point, ou de ne com-
battre qu'en fuyant.

Mais tous ces remedes sont peu de
chose pour un homme qui aime pas-
sionnément, et qui d'ailleurs est d'une
telle complexion qu'il aimeroit quand il ne
voudroit pas aimer. Il faut quelqu'autre
remede qui fasse plus d'impression sur lui-
même, et qui lui arrache par force, pour
parler ainsi, l'amour déréglé dont son
imagination est blessée.

Je ne m'arrêterai point ici à décrire
tous les remedes que nos medecins em-
ploient à combattre cette passion, je pro-
poserai seulement ceux qui ont le plus de
force à la détruire, ou plutôt à la dimi-
nuer. Mais avant que de les proposer, il
me semble que l'on doit savoir que tous
les tempéramens ne sont pas égaux, et
qu'il y a des remedes qui diminuent le sang,
les esprits et la semence, en émoussent la
pointe dans les uns, et qui cependant en
d'autres en produisent abondamment.

Ce que j'avance seroit difficile à croire,
si l'expérience par laquelle nous savons
presque tout ce que nous savons, ne nous
en instruisoit. La laitue et la chicorée,
par exemple, s'opposent presque dans
tous les hommes à la génération de la

semence ; mais je sais certainement que , dans quelques-uns , principalement s'ils en mangent le soir , elles en engendrent une telle abondance , qu'ils se polluent la nuit en dormant. La même expérience nous apprend encore que le poivre et le gingembre diminuent la semence et dissipent les vents qui sont nécessaires à l'action de l'amour ; cependant il y en a d'autres qui sont beaucoup plus amoureux qu'auparavant , quand ils en ont usé.

La raison de ces effets si différents , n'est fondée que sur la variété des complexions des hommes. La laitue qui nous rend pour l'ordinaire lâches en amour , par l'aveu de toute l'antiquité , rend ceux-ci plus amoureux , en tempérant leur chaleur et leur secheresse excessive par sa froideur et par son humidité. Leurs parties naturelles étant ainsi tempérées , acquierent ensuite un tempérament égal , qui est la cause de la vigueur de toutes ces parties-là. Le poivre , au contraire , dissipant les humeurs superflues de ces autres , échauffe et desseche leurs parties génitales , qui sont naturellement froides et humides ; et leur procurant ainsi un tempérament égal , il augmente leur force , qui est ensuite la cause d'une coction plus avantageuse , ou , pour parler avec le savant *Daniel Tavvry* , docteur en médecine , qui me cite dans cet endroit de son livre des médicamens , les

210 *Tableau de l'Amour conjugal*,
remedes qui augmentent la semence sont presque tous remplis de parties huileuses et volatiles, si bien que les froids et les chauds agissant différemment sur diverses complexions, causent une abondance de semence et des pollutions nocturnes dans les hommes: car les premiers calment le mouvement du sang et temperent les parties de la génération; les autres, qui trouvent le sang en quelque espece de repos, lui donnent du mouvement, et ainsi procurent aux parties de la génération une filtration abondante de semence dans les uns et dans les autres.

C'est encore par la même expérience que nous savons qu'il y a des remedes chauds ou froids; que les uns et les autres dissipent ou étouffent notre feu, et s'opposent à notre concupiscence. Nous en prenons par la bouche, et nous nous en appliquons par dehors, afin d'éteindre de toutes parts cet amour déréglé qui nous cause tous les jours tant de désordres.

Je ne dirai rien ici des teintures rafraîchissantes, des lames de plomb que l'on s'applique sur les reins, des roses blanches dont on parseme son lit, de la madragore, des groseilles rouges, du citron aigre, et de tous les autres remedes qui s'opposent à la génération de la semence, en nous rafraîchissant et en nous desséchant beaucoup. Je dirai seulement quel-

que chose de ceux qui ont le plus de force à éteindre notre feu et à détruire notre semence.

Le lys d'étang blanc , que quelques-uns appellent *volet* , et que nos apothicaires nomment *nénuphar*, aussi bien que les Arabes , a une qualité si particulière pour combattre nos desirs amoureux , qu'au rapport de *Pline* , son usage pendant douze jours consécutifs empêche la génération de la semence ; et si nous en usons pendant 40 jours , nous ne sentirons plus les aiguillons de l'amour. Sa sécheresse , jointe à la froideur de cette plante , est si active qu'elle desseche et rafraîchit toutes nos parties , sans que d'ailleurs nous en ressentions aucune incommodité. C'est par ces qualités , si nous en croyons *Galien* , qu'elle entretient notre voix et nourrit notre corps , et que s'opposant à la génération de la semence , elle empêche la dissipation des esprits , qui se pourroit faire par les mouvemens de l'amour.

On en use diversement : tantôt on en fait une décoction , du syrop , de la conserve , de l'eau distillée au bain-marie , et tantôt on en compose un liniment.

Bien que nous n'ayons pas la *ciguë* des Athéniens qui est d'un verd obscur et d'une puanteur insupportable , cependant la nôtre ne laisse pas de nous incommoder par sa froideur , quand nous la mangeons : témoin *François Trapélinus* , précepteur

212 *Tableau de l'Amour conjugal*,
de *Pomponace*, qui en ayant mangé dans
un souper, fut troublé bientôt après : té-
moin encore le chevalier *Nasarinus Ba-*
sanus, qui en ayant aussi mangé en guise
de racines de persil, en devint aussi-tôt
insensé.

Nous savons pourtant, sur le rapport
de *Scaliger* et d'*Anguilara*, que les Pié-
montois en coupent le germe, quand elle
pousse au printems, et qu'ils en mêlent
dans les salades, et que quelques pauvres
d'Italie s'en servent encore aujourd'hui
avec du pain en forme d'asperges. *Jules*
Scaliger avoue même en avoir mangé en
guise de *chervi*, sans en avoir été incom-
modé, et *saint Jérôme* nous assure que les
prêtres d'Athènes, par l'usage qu'ils fai-
soient de la *ciguë*, cessoient de ressentir
les mouvemens de la concupiscence. La
ciguë n'a donc point de mauvaises qualités,
selon la pensée de ces auteurs; et *Mercuri-*
al n'auroit jamais conseillé aux femmes
d'en boire la décoction, pour empêcher de
tomber dans les excès de l'amour, s'il n'eût
été persuadé qu'elle ne produisoit point de
mauvais effets.

De tout cela on peut conclure qu'il y a
des especes différentes de *ciguë*; ou que la
force des personnes qui en usent, résiste
plus ou moins à la vertu de cette plante;
ou qu'enfin, ce que je croirois plutôt, les
unes en prennent peu et les autres beau-
coup; car *Galien* nous apprend que si

considéré dans l'état du mariage. 213
nous en usons avec modération , elle nous rafraîchit et dissipe notre semence ; au contraire , si nous en prenons un peu plus , elle nous rend stupides , et enfin elle nous tue , si nous en mangeons beaucoup.

Après cela , l'on ne doit point être si scrupuleux dans l'usage de notre *ciguë* , que le sont quelques médecins d'aujourd'hui , qui ne veulent pas même que l'on s'en serve par dehors en petite quantité : et l'histoire de *Socrate* , qui mourut après avoir bu un mélange de *ciguë* , ne nous doit pas faire craindre d'user de la nôtre avec modération , puisque la boisson de la *ciguë* des Athéniens étoit un poison aiguë avec de l'opium que l'on mettoit dans du vin. Cependant nous apprenons de *S. Basile* , dans sa septieme homélie , que non-seulement les prêtres Athéniens usoiert de leur *ciguë* , qui est plus ennemie de l'homme que la nôtre , pour domter leur tempérament amoureux , et pour effacer de leur esprit les idées lascives , mais encore que les femmes incommodées de la fureur de la matrice en étoient entièrement guéries quand elles s'en étoient servies.

De tous les rémedes chauds qui détruisent la semence , et qui combattent les vents , il n'y en a point que l'on estime avoir plus de force que le *camphre* , l'*agnus-castus* et la *rhue*. Ce sont ces rémedes , à ce que l'on dit , qui causent aux hommes et aux femmes la chasteté et la stérilité

214 *Tableau de l'Amour conjugal* ;
même , et qui dissipent tous les fantômes
que l'amour peut présenter à leur ima-
gination.

Le *camphre crud* que l'on nous apporte
de *Perse* , de la *Chine* ou de l'*isle de*
Bornéo , est une espece de gomme , que
quelques médecins pensent être froide et
seche , parce qu'étant mêlée avec quel-
ques remedes froids , ces remedes rafraî-
chissent avec beaucoup plus de force.

Mais d'autres soutiennent le contraire ,
et croient que le *camphre* est chaud et sec
au second degré , parce qu'il échauffe la
langue et l'estomac , qu'il a une odeur
pénétrante , qu'il enflamme , et qu'il brûle
même dans l'eau. En effet , je n'ai point
trouvé de meilleurs remedes dans les épui-
semens que cause l'étude , que de mettre
dans la bouche gros de *camphre* comme la
tête d'une épingle. Dès qu'il se fond à l'hu-
midité de la bouche , il envoie par tout le
corps des esprits qui nous récréent , et
tombant ensuite dans notre estomac , il
nous échauffe et nous incommode même
par sa chaleur , si nous en prenons beau-
coup.

Quelques médecins pensent que les
hommes qui en usent souvent , sont pour
la plupart stériles , parce qu'ils ont appris
qu'il avoit la propriété d'éteindre notre
feu et la semence même. En effet sa sé-
cheresse est trop considérable pour ne pas
dessécher nos humidités , et sa matiere

trop subtile pour ne pas faire évaporer les parties spiritueuses de notre semence.

Mais cette pensée, quelque apparence qu'elle ait, et l'expérience qu'en fit *Scaliger* sur une chienne de chasse, n'empêchent pas que nous ne demeurions toujours dans notre sentiment; savoir, que nous ne croyons pas qu'il puisse éteindre la semence, ni empêcher la génération. Car comme l'opinion contraire n'est pas bien établie par l'expérience, et que l'histoire de *Jules Scaliger* est unique, nous avons lieu de croire qu'il n'est point ennemi de la génération des hommes, ce que je pourrois prouver par moi-même et par *Tachenius*, qui nous assure que ceux qui purifient le camphre à Venise et à Amsterdam, sont très-amoureux et très-féconds.

Les femmes Athéniennes qui servoient aux cérémonies que l'on faisoit à l'honneur de *Cérès*, préparoient des lits avec des branches d'*agnus-castus*, dans le temple consacré à cette déesse; elles avoient appris par l'usage, que l'odeur des branches de cet arbre combattoit les pensées impudiques et les songes amoureux. A leur exemple quelques moines chrétiens se font encore aujourd'hui des ceintures avec des branches de cet arbre, qui se plie comme de l'osier, et ils prétendent par-là s'arracher du cœur tous les desirs que l'amour y pourroit faire naître. En vérité la se-

216 *Tableau de l'Amour conjugal* ;
mence de cet arbre , que les Italiens
appellent *piperella* , et que *Serapion*
nomme le poivre des moines , fait de
merveilleux effets pour se conserver dans
l'innocence ; car si l'on en prend le poids
d'un écu d'or , elle empêche la génération
de la semence ; et s'il s'en fait encore
après en avoir usé , elle la dissipe par sa
sécheresse ; et puis sa qualité astringente
resserre tellement les parties secrettes ,
qu'après cela , elles ne reçoivent presque
plus de sang pour en fabriquer de nou-
velle. N'est-ce point pour cela que la sta-
tue d'*Esculape* étoit faite de bois d'*agnus-
castus* , et qu'aujourd'hui , dans la céré-
monie du doctorat des médecins on ceint
les reins du nouveau docteur avec une
chaîne d'or , qui rafraîchit de lui-même ,
pour lui marquer qu'en exerçant la méde-
cine , il doit être pudique et retenu avec
les femmes ?

La *rhue* seche produit les mêmes effets.
Sa semence , qui est chaude et seche au
troisieme degré , aussi bien que celle de
l'*agnus castus* , desseche tellement notre
semence , qu'il n'en reste presque point
pour faire des épanchemens amoureux ;
et si l'on en prend de tems en tems le
poids d'un écu d'or , l'on se trouve en-
suite impuissant auprès d'une femme ,
quelqu'effort que l'on puisse faire.

Je ne saurois passer ici sous silence le
remede

considéré dans l'état du mariage. 217
remède horrible dont se servit *Faustine*,
fille de l'empereur *Antoine* le Dèbon-
naire, pour calmer l'amour déréglé qu'elle
portoit à un *gladiateur*. L'empereur qui
l'aimoit tendrement se persuadoit qu'elle
avoit été enchantée, et il croyoit qu'il
étoit impossible, sans charmes, qu'une
femme abandonnât un mari qui avoit
de si belles qualités, comme avoit *Antoine*
le philosophe, pour aimer un *gladiateur*.
C'est ce qui l'obligea à envoyer consul-
ter les Chaldéens, qui lui firent réponse
que *Faustine* devoit boire du sang de
celui qu'elle aimoit, et coucher ensuite
avec son mari pour haïr horriblement
ce premier homme. En effet, le succès
répondit à la promesse: et *Antonius com-
modus* naquit de ces embrassemens, qui
dans le tems se délecta au meurtre, comme
le meurtre avoit été la cause de sa vie.

ARTICLE V.

*Des remèdes qui excitent l'homme à em-
brasser amoureusement une femme.*

JE dis encore une fois que je ne prétends
point écrire pour des personnes qui ont
l'esprit mal tourné, mon dessein n'étant
pas d'enseigner les excès de l'amour; ce
seroit favoriser le vice, et en même tems
détruire la santé des hommes.

Tome I.

K

La matiere que je traite est comme un couteau à deux tranchans , qui fait du bien à ceux qui le prennent à propos , et du mal aux autres qui ne savent pas le manier. Si je suis la cause de quelques excès , il ne faut pas m'en imputer le blâme ; on doit plutôt blâmer ceux qui se laissent mollement aller au crime , et qui n'ont pas assez de vertu pour se soutenir. La terre n'est pas la cause de notre ivresse , bien qu'elle nous donne tous les ans ses liqueurs agréables. Elle n'est pas non plus la cause de notre mort, quoiqu'elle nous présente des herbes vénéneuses.

J'écris donc pour des maris qui sont foibles par des défauts naturels , par l'âge , par des désordres de leur vie passée , ou par quelque longue maladie : qui n'ont pas assez de force pour engendrer ni pour satisfaire leur femme : qui cherchent par-tout des moyens pour avoir des successeurs légitimes , et qui n'épargnent ni leur bien ni leur santé même pour y réussir.

Je m'étonne de ce que les casuistes qui ont écrit tant de bagatelles sur la matiere que j'examine dans ce livre , aient oublié cette question importante , et qu'ils ne nous aient point du tout enseigné si c'étoit un crime de s'exciter , ou pour rendre le devoir à une femme , ou pour engendrer un enfant ; car ces deux fins sont , ce me semble , fort raisonnables ,

au lieu que la volupté ne l'est pas. Quoi qu'il en soit, nous tâcherons d'en parler selon que la nature nous en instruira, et que l'expérience nous donnera des lumières pour connoître les remèdes qui sont les plus propres à nous exciter à l'amour.

La nature a mis dans le cœur de tous les hommes un violent desir d'avoir des enfans pour successeurs et pour héritiers de leur nom et de leur bien. Je ne vois donc pas de crime à seconder cette inclination si naturelle, pourvu qu'elle se tienne dans de justes bornes. Mais hormis cela, je ne craindrois point d'imiter un médecin italien, qui donna à un vieillard un remède purgatif pour un remède amoureux.

Je ne veux point parler ici de tous les remèdes qui nous excitent à l'amour, et qui produisent beaucoup de matière dans nos parties secrètes, comme sont les *jaunes d'œufs*, les *testicules de coq*, les *chancres*, les *chevrettes*, les *écrevisses*, la *moëlle de bœuf*, le *vin doux*, le *lait*, et les autres choses qui nourrissent beaucoup. Je ne dirai rien aussi des remèdes qui causent des vents, comme les *artichauts*, l'*ail cuit*, l'*hipomane*, le *membre de cerf* ou de *taureau tué au mois de mai* ou d'*octobre*, les *cucubes*, etc. Je m'arrêterai seulement à ceux qui ont le plus de force pour encourager un homme à embrasser vigoureusement une femme.

Je dirai donc en peu de mots ce que je pense du petit *crocodile*, que les Latins appellent *scincus*, et que l'on pourroit nommer *crocodile terrestre*, et que l'on appelle aux Antilles *mabouiha* et *brochet terrestre*, du *chervi*, du *satyrion*, du *borax*, de l'*opium*, des *cantharides* et de l'herbe dont parle *Théophraste*; mais j'avertirai encore ici ceux qui sont lents dans l'exercice de l'amour, de ne se servir de ces remèdes qu'après avoir inutilement employé les autres moyens naturels et légitimes.

Parce que nous ne connoissons presque point en France le petit *crocodile*, qui se trouve ordinairement en Égypte, et que nous n'en avons l'expérience que par le rapport d'autrui; nous nous contenterons de dire que la chair d'autour de ses reins, mise en poudre, et bue dans du vin doux, du poids d'un écu d'or, fait des merveilles pour exciter un homme à l'amour: aussi l'a-t-on fait entrer dans la composition qui irrite nos parties secrètes, et qui fait aimer éperdument.

Ce ne sont que les noms différens que chaque nation donne aux plantes, qui nous troublent le plus souvent, quand il en faut parler; plus une plante a de vertus, plus on lui a donné de noms: témoin le *chervi*, dont les auteurs qui en ont traité, ont fait une telle confusion, qu'il faut avouer que les plus éclairés dans la science des plantes,

considéré dans l'état du mariage. 221
ont bien de la peine aujourd'hui à débrouiller ce que les anciens et les nouveaux herboristes nous en ont voulu dire. Les uns l'ont nommée *genicula* ou *genicella*, les autres l'ont appelée *fraxinelle*. *Avicenne* lui a donné le nom de *langue d'oiseau*, *Pline* de *langue d'oison*, et les Arabes l'ont désignée par celui de *secalcul*. Ce n'est pourtant ni la *renouée*, ni le *seau de marie* de *Dioscoride*, ni le *dictame*, ni le *fresne*, ni enfin l'*ornithagalon* des anciens, parce que tous ces noms marquent des plantes particulières et différentes.

Ce que nous appellons *chervi*, et qui est aujourd'hui en France assez connu par ce nom-là, a tant de vertu pour exciter les hommes à aimer, que *Tibere*, l'un des plus lascifs de tous les empereurs, si nous en croyons l'historien, en faisoit venir tous les ans d'Allemagne pour s'exciter avec ses femmes. En effet, tous les médecins demeurent d'accord de ses qualités, et disent qu'il engendre beaucoup de vents et de semence, aussi bien que l'artichaut. Ce qui oblige encore aujourd'hui les femmes suédoises, au rapport des matelots qui viennent du Septentrion, d'en donner à leurs maris, quand elles les trouvent trop lâches à l'action de l'amour.

Le *satyrion* est une plante dont on fait plusieurs choses, et dont on peut user indifféremment pour les effets que nous en espérons; sa racine représente ordinaire-

222 *Tableau de l'Amour conjugal*,
ment deux testicules de chien : la bulbe
basse est succulente et dure , et la haute
toute flétrie et mollette , comme étant la
plus vieille. C'est cette première racine
que l'on doit toujours prendre quand on
en a besoin. Cependant le *satyrion* qui
n'a qu'une seule racine bulbeuse , doit
être préféré aux autres , selon le senti-
ment de plusieurs médecins. Mais , quoi
qu'il en soit , les bulbes de toutes ces
plantes font beaucoup de semence , en-
gendrent beaucoup de vents , si on les
fait cuire sous la cendre comme les
truffes , et si on les mêle ensuite avec
du beurre frais , du lait et du girofle
en poudre , ou qu'on les fasse confire en
sucre , comme l'on en vend aujourd'hui
chez les droguistes de Paris. Ces racines ,
par leur humidité superflue , enflant nos
parties naturelles , nous rendent sembla-
bles à des satyres , d'où cette plante a
pris son nom. On lui attribue tant de
vertu , qu'il y en a qui pensent que pour
s'exciter puissamment à l'amour , il ne faut
qu'en tenir dans les deux mains pendant
l'action même.

C'est cette racine qui a donné le nom
à ce fameux mélange que les médecins
ont nommé *diasatyrion*. Si l'on en prend
le matin et le soir la pesanteur d'un demi-
écu d'or avec du vin doux , ou du lait
de vache , pendant sept ou huit jours ,
ils assurent que les vieillards reprendront

la vigueur de leurs jeunes ans , pour satisfaire leurs femmes , et pour se faire des successeurs. On débite une boisson gluante dans les cabarets de Perse dont la base est une espece de *satyrion* , qui est fort commun dans ce royaume-là. Elle échauffe beaucoup, aussi la boit-on chaude comme le café. C'est pour cela que les Perses en usent plutôt pendant l'hiver que durant l'été , principalement dans les villes septentrionales de ce pays-là. Ils l'appellent *schareb-rhaleb* , c'est-à-dire , *sirop de renard* , parce que le *satyrion* a ses bulbes semblables aux testicules de cet animal. Quelques-uns ont cru que c'étoit l'herbe amoureuse de *Théophraste* , ce que nous examinerons ci-après.

Le *borax* raffiné est du nombre de ces remedes qui excitent puissamment à l'amour. Il est une espece de sel dont usent aujourd'hui nos orfèvres pour faire fondre plus aisément l'or qu'ils mettent en œuvre. Il pénètre toutes les parties de notre corps , il en ouvre tous les vaisseaux , et par la ténuité de sa substance, il conduit aux parties génitales tout ce qui est capable en nous de servir de matiere à la semence. Il a tant de vertu , ainsi que l'expérience me l'a souvent fait connoître , que si l'on en donne à une femme , qui ne peut accoucher , un ou deux scrupules dans quelque liqueur convenable , l'on en verra bientôt des effets surpre-

224 *Tableau de l'Amour conjugal*,
nans. Il se porte d'abord aux parties naturelles, et y produit tout ce que l'on peut attendre d'un remede qui a été tenu fort long-tems pour un secret.

On ne doit pas craindre d'en user par la bouche. L'usage n'en est point dangereux ; et si quelques medecins ont écrit qu'il étoit un poison, ils ont confondu le *chrysocolle* des Grecs avec le *baurach* des Arabes, l'un et l'autre servant à faire fondre l'or plus aisément. C'est ainsi que les mêmes effets des drogues, et que la différence des noms que l'on impose aux choses, ont souvent trompé les hommes les plus doctes et les plus éclairés.

Si *Fallope*, de *Lobel*, *Rodriguez à Castro* et *Mercurial* s'en sont heureusement servis dans des maladies des femmes, nous ne devons point en avoir de l'horreur ; et si ce dernier medecin nous assure qu'il agit si puissamment pour les parties naturelles de l'un et de l'autre sexe, qu'il jette même les hommes dans le *priapisme*, si l'on en use avec excès, nous pouvons hardiment nous en servir avec modération.

Peut-être me blâmera-t-on de ce que je place ici avec les remedes qui excitent à l'amour l'*opium*, que toute l'antiquité a cru être froid au quatrieme degre, et tuer les hommes par l'excès de cette qualité. Bien loin, dira-t-on,

de nous enflammer auprès d'une femme , il nous cause le sommeil , et nous rend stupides , au lieu de nous rendre amoureux. Mais si nous faisons réflexion qu'il est amer et âpre à la bouche , qu'il s'enflamme au feu , et que les Orientaux en usent pour être vaillants à la guerre et auprès des femmes , nous serons sans doute d'un autre sentiment.

Quand l'empereur des Turcs leve une armée , les soldats se garnissent d'*opium* qu'ils appellent *amsiam* , ou *assion* , pour s'en servir comme nos matelots de tabac , si nous en croyons *Bellon*. Une petite dose prise par la bouche , excite des vapeurs qui montent au cerveau , trouble bénignement l'imagination , comme fait le vin ; mais une dose excessive fait entièrement évaporer notre chaleur naturelle , et dissipe tout à fait nos esprits , comme le saffran , si nous en prenons beaucoup.

Les Orientaux , qui aiment naturellement l'excès de l'amour , ont l'imagination incessamment embarrassée d'objets lascifs ; et lorsqu'ils ont pris un peu d'*opium* , auquel ils sont accoutumés , elle s'échauffe alors , et se trouble plus qu'auparavant : et comme ils ressentent des démangeaisons et des chatouillemens partout le corps , et principalement à leurs parties naturelles , je ne m'étonne pas s'ils sont étourdis à la guerre , et si lascifs avec les femmes.

C'est un poison pour nous qui n'y sommes point accoutumés, à moins que nous ne soyons aussi sains et aussi robustes que l'étoit monsieur *Charas* (*), quand il en prit douze grains. Pour moi j'ai de la peine à en donner deux ou trois grains de crud à mes malades les plus vigoureux, me souvenant toujours des funestes effets que j'ai vu arriver par les mauvais usages de ce remede, et des préceptes que nous donne *Zuingerus*, sur cette drogue.

Je ne m'étonne pas si les Turcs et les Orientaux ont une inclination si déréglée à prendre de l'*opium* pour jouir d'une volupté indicible. Pour moi, qui ai éprouvé les vertus de cette drogue dans une maladie presque désespérée en 1688, je dirai sincèrement ce que j'en ai ressenti. Tous les remedes m'étoient alors inutiles dans les vomissemens excessifs, et dans le fâcheux cours de ventre que je ressentois. Je crus qu'il n'y avoit point au monde d'autres moyens de me sauver que de prendre deux grains d'extrait simple d'*opium*. Je ne l'eus pas plutôt pris, que je me sentis guéri, comme par miracle, et que pendant un jour entier, je ressentis des plaisirs que je ne saurois exprimer. Une petite vapeur douce et chatouillante couloit insensiblement, comme je le pense, par les nerfs et par les membranes exter-

(*) *Charas*, fameux médecin du roi d'Espagne, et reconnu par sa *Pharmacopée*.

nés de mon corps. Cette vapeur me causoit une volupté excessive ; car depuis la nuque du cou et les épaules jusqu'au croupion , je sentoís un chatouillement qui me causoit un plaisir parfait , puis cette vapeur agréable étoit portée aux pieds et aux genoux , où je ressentois encore , principalement autour de la rotule , des chatouillemens inexplicables. Ce plaisir se fit ressentir plusieurs fois en sommeillant , pendant ce jour-là , si bien que je ne fus pas marri d'avoir été malade , pour avoir ressenti des plaisirs qui sont une ombre de ceux du ciel , et une image d'une félicité bien imaginée. Je ne m'étonne donc pas si les Levantins sont si friands d'*opium* , puisqu'il cause tant de plaisir à ceux qui en usent.

Les *mouches cantharides* ont tant de pouvoir sur la vessie et sur les parties génitales de l'un et de l'autre sexe , que si l'on en prend deux ou trois grains , l'on en ressent de telles ardeurs que l'on est ensuite malade : témoin ce qui arriva ces années passées à un de mes amis qui vit encore. Son rival étant au désespoir de ce qu'il épousoit sa maîtresse , s'avisa de mettre des *cantharides* dans un pâté de poires qu'il lui fit présenter le soir des noces. La nuit étant venue , le marié caressa tellement sa femme , qu'elle en fut incommodée ; mais ces délices se chan-

228 *Tableau de l'Amour conjugal*,
gerent bientôt en tristesse, lorsque cet
homme, sur le minuit, se sentant extrê-
mement échauffé, avec une grande diffi-
culté d'uriner, s'aperçut qu'il faisoit du
sang par la verge. La peur lui augmenta
le mal, qui fut accompagné de quelques
foiblesses. On le traita avec tout le soin
possible, et l'on appliqua à son mal des
remedes qui le guérirent avec bien de la
peine.

L'herbe qu'*Androphile*, roi des Indes,
envoya au roi *Antiochus*, étoit l'herbe
de *Theophraste*, fort efficace pour exciter
les hommes à embrasser amoureusement
les femmes, et en cela surpassoit toutes
les vertus des autres plantes. S'il en faut
croire l'Indien qui en étoit le porteur,
il assuroit qu'elle lui avoit donné de la
vigueur pour soixante-dix embrassemens;
mais il avouoit aussi qu'aux derniers effets,
ce qu'il rendoit n'étoit plus de la se-
mence.

Nous savons, par ceux qui ont voyagé
dans les Indes, que les Indiens sont beau-
coup plus lascifs que nous ne le sommes;
et que l'une de leurs principales occupa-
tions est de prendre avec les femmes les
plaisirs que l'amour leur présente. Parce
qu'ils se plaisent à cet exercice amoureux,
ils ont trouvé des remedes pour s'y exciter
davantage. Ils usent ordinairement de
bétel, d'*areca* ou de *banghé*, qu'ils pren-
nent quelquefois seuls, et qu'ils mêlent

considéré dans l'état du mariage. 229
souvent les uns avec les autres , ou avec
un peu de *chaux de coquille*.

L'herbe dont parle *Téophraste* est sans
doute l'une de ces trois choses. Et si je
suis un bon devin , je choisirois plutôt
le *banghé* que les deux autres , fondé
sur cette conjecture que le *banghé* , au
rapport de *Clusius* , a des qualités sem-
blables à celles du *maslach* , *meslabk* , ou
measlack des Turcs , qui n'est autre chose
que l'*ansiam* des Orientaux , selon la
pensée de *Bauhin*. Si l'*ansiam* rend les
hommes plus alegres et plus lascifs , ainsi
que nous l'avons rapporté ci-dessus , le
banghé ne produira pas de moindres effets ,
si nous en croyons ceux qui en ont usé ,
c'est-à-dire , qu'il nous rendra ardents à
caresser les femmes , et nous causera en
dormant d'agréables rêveries , si l'on s'en
sert en petite quantité. Mais si l'on en
prend beaucoup l'on en devient insensé :
témoins les femmes indiennes qui , vou-
lant témoigner l'affection qu'elles por-
toient à leurs maris pendant leur vie ,
prennent beaucoup de *banghé* , qu'elles
mèlent avec du *sefane* , et se jettent ainsi
toutes insensées dans le feu où l'on fait
brûler le corps de leurs maris défunts.

Cette conjecture m'en fait naître deux
autres , l'une que le *banghé* des Orien-
taux est le *banjain* des Egyptiens , que
Cesalpinus dit avoir la semence dure et
semblable à celle d'un petit cochon : l'au-

230 *Tableau de l'Amour conjugal*,
tre, que c'est l'herbe que nous appelons
strammonium ou *pomme épineuse*, qui est
une espede de *solanum*; ou plutôt que
nous nommons *chanvre*, de la semence
de laquelle on fait commerce dans l'O-
rient, comme dans l'Occident le *tabac*.

Ces conjectures sont appuyées sur le
rapport d'un honnête homme, qui a passé
quelques années dans les Indes, et qui
m'a dit que les Orientaux usent d'une
petite semence qui les rendoit comme
insensés auprès des femmes, et il me l'a
dépeinte semblable à celle du *strammo-
nium*. A quoi se rapporte fort bien ce
qu'avoit appris *Hoffman* du médecin
Ratzembach, qui lui avoit dit que les
Turcs avoient dans une forteresse, qui
fut prise par les chrétiens en l'an 1595,
une grande quantité de semence.

D'ailleurs le *strammonium*, que les
Turcs appellent *tatoula* ou *datoula* pro-
duit des effets semblables à ceux du
banghé; car si l'on donne un peu de sa
semence avec du vin aux personnes qui
y sont accoutumées, il les rend joyeu-
ses, et remplit leur imagination d'objets
qui ne sont point désagréables; et parce
que la plus grande passion des Orientaux,
est celle qu'ils ont pour les femmes,
il ne faut pas s'étonner si, ayant l'es-
prit un peu troublé par la vertu de
cette plante, ils ont en dormant d'a-
gréables rêveries, qu'en veillant même

considéré dans l'état du mariage. 231
ils se sentent extrêmement émus auprès
des femmes.

Mais il ne faut pas trop s'y jouer ; car si
ceux qui y sont le plus accoutumés en
prennent la pesanteur de deux écus d'or ,
ils en deviennent insensés pendant trois
jours , si la dose est un peu plus forte ils
en meurent , et une demi-once tue le
plus robuste de tous les hommes.

Ces conjectures que j'avois faites au-
trefois n'étoient pas , ce me semble , mal
fondées. Cependant , j'ai appris depuis de
bonne part que le *banghé* des Orientaux
étoit une herbe et une composition qu'ils
appellent *banghé* l'une et l'autre , au
moins les Perses et les Levantins les nom-
ment ainsi. Les Barbares de Madagas-
car et des îles adjacentes les plus voisines
de l'Afrique , les appellent *aleth man-
gha* ; les Egyptiens *asis* , *assis* , ou *axis* ,
et les Turcs *azarath* ; or l'*assis* des Egyp-
tiens ne signifie que de l'herbe par ex-
cellence , que je crois être notre *chan-
vre*. Puis examinant le *banghé* des Asiati-
ques et le *banjain* des Egyptiens , je trouve
qu'ils sont le *mangha* des Africains , à
quelques lettres près. Ainsi , on peut con-
clure que l'herbe lascive dont *Téophraste*
fait mention , est plutôt le *chanvre* que
toute autre chose , puisqu'elle a une
odeur vineuse , qu'elle cause l'ivresse ,
et qu'elle trouble l'imagination. J'en dis
de même de la composition que l'on en

232 *Tableau de l'Amour conjugal*,
fait, comme je l'ai écrit fort au long dans
mon livre de la boisson des peuples. Ainsi,
il ne faut pas croire que ce soit ni le *sa-*
tyrion ni le *strammonium*, comme je l'ai
dit, ni le *urnag* des Africains, qui est
peut-être notre *satyrion*, ni enfin le
ginzeng des Chinois et des Tartares.

J'avoue que les Européens ne ressen-
tent pas les mêmes effets de l'usage de
ces *narcotiques*, que font les Asiatiques
et les Africains. La coutume fait que ces
drogues produisent des effets différens
dans ceux qui en usent, et nous n'ob-
servons chez nous que la tranquillité de
l'ame, le plaisir et la démangeaison du
corps, au lieu des égaremens amoureux
qui se remarquent chez les autres. Si tous
ces remedes sont assaisonnés avec de
l'ambre ou du musc, ils seront beaucoup
plus efficaces, et exciteront davantage à
l'amour, l'expérience nous montrant que
ces deux parfums portent les humeurs aux
parties naturelles qui en sont chatouillées.
Je ne parlerai point ici de la chair de
lion, parce que l'expérience a fait con-
noître qu'elle étoit ennemie des hommes;
car un médecin en ayant donné trois gros
à *Aliso Vanicus*, pour l'exciter à aimer,
il le tua au lieu de le guérir.

Les remedes que l'on prend par la
bouche ne sont pas les seuls qui excitent
les hommes à embrasser amoureusement
les femmes. Ceux que l'on applique par

dehors y contribuent beaucoup, et l'on en forme des linimens pour en oindre les reins et les parties naturelles. Ces linimens se font avec du miel, du *storax liquide*, de l'*huile de fourmi volant*, du *beurre frais* ou de la *graisse d'oie sauvage*; on y ajoute un peu d'*euphorbe*, de *pied d'alexandre*, de *gingembre*, ou du *poivre*, pour faire pénétrer les remèdes, et l'on y mêle quelques grains, d'*ambre gris*, de *musc* ou de *civette* pour le parfumer.

On peut encore appliquer des remèdes sur les testicules des hommes lents, pour les exciter à aimer; comme ces parties sont la seconde source de la chaleur, selon le sentiment de *Galien*, ils la communiquent aussi à tout le corps, car outre la force d'engendrer, ils fabriquent encore une humeur spiritueuse, qui nous rend robustes, hardis et courageux. Pour cela, on peut prendre de la poudre de canelle, de girofle, de gingembre et de roses, avec de la thériaque, de la mie de pain, et du vin rouge.

Mais cet homme dont nous avons parlé ailleurs, après *Celius Rhodiginus*, se servoit d'un plaisant remède pour s'exciter avec une femme. Il se faisoit bien fouetter dans l'action; et si quelquefois, par respect ou par pitié, on le fouettoit avec plus de modération, il se mettoit en colere contre celui qui l'épargnoit, si bien qu'il n'étoit jamais plus content que lorsque

234 *Tableau de l'Amour conjugal ,*
la douleur l'obligeoit à satisfaire sa passion
déréglée.

CHAPITRE VI.

*Si l'homme prend plus de plaisir que la
femme lorsqu'ils se caressent.*

L n'y a point de plaisir ni plus prompt ,
ni plus grand que celui de l'amour ; il ré-
jouit dans un instant tout notre corps , et
ravit de joie toute notre ame. Nous n'a-
vons besoin ni d'industrie ni de maître
pour nous apprendre à aimer. La nature
nous a imprimé dans le cœur je ne sais
quoi d'amoureux , qu'elle cultive peu à
peu , à mesure que nous croissons ; et
quand elle nous incite à caresser une fem-
me , je ne saurois dire en combien de ma-
nieres elle nous fait naître des contente-
mens. Les approches de l'amour sont aussi
délicieuses que la jouissance même. Le
plaisir est extrême quand nous y pensons
par avance ; et le souvenir en est agréable.
La douleur que nous souffrons à aimer
nous plaît autant que le plaisir même.
Enfin toutes les passions de l'ame sont ,
pour ainsi dire , les esclaves de cette
passion amoureuse.

Le sentiment vif et indicible que nous
avons dans les plaisirs du mariage , nous

fait connoître celui qui en est l'auteur ; et je me persuade que Dieu a voulu nous en faire connoître l'excès et la grandeur , pour nous indiquer ceux que nous devons espérer à l'avenir. Je n'aurois osé avancer cette pensée , si *S. Augustin* ne me l'avoit fournie dans son livre 14 de la cité de Dieu , chap. 17 ; et je ne m'étonne pas , poursuit-il , si les plaisirs que nous prenons avec les femmes sont si excessifs , et s'ils surpassent tous ceux que les hommes peuvent ressentir , et s'ils nous touchent si vivement au dedans et au dehors , puisque notre ame et notre corps en sont si puissamment émus. La nature ne nous a pas permis d'éviter ces voluptés , quelques saints que nous soyons , quand dans le mariage nous voulons nous appliquer à faire des enfans.

Si la nature n'avoit mis des délices extrêmes dans l'action de l'amour , je ne saurois croire qu'un homme d'esprit pût se plaire à se repentir si souvent. Mais les idées trompeuses de l'amour sont si engageantes , qu'il est comme impossible de s'en garantir , et il faut que le plaisir que l'on prend avec les femmes soit bien grand , puisque , selon le sentiment de la plupart des Théologiens , les diables en sont si friands.

L'expérience de tous les jours nous fait voir que les plaisirs du mariage ne

236 *Tableau de l'Amour conjugal*,
nous rendent pas heureux : au contraire ;
il y a peu de personnes qui ne se re-
pentent après les avoir pris , comme
nous venons de dire. Il faut faire peu de
réflexions sur les attraits de l'amour ,
dont la nature nous a charmés , pour
connoître que ce n'est pas où il faut nous
arrêter ; si bien que pour parler juste , il
ne faut aimer les plaisirs du mariage que
pour la génération , et peut-être pour
être chastes , et pour obéir aux ordres de
Dieu , qui veut garnir le Ciel des bien-
heureux , dont nous sommes les orga-
nes et les instrumens. Les hommes char-
nels n'entendent point ce langage , il n'y
a que les spirituels qui le goûtent : car
ceux qui croient que le bien de l'homme
dans le mariage est dans la chair , et
que le mal est ce qui le détourne des plai-
sirs ; que ceux-là s'en soulent , et qu'ils
y meurent ! Mais ceux qui n'ont en vue
que d'obéir à Dieu , et de satisfaire à
ses commandemens ; qui ont une femme
comme s'ils n'en avoient point , ainsi
que parle *S. Paul* , et qui ont pour en-
nemis ceux qui les empêchent de faire
leur devoir ; que ces personnes-là se con-
solent en notre Seigneur !

Que si nous considérons le mariage
avec toutes ses suites , en qualité d'hom-
mes charnels , nous n'y trouverons que
des malheurs et des imperfections ; mais
si nous l'examinons en qualité de chré-

tiens, nous verrons que c'est l'ouvrage de Dieu, que *Jesus-Christ* a perfectionné par sa grace, que nous avons perdue par notre corruption. Si nous ne nous servons du milieu de *Jesus-Christ*, tous nos plaisirs, quelques licites qu'ils puissent être, ne seront que des malheurs et des disgrâces. Le mariage sans *Jesus-Christ* est abominable; avec *Jesus-Christ* il est aimable et saint, puisqu'il l'a sanctifié avec tout ce qui en dépend.

J'avoue que nous ne saurions empêcher que l'amour ne se fasse par-tout ressentir, et que les hommes les plus retirés qui habitent les grottes et les déserts ne sauroient éviter ses atteintes. Il les touche aussi bien que nous, et cette passion se fait connoître dans les forêts les plus affreuses, aussi bien que dans les villes les plus peuplées.

La volupté du corps ne consiste à ne ressentir aucune douleur. Celle de l'esprit réside dans la joie intérieure de n'être point esclave de ses passions; mais les plaisirs que nous prenons dans le mariage sont quelque chose de divin, s'ils ne passent pas les bornes de la raison. C'est ce qui obligea les anciens à établir une *Vénus* honnête et modeste qui veilloit aux actions licites des femmes mariées, et c'est cette même volupté que la nature a donnée comme des attraits pour la perpétuité de notre espèce.

Ce n'est point un crime que de prendre des plaisirs amoureux avec sa femme; si nous en voulons croire *S. Bonaventure*, et *Salomon*, le plus sage et le plus heureux des hommes, qui a le mieux parlé des plaisirs de l'amour, par l'expérience qu'il en avoit faite; et on ne doit point se persuader que la nature ait joint les plaisirs à la conjonction des sexes pour nous faire des crimes.

De ces trois sortes de volupté, savoir du corps, de l'esprit, et de l'amour, la dernière est sans doute la plus forte et la plus grande; notre corps et notre ame se fondent de joie, pour ainsi dire, lorsque nous nous perpétuons: et ces deux parties de nous-mêmes ressentent tant de contentement, qu'on ne les a pu encore bien expliquer jusqu'à cette heure.

Si l'amour cause des égaremens et nous fait souvent perdre l'esprit, c'est une preuve de la violence de ses voluptés. Notre siècle nous fournit assez d'exemples malheureux, sans en aller chercher dans les siècles passés pour nous apprendre cette vérité. La chambre de justice que notre grand monarque a depuis peu établie contre les empoisonneurs, nous marque assez, par les arrêts qu'elle donne, jusqu'où peuvent aller les emportemens de l'amour. Si ses voluptés n'étoient pas si charmantes, et qu'elles n'eussent pas tant d'empire sur

considéré dans l'état du mariage. 239
notre esprit, nous n'en verrions pas tous les jours tant de funestes effets, et jamais *Viturio* et *Ferrier* n'auroient perdu la vie en la voulant donner à un autre, si l'amour ne les avoit charmés.

L'homme et la femme goûtent tous deux des plaisirs extrêmes quand ils se caressent, et j'aurois peine à dire lequel des deux en reçoit le plus. Cependant si l'on peut découvrir celui qui a les parties de la génération plus sensibles et plus entortillées, qui engendre plus de vents, qui a l'imagination plus forte et le sang plus chaud et plus mobile, je me persuade que la question sera aisée à décider.

On ne doute pas que nos parties secrètes ne soient pas beaucoup plus sensibles que celles des femmes; elles sont toutes nerveuses, ou, pour mieux dire, elles ne sont que de nerfs: au lieu que les parties des femmes sont charnues, et par conséquent moins sensibles que les nôtres. Si entre toutes les parties de notre corps les nerfs ressentent une plus vive douleur quand on les touche, ils recevront aussi une plus grande volupté. D'ailleurs, nos vaisseaux spermatiques par où passe la semence, sont extrêmement entortillés, et nos testicules ne sont, à proprement parler, qu'un tissu de nerfs et de vaisseaux, pliés les uns sur les autres: si l'on pouvoit développer nos vaisseaux spermatiques, et qu'ensuite on les mesu-

240 *Tableau de l'Amour conjugal*,
rât, je ne mentirois point en disant qu'ils
sont plus longs huit ou dix fois que nous ne
sommes hauts, au lieu que ceux des fem-
mes ne sont pas plus longs que le doigt.

Si les vents sont nécessaires pour les
plaisirs de l'amour, ainsi que nous l'avons
prouvé ailleurs, nous avouerons que les
hommes n'étant pas si réglés dans leur façon
de vivre que les femmes, ils engendrent
aussi beaucoup plus de vents et d'esprits
flateurs.

Nous avons encore l'esprit plus fermé,
l'imagination plus forte que les femmes,
les filets de notre cerveau sont plus ten-
dus et plus durs, et quand nous aimons,
nous aimons plus fortement et plus volup-
tueusement. Les femmes au contraire ont
l'aspect plus inconstant et l'imagination
plus foible. Les fibres de leur cerveau
sont plus mollettes et plus flexibles; et
bien qu'elles paroissent quelquefois aimer
plus ardemment, elles ne ressentent pas
pour cela plus de volupté que nous dans
les caresses amoureuses.

Enfin notre sang est plus chaud et plus
âpre que le leur, il s'agitte avec plus de
force, et il s'est vu des hommes trembler
de froid à l'approche d'une femme qu'ils
vouloient embrasser, le cœur et le cer-
veau se défaisant alors de la plus grande
partie de leur chaleur et de leurs esprits
pour les employer avec précipitation aux
parties naturelles.

Nous

Nous sommes navrés de joie , quand la semence toute enflée d'esprits se fait passage au travers de nos vaisseaux entortillés. Les vapeurs chaudes et chatouillantes qui s'en élevent , et le mouvement précipité des esprits qui pénètrent nos membranes , ne contribuent pas peu à nos voluptés excessives.

Bien que les femmes soient vivement touchées des plaisirs de l'amour , quand nous les embrassons , je ne saurois croire que leur volupté y soit plus grande : leur semence est plus liquide et moins chaude , elle n'est pas remplie de tant d'esprits , et ne se darde pas si promptement que la nôtre.

Quoi qu'il en soit , on pourroit dire que la question demeure toujours indécise et que l'on ne sauroit la décider , si l'on ne prend pour juge *Tirésias* , qui ayant été femme et homme tout ensemble , peut mieux juger qu'aucun autre du plus grand plaisir de l'un ou de l'autre des sexes. Ce fut lui qui décida en faveur de *Jupiter* contre *Junon* , et qui prononça que les femmes prenoient plus de plaisir que les hommes , quand elles en étoient embrassées.

En effet , on pourroit dire que les parties naturelles des femmes s'agitent avec plus de violence , quand elles veulent être humectées par la semence de l'homme , et la femme ressent un plus

242 *Tableau de l'Amour conjugal*, grand plaisir lorsque ses parties attirent et sucent nos humeurs, qu'elles les pressent de toutes parts par la conception, et qu'elles s'épuisent elles-mêmes par des épanchemens considérables, si bien qu'il s'est trouvé quelqu'un qui a hardiment avancé que le plaisir des femmes surpassoit d'un tiers celui des hommes.

Mais sans m'arrêter à ce dernier sentiment, qui ne paroît pas le plus véritable, je conclurai avec *Hypocrate*, que les femmes ont beaucoup moins de volupté que nous, mais que leur plaisir dure plus long-temps. Car, puisque la nature fait notre plaisir de peu de durée, elle a aussi voulu qu'il fût extrême; au lieu que le contentement des femmes étant moindre, elle les a récompensées en le faisant beaucoup plus durer; et c'est sans doute cette raison qui fit déterminer *Tièrsias* à donner gain de cause à *Jupiter*, prenant la durée pour l'excès du plaisir.

ARTICLE I.

De la maniere dont les personnes mariées doivent se caresser.

JE n'aurois point traité cette matiere, si je ne l'avois trouvée dans les livres des Casuistes si mal agitée, qu'il est impossible

que l'on en puisse tirer des conséquences véritables, à moins que de faire tort à la vérité. Le fondement de cette question se trouve dans l'expérience, dans les livres de la nature, ou dans ceux des fameux médecins, que la plupart des théologiens, des casuistes et des confesseurs n'ont jamais lus, si bien que je ne m'étonne pas s'ils se trompent si lourdement dans ces sortes de matières.

La fin du mariage, selon le sentiment de l'église, est de faire des enfans ou d'assouvir médiocrement sa concupiscence. Elle blâme la seule volupté dans les caresses des femmes, et la condamne comme un crime capital si elle passe les bornes de la raison.

La religion chrétienne a donc en abomination les caresses de l'homme et de la femme qui ne se font que par délices; et la médecine qui s'emploie à conserver la vie des hommes, nous donne des loix qui ne peuvent souffrir que nous abusions des contentemens que la nature nous y présente. C'est contre cette vie abominable que *S. Paul* crie si haut dans le premier chapitre de son épître aux Romains.

Toutes les postures que la courtisane *Cyrenne* inventa autrefois, jusqu'au nombre de douze, pour se caresser, que *Phéleinis* et *Astinase*, publièrent, qu'*Elephantis* composa en vers *Léonins*, et

244 *Tableau de l'Amour conjugal*,
que l'Empereur *Tibere* fit ensuite pein-
dre autour de la salle, nous font bien voir
que les femmes savent mieux que nous
toutes les souplesses de l'amour, et qu'elles
s'abandonnent plus aux voluptés amou-
reuses; en effet, leur passion est plus
violente, et leur plaisir dure plus long-
temps; c'est comme un feu qui s'entre-
tient dans du bois verd par la foiblesse et
la légéreté de leur jugement.

Quoiqu'un homme ait entrepris de
parler dans ces derniers siecles des pos-
tures de l'amour, et qu'il en ait fait
graver de belles planches par les *Carac-*
ches, je suis pourtant persuadé qu'il n'y
a pas si bien réussi que les femmes qui
s'en sont mêlées; car dans ces sortes de
matieres, par-tout où elles sont, elles
emportent le prix.

La nature a appris à l'un et à l'autre
sexe les postures permises et celles qui con-
tribuent à la génération, et l'expérience
a montré celles qui sont défendues et celles
qui sont contraires à la santé.

Nos parties amoureuses n'ont pas été
faites pour nous caresser debout, comme
les hérissons, nous altérons notre santé
dans cette posture, et nous nous op-
posons même à la génération: car toutes
nos parties nerveuses travaillent alors,
et se ressentent de la peine que nous
nous donnons. Les yeux en sont éblouis,
la tête en pâtit, l'épine du dos en

considéré dans l'état du mariage. 243
souffre , les genoux en tremblent , et les jambes semblent succomber à la pesanteur de tout le corps. C'est la source de toutes nos lassitudes , de nos gouttes , et de nos rhumatismes. Mais encore la génération en est empêchée , car la matière que nous communiquons à une femme n'est jamais bien reçue dans le lieu que la nature a destiné à cet usage. Le conduit de la pudeur est trop pressé par la posture de la femme , quand nous l'embrassons ainsi.

Etre assis n'est pas non plus la posture qu'il faut à un amour bien réglé. Les parties naturelles ne se joignent qu'avec peine , et la semence n'est pas toute reçue pour faire un enfant accompli dans toutes ses parties.

L'homme qui , selon les loix de la nature , doit avoir l'empire sur la femme , et qui passe pour le maître de tous les animaux , est bien lâche de se soumettre à une femme quand ils veulent prendre ensemble des plaisirs amoureux ! Si cette femme est émue d'une passion dérégulée , et qu'elle veuille s'abandonner aux voluptés d'un amour impudique , il n'est pas de l'honnête homme de lui plaire ni de se soumettre lâchement à elle. C'est une atteinte qu'il donne à son privilège , et une honte qu'il s'attire par sa propre complaisance.

Au lieu de faire des enfans , on rend

246 *Tableau de l'Amour conjugal,*
par cette posture une femme stérile, et
si par hasard il en vient quelqu'un, il est
ou petit ou imparfait. Le peu de matière
que le père a donné pour le former, a
si peu fourni d'esprits, que l'âme qui
doit un jour s'en servir comme d'instru-
ment pour ses plus belles facultés, ne
fait dans la suite rien qui vaille, et les
enfants en deviennent nains, boîteux,
bossus, louches, imprudens et stupides.
Il ne faut point aller chercher ailleurs des
marques du dérèglement de ceux qui leur
ont donné la vie, que ces mêmes enfans
contrefaits.

La plus commune des postures est celle
qui est la plus licite et la plus volup-
tueuse, on se parle bouche à bouche, on
se baise et se caresse, quand on s'em-
brasse par devant.

Si un homme est trop pesant, et que
la femme soit extrêmement délicate, il
me semble qu'on n'agiroit point contre les
loix de la nature, si l'on se caressoit de
côté, à l'imitation des renards. On évi-
teroit par cette posture tous les accidens
auxquels une femme délicate peut être
exposée dans la posture la plus commune,
et il n'arriveroit jamais par là de suffoca-
tion ni de fausses-couches.

Je mettrois ici la posture de caresser
une femme par derrière parmi celles qui
sont contre les loix de la nature, si un
philosophe et deux médecins ne me

considéré dans l'état du mariage. 247
disoient le contraire. En effet, toutes les bêtes, si nous en exceptons quelques-unes, se joignent de la sorte; et pour engendrer, la nature ne leur a point appris d'autre moyen que celui-là. La matrice des femelles est alors plus en état de recevoir la semence du mâle; elle la retient et la foment plus commodément, si bien que ne s'écoulant pas si aisément de leurs parties naturelles que dans une autre posture, l'expérience leur a fait voir que l'on rendoit ainsi des femmes fécondes qui étoient stériles auparavant.

Il est certain que l'anatomie nous montre que la matrice est beaucoup mieux située pour la conception, lorsqu'une femme est sur ses mains et sur ses pieds, que quand elle est sur son dos. Le fond de cette partie est alors plus bas que son orifice, et il n'y a qu'à jeter de la semence, elle y coule d'elle-même, et par sa propre pesanteur elle tombe où elle doit être conservée pour la génération. Cette posture est la plus naturelle et la moins voluptueuse. L'action de l'amour nous donne d'elle-même assez de plaisirs, sans en chercher de plus grands par une autre figure, et je ne doute pas que les casuistes ne nous permettent d'en user de la sorte pour éviter l'excès de la volupté dans les embrassemens des femmes.

Si une femme est naturellement si grasse qu'elle ait le ventre en pointe, qui s'op-

248 *Tableau de l'Amour conjugal*,
pose à l'approche de son mari, fera-t-on
une dissolution de mariage, plutôt que de
conseiller à cet homme de caresser sa
femme par derrière ?

Mais encore puisque la loi commande
à un mari de rendre le devoir à sa femme
quand elle témoigne l'aimer ardemment,
elle oblige aussi la femme de rendre ce
même devoir à son mari quand il ne peut
dompter sa passion. Si par hasard il veut
éteindre sa concupiscence sur la fin de la
grossesse de sa femme, ne pourroit-on
pas alors lui permettre de la caresser par
derrière, plutôt que d'étouffer l'enfant
qui est sur le point de naître, ou que
d'aller lui-même chercher ailleurs à faire
un crime ? Dans cette posture, il n'y a
point de crainte pour une fausse couche,
l'épine du dos souffre, plutôt que le ventre,
les secousses que l'amour inspire aux hom-
mes dans cette rencontre.

En effet, *S. Thomas* (*), qui est estimé
parmi les théologiens pour un des meil-
leurs casuistes qu'il y ait, est de ce sen-
timent. Il nous apprend qu'il n'y a point
de crime, quand des personnes mariées
se caressent par derrière, pourvu que ce
ne soit pas à dessein de prendre des plai-

(*) *Monuerim aliquando conversionem debiti sitûs
omniñò culpâ vacare, cùm non captandæ volup-
tatis gratiâ, sed aliqua justa causa intercedit, sci-
licet ob pinguedinem viri, suffocandique fœtura
anetum. 4. d. 31. in expos. literali.*

sirs excessifs , mais seulement pour des causes légitimes , comme lorsqu'un homme a le ventre trop gros , et qu'il a peur d'étouffer dans les entrailles de sa femme l'enfant qui en doit bientôt naître.

Si *Paul Eginette* et *Mercurial* , après le philosophe *Lucrece* , ont été de ce sentiment , que les femmes concevoient plutôt en les caressant par derrière que par devant , je ne saurois me persuader qu'ils aient voulu parler de ce crime énorme , auquel l'Écriture ne donne pas de nom. On ne conçoit jamais de la sorte , et les philosophes qui suivent les loix de la nature ne sont jamais infectés d'opinions qui soient contre ses maximes. Il est donc permis de caresser sa femme de quelque manière que ce soit , pourvu que la volupté ne soit pas excessive , que notre santé n'y soit pas intéressée , et que l'on ne commette point de faute contre la propagation des hommes. C'est ainsi que le pensent *S. Thomas* , comme je l'ai dit , le cardinal *Cajetan* , *Albert le Grand* , *Abulensis* sur *S. Matthieu* , et quelques autres casuistes.

Mais je m'apperçois ici plus qu'ailleurs , que les choses dont je parle sont trop délicates pour en dire davantage. Je proteste que je n'ai pu choisir des termes moins durs pour expliquer mon sentiment sur ce sujet , et si j'ai passé quelquefois les bornes de la bienséance , comme le fit autrefois

250 *Tableau de l'Amour conjugal,*
S. Augustin, on peut croire que ce n'a
été que par la force de la matiere que je
traite.

ARTICLE II.

*Si l'on se trouve plus incommodé de baiser
une laide femme qu'une belle.*

LA beauté est un des plus grands pri-
vilèges que la nature nous ait donnés,
pour avoir de l'autorité sur les autres.
C'est cette qualité qui exerce sur les
hommes une espece de tyrannie, et qui
les charme d'une maniere si extraordi-
naire, que même les plus barbares en
sentent les attraits. C'est ce qui oblige
encore aujourd'hui quelques peuples de
l'Afrique de mettre sur le trône des hom-
mes les mieux faits d'entr'eux, et c'est
aussi ce qui inspiroit à un évêque de Milan,
de choisir pour ses laquais des personnes
les mieux faites et les plus accomplies.

La beauté que l'on admire dans les
femmes est un puissant aiguillon pour
nous exciter aux délices de l'amour, elle
nous engage à les aimer; et ce que l'a-
vocat *Hiperis* n'avoit pu gagner par son
éloquence sur l'esprit des juges, la beauté
de *Phryné* l'emporta hautement. Il n'y
pas moyen de se garantir des charmes
d'une jeune personne qui a toutes les

graces à sa suite. Elle ménage nos inclinations comme il lui plaît, et la tyrannie de la beauté dont elle est ornée, est si puissante, que malgré nous, nous devenons ses esclaves : témoin *Néron*, qui, gagné pas les attraits de *Poppée*, ne put jamais se garantir des attraits de ses charmes. Sa beauté lui enflamma le cœur et l'appela au dernier plaisir, comme *Pétrone* (*) nous le rapporte.

On diroit que la nature a fait un chef-d'œuvre en formant cette femme : en effet, sa taille est haute, bien prise et des plus fines ; son air a un je ne sais quoi si rempli de majesté, qu'il inspire du respect aux plus hardis ; son humeur est agréable, et son esprit vif et brillant. A la considérer en particulier, son embonpoint est accompli, et le tour de son visage est merveilleux. Ses dents sont blanches, ses joues et ses lèvres sont de couleur de rose, son front est assez large, ses yeux grands et bleus, bien ouverts et pleins de feu, ses sourcils noirs, sa bouche et ses oreilles petites, son nez bien fait, sa gorge un peu élevée, ses mains longues et ses doigts déliés, sa poitrine large, son flanc pressé, ses pieds petits et délicats ; en un mot, la beauté femelle a tout ce qui peut nous séduire en s'emparant de notre raison. Et si l'on

(*) *Ipsa corporis pulchritudine ad se vocante trahet ad Venerem.*

252 *Tableau de l'Amour conjugal* ,
vent une beauté qui plaisoit aux anciens ;
je dirai avec *Pétrone* , qu'elle a les che-
veux naturellement frisés , qui lui battent
agréablement les épaules ; que son front
est petit , au-dessus duquel on voit de
véritables cheveux retroussés agréable-
ment ; que ses sourcils se courbent ; que
ses yeux sont plus brillans que les étoiles
dans l'obscurité de la nuit ; que son nez
est un peu aquilin ; que sa bouche est
petite , semblable à celle de *Vénus de*
Praxitele : enfin , que son visage , sa
gorge , ses bras et ses jambes ornés de liens ,
de colliers et de brasselets d'or , effacent
la blancheur du marbre le plus estimé.

En vérité , il est bien mal aisé de gar-
der une fille pour qui tous les hommes
soupirent. Un homme même à qui la na-
ture a fait présent d'une beauté extrême ,
a bien de la peine à se garantir des insultes
des autres hommes ; et si *Spurine* ,
gentilhomme Toscan , ne se fût blessé
au visage , pour en effacer la beauté , ja-
mais il n'eût été à lui-même , et cette
beauté eût été assurément une des prin-
cipales sources de l'embarras et des dés-
ordres de sa vie. Pour les belles femmes ,
il y en a peu qui n'aient été superbes ou
impudiques ; et il semble aujourd'hui qu'il
ne faut être que belle pour n'être pas
estimée vertueuse , ou pour ne l'être pas
en effet.

Que rarement la chasteté
Se soutient avec la beauté !
Qu'il est charmant de plaire et de passer pour belle !
Et que de ce plaisir flatteur ,
A l'engagement de son cœur ,
La pente est douce et naturelle !

C'étoit autrefois cette beauté à laquelle l'on donnoit des couronnes de myrthe , et c'est encore aujourd'hui cette même beauté qui a tant de pouvoir sur l'ame des hommes , qu'il s'en est vu qui , étant presque impuissans à l'amour par la froideur de leur tempérament , en ont été échauffés , et se sont trouvés capables de génération.

Cette beauté , qui est un don de Dieu , a tant d'empire sur notre ame , et ménage si fort nos passions , qu'elle les fait agir , comme si elles lui appartenoient ; et jamais *Urie* n'auroit été sacrifiée à la passion d'un Prince , si *Betsabée* n'avoit été belle.

A la vue d'une belle femme tout s'émeut chez nous , et notre amour , qui , au rapport de *S. Jérôme* , n'est autre chose dans l'Écriture que la charité et le desir de la beauté , est souvent si excessif , que nous ne pouvons nous ménager là-dessus , sans avoir des forces surnaturelles. Un casuiste seroit bien fâcheux s'il vouloit nous persuader que nos actions sont criminelles lorsque , transportés de la beauté d'une femme , nous la caressons avec ardeur.

Alors notre chaleur s'augmente dans notre cœur ; nos parties naturelles se gonflent et s'agitent en dépit de nous , si bien qu'elles nous montrent par leur mouvement importun que la beauté a des attraits pour elles. En effet , les jours ne nous semblent durer que des momens en la compagnie d'une belle femme , et alors nous ne nous appercevons presque pas que nous avons faim , et nous méprisons toutes les incommodités qui accompagnent ordinairement le plaisir de l'amour. Nos caresses réitérées ne nous semblent ni fades ni ennuyeuses : la beauté les fait renaître sans peine , et nous donne de nouveaux desirs et de nouvelles forces pour la jouissance.

Je m'étonne que les plaisirs du mariage soient présentement en horreur , et qu'on nous défende d'en jouir. Je ne sais si cela est bien dans l'ordre , que d'établir le mariage comme une chose sainte et vénérable , et d'avoir de l'horreur pour les plaisirs qui en sont inséparables. C'est avoir de l'appétit , et vouloir manger et boire , sans s'appercevoir que l'on en a. Qu'y a-t-il de plus contraire à la raison , que d'honorer un sacrement , et en même-tems d'abhorrer ce qui en est le sceau ? Mais Dieu est admirable dans tout ce qu'il fait ; il a mis dans la femme une beauté qui nous charme , et en même-tems des plaisirs excessifs pour l'action du mariage , et en même-tems il nous défend d'en

considéré dans l'état du mariage. 257
jouir avec excès. Sans ce contre-poids nous serions malheureux, et nous nous jetterions du côté des plaisirs, qui nous exposeroient sans doute à toutes sortes de maux, et qui empêcheroient la génération, qui est le véritable dessein de Dieu.

La laideur au contraire calme tous nos transports : bien loin de nous exciter à aimer, elle nous fait abhorrer les plaisirs de l'amour. Si par hasard nous sommes obligés de nous approcher d'une laide femme, nos parties naturelles s'abattent au lieu de se roidir, et nous sentons dans notre cœur je ne sais quoi qui nous rebute et qui nous empêche de nous joindre amoureuxment. Si nous voulons le faire par des principes de devoir ou de nécessité, il nous faut du tems pour nous y disposer, et encore après cela, nous ne nous trouvons presque jamais en état de presser étroitement une laide femme. Il faut qu'*Anarcasis* se couche, et s'excite long-tems, sans cela il n'agiroit point, et ses parties n'obéiroient jamais à sa passion languissante.

Alors nous ressentons en nous du feu et un glaçon. La nature nous embrase le cœur pour nous joindre, en même-tems cette même nature glace nos parties amoureuses pour fuir, pour traduire ici la pensée de *S. Augustin*. Ces deux passions opposées nous causent d'étranges peines : et si l'amour l'emporte quelquefois sur l'horreur, ce que nous prêtons à cette

276 *Tableau de l'Amour conjugal*,
femme nous épuise tellement, que nous
sommes ensuite accablés des mêmes in-
commodités qui arrivent à ceux qui abu-
sent des plaisirs de l'amour. Le cœur, en
qui la haine a éteint la plupart de ses es-
prits, est fort incommodé après en avoir
communiqué à nos parties naturelles, et
le cerveau où ces passions opposées se font
la guerre, s'affoiblit incessamment quand
il faut envoyer ses esprits ailleurs : si bien
que l'on pourroit dire qu'une seule ca-
resse faite à une laide femme, cause plus
de foiblesse et de défaillance, que six que
l'on aura faites à une belle : la beauté a des
charmes qui dilatent notre cœur, et qui en
multiplient les esprits ; mais la laideur a je
ne sais quoi qui le ferme et qui le glace.

S'il naît par hasard des enfans de ces
conjonctions forcées, ce ne sont que des
personnes pesantes et stupides, qui nous
marquent évidemment le peu de contente-
ment qu'a pris leur pere dans les caresses
de leur mere.

Il est donc vrai que l'on se trouve beau-
coup plus incommodé quand l'on embrasse
une laide femme, que quand l'on en ca-
resse une belle ; et que, si j'ose décider en
théologien, c'est un plus grand crime de
caresser une laide femme que d'en caresser
une belle. Car s'il y a des charmes dans
celle-ci dont on ne puisse se garantir, il
y a des défauts dans l'autre qui ne de-
vroient pas permettre de s'en approcher ;

considéré dans l'état du mariage. 257
si on le fait sans y être attiré par la beauté, la bonne grace et les autres agrémens qui nous éblouissent pour l'ordinaire, il faut croire, avec *S. Chrysostome*, que, s'excitant contre les loix de la nature, le crime est beaucoup plus grand de ce côté-là que de l'autre.

Si je voulois conseiller à quelqu'un de se marier, je lui dirois qu'il n'épousât ni une belle ni une laide femme. La première auroit trop d'empire sur lui, et seroit plutôt commune que particulière. L'autre lui causeroit cent repentirs, et peut-être le divorce, s'il n'avoit une vertu toute particulière.

C H A P I T R E V I I .

Si ceux qui ne boivent que de l'eau sont plus amoureux, et s'ils vivent plus que les autres.

NOUS commençons à mourir dès que nous commençons à vivre : et bien que les causes de la vie et de la mort semblent être si opposées entr'elles, elles sont pourtant très-étroitement unies en nous-mêmes. La vie subsiste par le moyen de la chaleur naturelle, dont l'ame se sert comme d'un instrument qui lui est absolument nécessaire. La mort est la perte de cette même chaleur, qui, agissant continuellement

258 *Tableau de l'Amour conjugal* ;
sur notre humide radical , le dissipe sans
cesse en se détruisant soi-même.

La nature , qui a une prévoyance admirable pour conserver tout ce qu'elle a fait , n'a jamais su consentir à la perte de ses productions. Elle a voulu s'y opposer par deux moyens. La nourriture répare incessamment ce que la chaleur naturelle consume dans les animaux , et la génération perpétue leur espece.

D'un côté , parce que les animaux dissipent tous les jours de trois sortes de matieres qui les composent , la nature a donné l'air , les alimens et la boisson pour réparer par autant de moyens ce qu'ils perdent à tout moment. La premiere remplace les parties les plus spiritueuses , l'autre rétablit les plus solides , et la derniere enfin répare les plus humides. D'un autre côté , cette même nature a caché dans les animaux des feux secrets , qu'elle ménage adroitement pour conserver leur espece. Elle a distingué leur sexe non-seulement par leur complexion , mais par la situation et par la différence de leurs parties.

Tous les animaux se joignent de la même façon les uns que les autres , la belette , la vipere et les poissons ne conçoivent pas par la bouche , ainsi que quelques-uns nous l'ont voulu persuader , mais par les parties que la nature leur a données pour la génération. Les *cavales* de Portugal engendrent de la même façon que les

considéré dans l'état du mariage. 259
femmes ; il faut être fou pour croire que ce soit le vent du septentrion qui les rend fécondes.

On ne sauroit exprimer quels ardens desirs les animaux ont de se joindre, quels contentemens ils ressentent lorsque l'amour les y convie ; et pour ne parler ici que de l'homme, quels plaisirs l'accompagnent dans cette action amoureuse.

L'air est si nécessaire pour remplacer dans nos corps les parties les plus subtiles qui s'évaporent incessamment, qu'au même instant que nous en manquons, nous cessons de vivre, et nous vivons même misérablement s'il est impur et mêlé des vapeurs et des exhalaisons qui nous sont contraires. Il est encore aussi ennemi de nous-mêmes, s'il n'est pas agité par des vents qui en corrigent les mauvaises qualités, et qui l'empêchent de se corrompre, et de là vient aussi que presque tous les ans l'on est affligé de peste dans la ville de Gênes, le vent du septentrion ne pouvant y faire sentir ses qualités salutaires, à cause des montagnes qui couvrent cette ville de ce côté-là.

L'aliment ne nous est pas moins nécessaire que l'air. Il ne doit pas avoir des qualités excessives ni une matière trop étrangère pour nous nourrir ; mais un certain tempérament et une certaine matière qui le fasse aisément changer en toutes nos parties.

Cet aliment que reçoit tous les jours notre estomac , ne sauroit s'y cuire sans qu'il y ait quelque liqueur pour le dissoudre : et nous ne saurions vivre sans qu'il se fasse dans cette partie noble une espece d'ébullition , par le moyen de laquelle nous puissions ensuite nous nourrir. Car , comme dans une grande sécheresse , les plantes meurent faute de pluie , ainsi nous cesserions bientôt de vivre si nous ne nous servions de quelque breuvage , qui , favorisant nos coctions , réparât incessamment les parties humides , qui s'évaporent tous les jours en nous-mêmes.

Plus les choses sont nécessaires à la vie , plus on a de plaisir à les posséder ; et parce qu'il n'y a rien au monde de plus nécessaire que la boisson , aussi le contentement est excessif quand nous en assouvissions notre soif. La faim n'est pas si violente que la soif , qui est un desir de se rafraîchir et de s'humecter , ce qui fait que les buveurs d'eau prennent tous les jours beaucoup plus de précaution , et pour l'espece de breuvage et pour la maniere de s'en servir.

Mais parce qu'il y a de plusieurs sortes de breuvages , dont les uns sont plus sains que les autres , celui qui est le plus propre à étancher la soif , est aussi celui que la nature , comme une mere et une nourrice commune , nous a rendu le plus commun. Je sais que l'art en a inventé

considéré dans l'état du mariage. 261
de plusieurs sortes, que l'on a faites par
l'expression de quelques fruits, ou par
l'infusion et par la décoction de quelques
racines, de quelques fleurs, de quelques
semences, ou enfin par le mélange de
sucre, de *miel*, de *cannelle*, de *levain*, de
vinaigre, et de quantité d'autres choses,
que les hommes ont cherchées pour s'em-
pêcher de boire de l'eau crue, et pour se
faire mourir, ce me semble, avec plus
de volupté. C'est ainsi que l'on a fait le
vin, le *cidre*, la *biere*, l'*hydromel*, le
chocolat, le *tzibet*; en un mot, toutes
sortes de boissons.

De toutes les boissons nous ne nous
servons guere ici que de vin et d'eau,
car pour les autres liqueurs, et princi-
palement pour la biere et pour le cidre,
l'on n'en use guere où le vin est com-
mun. Mais parce qu'on en boit quelque-
fois, je dirai que la biere, outre qu'elle
est un peu amere et désagréable à boire,
embarrasse fort les entrailles par l'épais-
seur et la viscosité de sa matiere, et sou-
vent y fait naître des vents et des tran-
chées. Elle cause des ardeurs d'urine. Les
nerfs et les reins en sont incommodés.
Elle apporte même des douleurs de tête.
Enfin, par son usage continuel, elle
donne quelquefois la naissance au *scorbut*
et à la ladrerie blanche, ainsi que nous
fîmes voir il y a quelques années dans un
traité de cette premiere maladie, que

262 *Tableau de l'Amour conjugal,*
nous fîmes imprimer par le commande-
ment de *monseigneur Golbert de Terrou.*

Le *cidre* est accompagné d'une humi-
dité superflue , qui ruine le foie , et qui y
assemble avec le tems beaucoup de mau-
vaises humeurs. La gale et la foiblesse des
sens viennent souvent de son usage immo-
déré , et nous avons quelquefois observé
que , pour peu que l'on ait des disposi-
tions à la ladrerie blanche , le *cidre* suffi-
soit pour rendre cette maladie incurable.

Le vin , que l'on peut nommer le sang
de la terre , est l'ennemi capital des en-
fans. La jeunesse en est corrompue , parce
qu'elle s'en sert souvent comme d'un doux
poison. Mais pour ne m'étendre pas da-
vantage sur ce sujet , l'on me permettra
de dire en général qu'il est contraire en
toute sorte d'âge par l'excès de sa chaleur
et de son humidité ; d'où vient que les
maladies chaudes ou froides , qui sont
causées par son excès , conduisent ceux qui
en sont attaqués dans des suites funestes ,
et dans des convulsions horribles , qui les
mènent indubitablement à la mort.

Nous avons presque tous , tant que nous
sommes , les entrailles échauffées , la tête
foible , le sang trop chaud , et nous som-
mes sujets , principalement en cette ville ,
à des fluxions importunes. Ce siecle est
rempli de bilieux et de mélancoliques par
l'excès d'une bile brûlée. Les maladies
aiguës sont toutes ordinairement accom-

pagnées d'une chaleur insupportable : et ce seroit alors faire une grande faute que d'user du vin , puisqu'il ne convient pas même aux personnes saines , à moins qu'il ne soit bien trempé. L'eau au contraire appaise d'abord la fureur des fièvres. Elle tempere les entrailles qui en sont incommodées, et guérit presque elle seule les grands maux , qui souvent ne peuvent être combattus sans son secours.

L'eau est un élément le plus beau et le plus nécessaire de tous. Elle est tellement utile à la vie spirituelle et temporelle , que nos plus sacrés mysteres ne sauroient être célébrés sans eau , et que nous ne saurions vivre sans en avoir. La nature même, pour le répéter , l'a estimée si nécessaire aux hommes , qu'elle en a mis par tout où l'on se peut trouver , et je puis dire que ç'a été l'eau plutôt que le feu qui a été la cause que les hommes se sont mis ensemble pour faire des villes.

La meilleure de toutes les eaux est celle qui est froide , claire , pure , légère et sans saveur : ce que l'on peut appeler douceur dans l'eau , qui s'échauffe en peu de tems , et qui se refroidit de même : enfin , pour être bonne , elle doit être sans odeur , elle doit plaire à la langue et au palais , et être agréable à la vue. Ce sont des marques assurées qu'elle passera bientôt par les urines , et qu'elle ne chargera pas l'estomac après l'avoir bue.

264 *Tableau de l'Amour conjugal* ;
Celle qui sort de la crevasse d'un rocher
exposé au soleil levant , aura toutes ces
bonnes qualités ; mais l'on doit bien pren-
dre garde de ne s'y pas tromper , comme
fit autrefois l'armée du prince *César Ger-*
manicus aux côtes de *Frise* , où elle but
de l'eau d'une fontaine minérale qui la
rendit en peu de tems presque toute scor-
butique.

L'eau de *fontaine* , de *puits* , de *citerne* ,
ou de *riviere* , est très-excellente à boire ,
pourvu qu'elle ait les qualités que nous
venons de dire. Il faut que la *fontaine* soit
fort nette , le *puits* découvert , la *citerne*
garnie de gros sablons ou de petits cail-
loux , et que la *riviere* n'ait point de boue
dans son lit.

L'eau de quelque une de ces especes
étanche merveilleusement la soif , répare
l'humeur radicale , et empêche la dis-
sipation , tempere la chaleur des hom-
mes de quelque âge et de quelque ré-
gion qu'ils puissent être. Elle sert à tou-
tes les coctions qui se font dans notre
corps. Elle distribue l'aliment qui nour-
rit nos parties. Elle appaise puissamment
les ardeurs de la colere et de la bile , que
le vin excite d'une maniere extraordinaire.
C'est l'usage de l'eau qui fit autrefois nom-
mer sages les rois de Perse , qui faisoient
porter par-tout où ils alloient de l'eau du
fleuve d'*Eulée* ou de *Choaspe*. En effet ,
l'eau nous cause de grands biens. Elle nous
humecte

humecte et nous donne une liberté de ventre. Elle empêche que les vapeurs chaudes et bilieuses ne nous fassent mal à la tête. Elle nous fait dormir avec beaucoup de plaisir et de tranquillité, et les fluxions n'en sont jamais excitées comme par le vin.

Après tout, si nous considérons les bons effets que produit l'eau dans ceux qui en usent ordinairement, nous verrons qu'elle rend la couleur plus agréable, l'haleine plus douce, et les sens plus vifs : qu'elle répare les forces, et qu'enfin elle fait vivre plus doucement. En effet, *Samson* n'eut jamais été si fort, si sa boisson ordinaire eût été autre chose que de l'eau.

Le vin au contraire émousse la pointe des sens, augmente les douleurs de tête, et fomenté la chaleur des entrailles qui est souvent excessive : il brouille l'imagination, il efface la mémoire et trouble la raison : il corrompt les humeurs, et souvent il cause par son excès la stérilité des femmes, ou du moins des maladies incurables aux enfans qui naissent de parens débauchés.

Qu'on ne me dise donc pas que le vin réveille l'ame, et qu'il excite l'esprit, car je répondrai que cette vigueur artificielle ne dure pas long-tems quand on en use avec excès. Il est comme de la chaux vive que l'on jette au pied d'un arbre, qui rend, à la vérité, son fruit

266 *Tableau de l'Amour conjugal*,
et plus coloré et plus mûr, mais qui tue
l'arbre bientôt après.

Qu'on ne me dise pas encore, pour
mépriser l'eau, qu'elle ne convient ni
aux sains ni aux malades, et qu'*Hypocrate*
et *Galien* se servoient de vin pour guérir
la plupart des maladies aiguës. Car si l'on
examine de bien près ce que ces deux mé-
decins en rapportent, l'on verra aussi-tôt
que la boisson qu'ils donnoient quelque-
fois à leurs malades étoit plutôt de l'eau
que du vin, puisqu'ils ne mêloient cette
liqueur parmi l'eau que pour en ôter la
crudité. Je pourrois rapporter ici pour
faire valoir l'eau, ce que ce dernier mé-
decin a laissé par écrit, qu'il n'a jamais vu
personne attaqué de fièvre ardente qu'il
n'ait guéri après lui avoir donné abon-
damment de l'eau fraîche à boire.

Mais ce ne seroit pas encore assez pour
l'éloge de l'eau, que d'avoir rapporté ce
que nous avons dit ci-dessus, si la se-
mence dont nous sommes formés ne lui
étoit semblable; si nous ne nagions parmi
les eaux dans le ventre de nos meres, et
si notre cœur même n'en étoit incessam-
ment arrosé.

La nature, qui est l'ouvriere de tou-
tes choses, nous veut sans doute marquer
par là que comme l'eau est ce qui nous
donne l'être et nous le conserve ensuite
dans les eaux de nos meres, elle doit aussi
être la principale chose qui nous fasse vi-

vre, lorsque nous en sommes sortis, puisqu'elle nous sert de principe pour perpétuer notre espece.

Vénus, qui n'est autre chose que la passion de l'amour, nous fait encore voir que l'eau est une excellente chose, et qu'on la doit préférer à toutes les liqueurs, puisqu'elle en a voulu tirer son origine. Avant le déluge, les hommes ne buvoient que de l'eau, et l'on sait quel âge ils vivoient alors, puisqu'il s'en est vu qui ont atteint des huit et neuf cents ans. Et présentement même il y a plus des trois quarts des hommes qui ne se servent que de cette boisson, parmi lesquels il y en a beaucoup qui vivent des siècles entiers. Cette façon de vivre n'est point misérable, comme quelques-uns se le persuadent; c'est un refuge assuré contre la misere; et c'est par cet artifice que de grands hommes ont vécu long-tems, qu'ils ont eu l'esprit sain et le corps robuste, et qu'ils ont été agréables à Dieu et aux hommes. Depuis que l'on a porté du vin et de l'eau-de-vie dans le Canada, les Iroquois, les Hurons et les Algonquins ne vivent pas si long-tems qu'ils faisoient auparavant. Ils sont même sujets pendant le peu de tems qu'ils vivent, à des maladies surprenantes, qui ne viennent sans doute que de ce qu'ils ne boivent plus d'eau.

Ajoutons encore à cela que la nature

268 *Tableau de l'Amour conjugal,*
a des appétits secrets pour demander ce qui est le plus propre à la vie , et parce qu'il y a dans de certaines personnes une répugnance à boire du vin , et une inclination à boire de l'eau , il faut aussi croire qu'elle leur a donné assez de chaleur pour ne pas en devoir chercher au dehors par l'usage du vin.

Ceux qui ne boivent que de l'eau ont souvent plus de santé que les autres : ils ont la vue plus perçante , et l'esprit plus éclairé ; ils aiment davantage les sciences , et sont plus propres au conseil et aux grandes affaires. Il est vrai que le vin nous donne du feu et nous fait paroître plus spirituels que nous ne le sommes ; mais en vérité il ne nous cause de l'éclat que dans la superficie.

L'amour des femmes fait notre tempérament , et l'expérience nous fait voir qu'il y a des hommes plus chauds et plus amoureux les uns que les autres. La chaleur est le principe de toutes choses. Elle entre dans toutes les actions de la nature , et parce que la génération en est la plus belle et la plus considérable , aussi ne s'accomplit - elle jamais sans qu'elle y soit. L'humidité y a sa bonne part , sans laquelle la chaleur ne sauroit en aucune façon agir dans la production des animaux. Ce sont particulièrement ces deux principes que la nature emploie tous les jours pour engendrer toutes cho-

considéré dans l'état du mariage. 269
ses , et j'aurois de la peine à dire lequel
des deux est le plus nécessaire , si je n'ap-
prendois de quelques philosophes et de
l'expérience même que l'eau est ce qui
doit tenir le premier lieu dans la généra-
tion des animaux ; car outre tout ce que
nous avons dit ci-dessus , nous savons que
les pays médiocrement froids , sont beau-
coup plus peuplés que ceux du Midi , et
qu'il se trouve plus de villes sur le rivage
de la mer et sur les bords des lacs et des ri-
vieres , que dans la plaine. On n'en sauroit
donner de plus forte raison , sinon que les
pays du Septentrion et les bords des
étangs , des rivieres ou de la mer , étant
beaucoup plus humides que la plaine , ils
sont aussi plus propres à la génération. Et
la mer ne produit-elle pas des poissons
qui multiplient bien plus que les animaux
terrestres ? Nous avons l'expérience en
France que ceux qui ne vivent presque que
de coquillages et de poissons , qui ne sont
que de l'eau rassemblée , sont plus ardens
à l'amour que les autres. En effet , nous
nous y sentons bien plus portés en carême
qu'en toute autre saison , parce qu'en ce
tems-là nous ne nous nourrissons que de
poissons et d'herbes , qui sont des alimens
composés de beaucoup d'eau.

Après tout , l'illustre Tiraqueau n'eût
pas engendré 39 enfans légitimes , s'il
n'eût été un buveur d'eau : et les Turcs
n'auroient pas aujourd'hui plusieurs fem-

270 *Tableau de l'Amour conjugal*,
mes, si le vin ne leur étoit défendu ; car
puisque l'eau est d'elle-même venteuse ,
elle cause aussi aux hommes qui en usent
pour boisson , plus de chatouillemens que
n'en ont ceux qui ne boivent que du vin :
et je suis assuré que pour la génération ,
l'humidité et les vents sont deux choses qui
sont les plus nécessaires.

Il est donc évident , après tout ce que
nous venons de dire , que ceux qui ne boi-
vent que de l'eau sont plus amoureux , et
qu'ils vivent plus que les autres.

C H A P I T R E V I I I .

*Si la Femme est plus constante en amour
que l'Homme.*

LES saisons ont beaucoup d'empire
sur nos corps et sur nos humeurs ; nous
ne sommes pas de même en été comme
en hiver. La bile domine dans cette saison-
là , et la pituite dans celle-ci. Ainsi l'ap-
proche ou l'éloignement du soleil cause
la variété de notre tempérament. L'été
nous échauffe le sang , l'automne le seche ,
l'hiver le refroidit , et le printems l'hu-
mecte et le rend fluide : si bien que la
variété des saisons change notre tempé-
rament , parce qu'elle change les liqueurs
de notre corps ; et comme nos inclina-
tions suivent notre tempérament , au

considéré dans l'état du mariage. 271
rapport de *Galien*, si notre complexion est changée par la variété des saisons, selon que l'expérience nous le montre, il ne faut pas douter que nous ne soyons présentement tout autres que nous n'étions auparavant.

La variété des climats fait encore en nous la variété de nos inclinations. Nous sommes à Archangel d'une autre humeur pendant l'hiver que nous ne le sommes à Alexandrie d'Egypte l'année suivante, pendant la même saison. L'air, les eaux, la façon de vivre, et les autres choses, changent si fort notre complexion, et elle est si différente dans ces deux lieux, qu'elle produit en nous des effets tout opposés.

L'âge nous rend plus inconstans que tout ce que nous avons dit. Dans notre enfance, nous voulions ce que nous abhorrons présentement dans un âge plus avancé; et notre vieillesse ne peut supporter le souvenir des foiblesses de nos premières années; si bien qu'il y a des plaisirs et des haines de tout âge. Bien plus, nous changeons tous les ans, tous les mois, toutes les semaines, et même tous les jours, de sorte qu'il ne faut pas s'étonner si notre ame est si chancelante, puisqu'elle se sert de notre sang et de notre tempérament pour faire ses plus belles actions.

Il semble que le changement nous soit naturel; car lorsque nous avons trouvé

272 *Tableau de l'Amour conjugal*,
quelque chose d'assuré et de constant,
bientôt après nous nous en rebutons, et
notre constance n'est pas de longue durée.
Nous sommes de véritables Pyrrhoniens,
tous tant que nous sommes, et nous flot-
tons entre la vérité et le mensonge.

Quand nous faisons réflexion sur notre
nature, nous avons peine à croire que
tant de contradictions viennent de nous.
Nous sommes donc inconstans puisque
nous les connoissons. Que l'on regarde
dans l'antiquité, si l'on trouvera quelque
homme constant, qui ait dressé sa vie sur
quelque chose de ferme et d'assuré. Si on
le rencontre, qu'on examine s'il n'a rien
de fardé, qu'on le pratique dans sa maison,
qu'on le voie dans son particulier, pour
savoir s'il exécutera bien le modele de vie
qu'il s'est prescrit; et après cela, je suis
assuré que l'on ne trouvera personne dont
les actions de sa vie soient constantes. On
ne verra que saillies qui naissent d'un prin-
cipe inconstant. L'imagination grossit les
objets, et nous les fait voir tout autres
qu'ils ne sont. Ce n'est pas notre raison qui
nous conduit, c'est la coutume, la mode,
l'opinion, l'inclination, l'appétit et les oc-
casions qui nous ménagent. Notre volonté
n'est point juste, nous voulons et nous ne
voulons pas. Nous désirons présentement
une femme, et demain une amie. En vé-
rité, notre vie n'est qu'un mouvement
inégal et irrégulier. Nous nous troublons

nous-mêmes par l'instabilité de notre nature , et je puis dire hardiment , que *l'homme est un animal le plus inconstant, et le plus contrefait qui soit au monde.* Ce magistrat , dont la réputation est établie , et la vieillesse vénérable , qui donne du respect à tout le monde par sa gravité , se gouverne , comme on le croit , par une saine raison de juge , selon l'apparence des choses , avec justice , sans s'arrêter aux vaines circonstances qui souvent les accompagnent et qui ne frappent que les foibles esprits. Il entre au palais avec une gravité catonique. Il se place sur les fleurs de lis pour y rendre la justice ; mais si l'avocat ne lui plaît pas , qu'il ait une voix enrouée ou une langue begue , qu'il soit laid de visage , ou que par hazard il laisse cheoir son bonnet , alors la gravité du magistrat se perd , il en rit , il en badine. Il n'est plus ce qu'il étoit auparavant. Et cela seul suffit pour faire une injustice , et pour faire perdre le procès à l'avocat. Bon Dieu , quelle inconstance il y a dans l'homme ! Il a souvent des mouvemens de fièvre que la santé ne sauroit imiter.

Cette demoiselle * dont *Pétrone* nous fait l'histoire par la bouche de *Séneque* , pour en parler encore ici , qui étoit l'exemple de la chasteté et de la constance de son voisinage , et qui avoit résolu de mourir dans le sépulcre auprès du corps

* La Matrone d'Ephese.

274 *Tableau de l'Amour conjugal*,
de son défunt mari, se laisse lâchement
persuader à un soldat, qui lui en conte,
et qui fait avec elle ce que la bienséance
ne me permet pas de dire. Cette femme
étoit depuis peu triste jusqu'à la mort, et
présentement il n'y a point de joie à la-
quelle on puisse comparer la sienne. Elle
se sent heureuse; mais c'est d'un bon-
heur de frénétique, qui a ses fougues et
ses saillies. En vérité, l'homme est un ca-
méléon, qui change de couleur selon les
différens lieux où il est. Il n'est pas besoin
d'en rapporter ici d'autres exemples pour
le prouver, et si d'un nombre infini
nous en voulions choisir quelqu'un, nous
dirions que l'Empereur *Auguste*, quelque
grand qu'il fût, ternit sa gloire par sa
grande inconstance. Certes nous n'allons
pas, on nous emporte tantôt doucement,
tantôt avec violence. Cet homme qui étoit
hier fort courageux, parce que la néces-
sité, la colere et le vin lui échauffoient
l'imagination, est aujourd'hui le plus
grand poltron du monde. Quelle inégalité
et quelle inconstance est ceci! Cette va-
riété a pourtant ses causes, puisqu'elle
semble être si naturelle à l'homme.

On ne se tromperoit peut-être pas
si nous attribuions notre inconstance à
l'ordre que Dieu a donné à la nature,
qui ne se conserve que par des change-
mens réciproques et successifs. Les as-
tres ne demeurent jamais en repos; les

saisons sont opposées les unes aux autres ; les élémens qui entrent dans la composition des mixtes se font incessamment la guerre , sans se détruire. Toutes les générations du monde ne se font et ne se conservent que par des changemens : l'homme même ne se forme dans les entrailles de sa mere que par des matieres différentes , et ne se conserve que par la diversité de ses mouvemens. Le cœur où réside l'ame comme dans son trône , est-il toujours dans une même assiette ? Le sang par lequel nous vivons , est composé de parties si différentes , que nous ne vivrions pas si sa matiere étoit égale , et ses qualités semblables. Enfin , tout ce qui est au monde ne se fait et ne se conserve que par la variété et l'inconstance. Ainsi , l'instabilité de notre tempérament faisant l'inconstance de nos inclinations , contribue à la beauté du monde raisonnable , et à nous rendre variables et légers.

Or , puisque nos actions dépendent de notre tempérament , et que notre tempérament est si inconstant par le changement de nos humeurs , nous pouvons conclure que *l'homme est le plus changeant et le plus inconstant de tous les animaux* , et que sa raison , bien loin de détruire sa foiblesse , sert souvent à lui augmenter son inconstance.

Après avoir prouvé que les deux sexes

276 *Tableau de l'Amour conjugal*,
sont naturellement inconstans, et en avoir
découvert la cause, il me semble que je
puis présentement examiner lequel des
deux, ou de l'homme ou de la femme,
est en général le plus inconstant, et puis,
descendant dans le particulier, voir lequel
des deux est le plus léger en amour.

Nous avons prouvé fort clairement au
livre 2, ch. 3, art. 2, que les hommes
en général étoient plus chauds que les fem-
mes, parce qu'ils étoient plutôt formés
dans le sein de leurs meres, qu'ils s'agi-
toient plutôt dans leurs flancs, et qu'ils
naissoient aussi plutôt, qu'étant nés, ils
agissoient avec plus de force et de fermeté
dans tout ce qu'ils entreprenoient; qu'ils
avoient le pouls plus plein et plus fort, et
qu'enfin comme les bêtes mâles étoient les
plus fermes et les moins molles, les hom-
mes aussi étoient plus vigoureux, et par
conséquent plus chauds; et bien que nous
ayons dit au même lieu qu'il y en avoit
qui croyoient que les femmes fussent plus
chaudes de tempérament que les hommes,
nous y avons pourtant fait voir qu'ils se
trompoient lourdement, puisque les rai-
sons que nous y avons alléguées ont fait
connoître que les femmes en général étoient
plus froides et plus humides que nous.

Nous ne nous arrêterons donc point ici
à des difficultés qui sont décidées ailleurs
d'une maniere claire et convaincante. Il
suffit que nous disions seulement que les

femmes en général étant froides et humides, si on les compare aux hommes, elles ont aussi l'imagination plus foibles, la raison moins solide, et la volonté plus légère; parce que la force de leurs facultés ne dépendant que de la chaleur des esprits et de la fermeté des parties dont l'ame se sert pour les faire agir, et que les femmes n'ayant ni tant de chaleur d'esprit, ni tant de fermeté des parties que les hommes, on peut dire que les facultés de leur ame sont plus foibles et plus languissantes.

Sur ces principes, les jurisconsultes veulent que les femmes aient des curateurs, et qu'elles rendent compte de l'administration des biens de leurs enfans, parce que, selon le sentiment de *Cicéron*, elles sont si foibles, qu'elles ne sont pas capables de donner un bon avis. Ils veulent encore qu'elles soient mises à mort avant les hommes, pour découvrir ce qu'ils ont dessein de savoir dans les conspirations notables; car comme les femmes, ajoutent-ils, sont plus foibles que les hommes, l'expérience leur a montré qu'il en falloit user de la sorte.

En effet, les femmes ne sont pas plus constantes que les enfans, dont le tempérament est presque tout semblable, car elles sont humides comme eux, et leur chaleur médiocre est si embarrassée dans l'abondance de leur humidité, qu'à tout moment elles donnent des marques de leurs foiblesses et de leur inconstance.

278 *Tableau de l'Amour conjugal*,

Salomon, le plus sage de tous les hommes, qui connoissoit mieux les femmes que nous, les compare au vent, et dit fort à propos, que celui qui a une femme dans sa possession, qui tâche de la retenir pour lui seul, ressemble à celui qui veut retenir le vent entre ses bras. En vérité, elle est bien légère par sa nature, et se laisse aller aisément aux petites choses par la foiblesse de son jugement; elle s'arrête à la bagatelle, et passe toute sa vie à faire ce qui marque l'instabilité de son sexe. Sa taille est petite, ses forces médiocres, ses actions languissantes; en un mot, elle est plus foible et plus inconstante que l'homme.

L'homme au contraire est plus grand, plus vigoureux, plus agissant; ses conceptions sont meilleures, et son raisonnement plus fort. Il est plus résolu et plus ferme dans ses affaires, plus constant dans ses entreprises, et plus hardi dans ses actions, parce qu'il a une complexion plus chaude, plus seche et plus forte. C'est sans doute pour cette raison que l'Écriture veut qu'il ait la supériorité sur la femme, et qu'il soit le maître et le seigneur de la famille.

La constance de quelques femmes exposées aux tourmens, ne me fera pas ici changer de sentiment. Nous savons que la belle *Léene* aima mieux se couper la langue et la cracher aux yeux du bourreau, que de rien révéler du meurtre du tyran; et que la constante *Epicaris* se résolut plutôt

à mourir, que de rien avouer dans la conspi-
ration de *Néron*; mais comme ces exem-
ples sont fort rares, et que pour faire une
maxime générale on doit en avoir plu-
sieurs, je demeurerai toujours dans mon
sentiment, et je dirai que les femmes en gé-
néral sont plus variables que les hommes.
Mais peut-être se trouvera-t-il des occasions
où elles le seront moins que nous, c'est ce
que nous voulons présentement examiner.

L'amour est une passion si badine et si
violente, qu'on la remarque ordinaire-
ment avec plus d'excès dans les petites que
dans les grandes âmes. J'avoue que nous
en sommes tous touchés; mais à dire le
vrai, les plus foibles, du nombre desquels
sont les femmes, en sont plus embarrassés
que nous. Et, comme la persévérance est
une qualité inséparable de l'amour, nous
pouvons conclure que les femmes aiment
plus long-tems, et qu'ainsi elles sont en
amour plus constantes que nous; car l'a-
mour cesse quand on n'aime plus, et l'on
doit toujours aimer réellement pour dire
que l'on aime.

Si nous considérons ce qui se passe tous
les jours parmi nous dans le monde, nous
serons convaincus de cette vérité. L'expé-
rience nous apprend que la pudeur des
femmes les empêche de s'évaporer, et les
oblige en même-tems à n'aimer que ceux
avec qui elles ont plus de libertés permises.
La pudeur est encore une certaine honte

280 *Tableau de l'Amour conjugal*,
qui les retient dans leur devoir, et qui sou-
vent les rend constantes malgré elles. J'en
dis de même de la timidité, qui accompa-
gne ordinairement le beau sexe. Cette re-
tenue, qui est naturelle aux femmes, ne s'é-
loigne guere de la constance, je pourrois
dire qu'elle est sa compagne inséparable.

D'ailleurs, il y a peu de femmes qui
n'aiment éperdument ceux avec qui elles
ont pris le dernier plaisir. Elles sont tel-
lement attachées à leurs premiers amans,
que si par quelque grande considération
elles sont obligées de s'allier à d'autres,
elles conservent toujours dans leur cœur
un je ne sais quoi de tendre pour celui qui
leur a ravi la fleur de leur virginité.

Au reste, nous savons qu'elles sont
plus sédentaires et moins propres aux af-
faires que nous, et que la solitude et l'em-
barras de leur ménage les éloigne des com-
pagnies, si bien qu'elles n'ont pas si souvent
que nous des occasions où elles puissent
être infidelles.

Enfin, les loix les retiennent en punis-
sant sévèrement celles qui ont été trop
légeres, en les condamnant à être rasées
et à être mises dans une prison perpétuelle
pour avoir été trop inconstantes en amour.

Je ne m'arrête point ici à l'exemple de
quelques femmes abandonnées par la cha-
leur de leur tempérament; car quoique
Lepidas, tante de *Néron*, sous le nom de
Quartille dans *Pétrone*, ne se soit jamais

considéré dans l'état du mariage. 281
connue vierge, que les deux *Tullie*, les
deux *Jeanne de Naples* et quelques autres,
aient fait gloire d'être caressées par plu-
sieurs hommes, cela n'empêche pourtant
pas que la proposition générale ne soit vé-
ritable, savoir, que les femmes sont plus
constantes en amour que les hommes.

Que si nous faisons réflexion sur notre
tempérament, et les inclinations qui le
suivent, nous serons convaincus par nous-
mêmes que l'amour ne nous assujettit pas
avec tant de tyrannie qu'il fait les fem-
mes. La multiplicité des affaires nous em-
barrasse; pour nous délasser, nous prenons
le premier jouet et le premier divertisse-
ment que nous trouvons. Notre grande
chaleur nous donne la hardiesse à faire de
nouvelles conquêtes. Nous en contons
hardiment aux premières que nous trou-
vons, et souvent nous nous satisfaisons où
les occasions nous sont favorables. Notre
esprit est trop libre pour nous assujettir à
une constance tyrannique, et les dégoûts
que l'amour nous fait naître pour une per-
sonne, nous obligent souvent à changer
de divertissement. Celle qui nous a plu
pendant huit jours, nous déplaît ensuite,
et les petits chagrins que l'amour fait naître
dans les caresses de cette femme, sont
bientôt changés en de nouvelles espé-
rances pour une autre. Il nous fait ac-
croire que les nouveaux contentemens
sont d'une autre nature que les passés, et

282 *Tableau de l'Amour conjugal*,
ainsi il fomenté notre inconstance natu-
relle par cette nouvelle piperie et par ces
vaines espérances.

Au reste, comme les plaisirs et les épui-
semens sont plus grands dans les hommes
que dans les femmes, et que d'ailleurs nos
dégoûts sont plus insupportables et mieux
fondés, l'amour, qui ne cherche qu'à
nous surprendre, pour rendre son empire
plus grand et plus peuplé, nous persuade
adroitement par des sentimens secrets que
le changement nous sera plus agréable et
plus voluptueux que la constance, et alors
nous sommes si simples, que bien que
nous ayons l'expérience du contraire,
nous nous laissons lâchement aller à ses
persuasions secretes et à ses mouvemens
cachés : témoins une infinité d'hommes
qui surent parfaitement aimer, et qui, à
l'imitation d'*Ovide*, furent les plus in-
constans de tous. Certes, *Tibule* et *Pro-
perce* ont bonne grace de taxer les femmes
d'inconstantes, quand il est question d'ai-
mer, puisque le premier abandonna *Délie*
pour *Némese*, et qu'il se dégoûta de tou-
tes deux pour caresser *Néere*, que l'autre
ne se contenta pas de *Cinthie*.

Si une femme a dit spirituellement
qu'elle cherchoit avec empressement les
caresses de plusieurs hommes, parce
qu'elle étoit raisonnable, ne puis-je pas
dire que la raison étant plus forte dans les
hommes que dans les femmes, ils peuvent

aussi s'en servir aux mêmes conditions ? Plus l'on est raisonnable , plus l'on est exposé aux souplesses de l'amour ; et comme l'amour est quelque chose de naturel , et qu'il obsède tout le monde , on peut dire que tous ne peuvent se défendre de ses appas , et qu'ordinairement il trouble l'ame des uns et des autres. Mais comme l'amour excessif est une maladie commune aux deux sexes , ceux qui ont le plus de force d'ame , résistent plus courageusement à sa tyrannie ; et si quelquefois ils en sont épris , ils changent souvent d'objets pour éviter les alarmes et les embarras qu'il donne toujours ; au lieu que les petits esprits n'ayant pas assez de force d'ame pour résister à ses mouvemens secrets , et d'ailleurs étant plus timides , ils se laissent lâchement emporter par la foiblesse de leur condition , et demeurent ainsi continuellement liés à la personne qu'ils aiment.

S'il est donc vrai , comme l'expérience nous le fait voir , que tous les hommes ne peuvent s'assujétir long-tems à l'empire de l'amour , et qu'ils ne suivent qu'avec saillies ses inspirations secretes , on doit conclure , après ce que nous venons de dire , qu'ils sont en amour beaucoup plus inconstans que les femmes.

C H A P I T R E IX.

Si l'on peut aimer sans être jaloux.

JE ne saurois me persuader que les Stoïciens, qui ont tenu le premier rang parmi les anciens philosophes, fissent leurs sages, exempts de toutes sortes de passions. Ils savoient très-bien que la passion leur étoit si naturelle, qu'il étoit impossible de détruire dans l'homme ce qui lui étoit si essentiel. Si nous avons quelque foi pour ce que nous dit le philosophe *Séneque*, qui étoit le maître de cette secte, nous serons convaincus de cette vérité. Il avoue franchement que le sage ne peut s'empêcher d'avoir des émotions dans l'ame, mais aussi que sa raison peut bien s'opposer puissamment à leurs excès.

En effet, puisque nous sommes composés d'intelligence, d'ame, d'esprit et de corps, comme nous le prouverons ailleurs, que notre intelligence a quelque rapport aux anges, et que notre ame venue de nos parens participe de la nature de celle des bêtes, il n'y a pas lieu de douter que les passions ne soient naturelles à l'une et à l'autre. *Moïse* nous apprend que les anges ont été jaloux et orgueilleux tout ensemble, et nous voyons par expérience que les bêtes se laissent

considéré dans l'état du mariage. 285
tous les jours aller à leurs passions déréglées ; témoin le bouc qui tua le pasteur *Gratis*, parce qu'il avoit caressé amoureusement sa chevre.

Nous savons que les maladies sont comme naturelles à l'homme , quoi qu'en veuillent dire les médecins, puisque depuis le commencement des siècles jusqu'à présent, l'on n'en a trouvé aucun qui en ait été exempt. Notre corps est composé de parties si différentes en tempérament, et nous sommes exposés à tant d'accidens, qu'il est impossible que dans notre vie nous ne souffrions quelque incommodité. Il est vrai qu'il y en a de légères et de fortes, et que de ces dernières il y en a de dangereuses, dont on ne meurt point, et d'autres pernicieuses, dont on ne peut réchapper à cause de la corruption d'une partie nécessaire à la vie, ou de quelque autre cause violente. Ce sont ces dernières maladies que les médecins disent être contre les loix de la nature. Mais les hommes qui ont un bon tempérament ne sont exposés qu'aux légères maladies, ce qui leur fait dire qu'ils se portent toujours bien.

J'en dis de même des passions de l'ame. Elles sont si naturelles à l'homme, que ceux qui ont voulu en exempter tout-à-fait le sage, ont avoué facilement qu'il n'en avoit que des émotions légères qui pouvoient être domptées par sa raison. Et c'est ce qui a fait dire à quelques-uns que le sage

286 *Tableau de l'Amour conjugal*,
étoit exempt de passions. Mais ils sont de-
meurés d'accord que les autres hommes y
étoient sujets comme les bêtes, et que la
partie inférieure de leur ame étoit le lieu
où elles résidoient. De sorte qu'il y avoit
des passions si enracinées dans ces hommes-
là, qu'elles étoient sans remede, et d'au-
tres, quoique grandes, que l'on pouvoit gué-
rir par des remedes efficaces et salutaires.

Puis donc que les passions sont naturel-
les à l'homme, comme nous venons de le
dire, la jalousie, qui en est une des plus
violentes, et qui est comparée à la mort
et à l'enfer par l'Écriture, ne l'abandon-
nera jamais; et comme elle vient de l'a-
mour, nous sommes obligés de croire que
tous ceux qui aiment sont jaloux: c'est ce
que nous avons dessein de prouver par ce
discours.

Il n'est pas besoin de dépeindre ici l'a-
mour. Nous en avons fait diverses peintu-
res dans tout ce livre, où nous avons ex-
posé aux yeux de tout le monde sa nature
et ses effets: il suffira seulement de parler
ici de la jalousie, qui en est comme la fille.

Nous avons dit ailleurs que la beauté
avoit des charmes si puissans, principa-
lement si elle se trouvoit dans un sexe dif-
férent du nôtre, qu'elle nous entraînoit
même contre notre volonté, et quelques
efforts que nous puissions faire, il étoit
presque impossible de nous en défendre.
En effet, elle a tant d'attraits pour nous,

qu'elle embrase d'abord notre cœur , qu'elle force notre volonté , et qu'elle fait obéir nos parties amoureuses à ses invincibles appas. Alors , elle cause en nous un ardent desir de posséder une belle personne ; et c'est ce desir que nous nommons *amour* , qui est sans doute la source de toutes les passions de notre ame.

Quand on aime bien , l'ame conserve des idées présentes à l'objet absent , et reçoit une extrême joie quand on lui parle de ce qu'elle aime. Mais parmi les vérités que l'on en débite , souvent il s'y glisse des mensonges et des impostures , et les véritables rapports sont souvent mêlés avec les faux. C'est ce qui mene l'ame dans l'erreur , qui la fait entrer en défiance par des soupçons , des conjectures et des doutes qu'elle se forge. Souvent on croit n'avoir pas assez de charmes pour mériter les bonnes graces d'une personne, et en même tems on pense que cette personne peut être inconstante et qu'elle cesse d'aimer ; c'est ce qui arriva à *Poppée* , qui examinoit après l'impuissance de *Néron* , comme *Pétrone* l'observe. Alors par la foiblesse de notre nature , et par l'imposture de l'amour , ces conjectures se changent en preuves , et ces doutes en convictions , quelque assurance que l'on ait de la personne aimée. En vérité , nous ne saurions bien aimer sans être jaloux ; car après être arrivés à ce haut degré d'amour où nous ne pouvons

288 *Tableau de l'Amour conjugal*,
demeurer par notre inconstance naturelle,
nous sommes obligés de tomber dans la
froideur ou dans la haine, en passant tou-
jours par la jalousie. Le médecin *Celse* *,
qui est un maître dans la connoissance de
la nature de l'homme, a dit fort à propos
qu'un homme qui est plus gras qu'à l'ordi-
naire, doit craindre de tomber malade,
parce que les choses de ce monde étant
toutes inconstantes, il ne doit pas de-
meurer long-tems dans cet embonpoint.

C'est parmi tous ces troubles que l'ame
est en désordre et comme en délire, et
qu'après s'être défendue des apparences,
et avoir coupé, pour ainsi dire, une tête
à l'hydre, elle se laisse subordonner aux
foiblesses de l'amour, qui lui fait souvent
paroître des chimeres pour des vérités, et
qui fait naître à l'hydre dix têtes pour une
qu'on lui a coupée.

Il n'est pas aisé qu'une personne émue
d'une passion violente, comme est la ja-
lousie, puisse juger juste dans sa propre
cause, et qu'elle puisse voir la lumière
parmi tant de ténèbres dont l'amour lui
offusque la raison. *Moïse* avoit trouvé un
expédient sur cela, sans que l'homme et la
femme fussent eux-mêmes leur propre
juge. Le Grand-Prêtre faisoit boire aux
femmes accusées d'impudicité un grand
verre d'eau très-amère, qu'on appeloit
eau de jalousie. Il prétendoit par là guérir

*Qui speciosior se ipso est, debet habere suspecta bona sua.
l'esprit

l'esprit des maris jaloux, en faisant paroître le crime par l'effet de cette *eau de probation*, qui devoit faire pourrir le ventre de la femme criminelle, ou conserver la santé de celle qui étoit innocente. Nous aurions de la peine aujourd'hui à faire de pareilles épreuves, et je ne sais si nous pourrions croire qu'un larcin secret pût être découvert par ces sortes de moyens.

Cependant l'ame agitée de diverses passions cherche toutes sortes de moyens pour se dégager des doutes qu'elle s'est fait. Alors la curiosité l'anime à examiner toutes les circonstances de l'affaire. Elle observe et épie exactement ce qu'elle aime, de peur qu'elle ne le perde; mais cette recherche extravagante fait son mal pire qu'il n'étoit; et au lieu de le guérir, elle y apporte souvent la gangrene. C'est ce que nous ont voulu dire les théologiens Païens, par la fable qu'ils nous ont débitée; savoir, que *Vulcain* ennuyé un jour des impudicités de sa femme, se résolut, pour se venger d'elle, à faire éclater sa jalousie en présence de tous les Dieux qu'il croyoit lui être propices et favorables. Mais après avoir tendu des rêts pour surprendre *Mars* et *Vénus* ensemble, bien loin de guérir par là sa passion, il se l'accrut; et fut estimé infâme parmi les dieux, pour avoir découvert un crime caché. Et de plus, les dieux furent si scandalisés de l'action de *Vulcain*, qu'en le chassant honteusement

290 *Tableau de l'Amour conjugal*,
du ciel, il tomba à terre, et se cassa une
jambe. Voilà ce qui arrive à nos jaloux;
la vengeance se mêle avec la jalousie, et
pour avoir le plaisir de faire connoître aux
hommes la foiblesse de leurs femmes en
découvrant leur secret amoureux, ils s'at-
tirent la risée de tout le monde, et une
tache perpétuelle pour leur réputation.

Mais comme l'ame n'ignore pas que
tout ce qui est au monde ne soit sujet au
changement, elle commence à craindre
de perdre tout ce qui fait son bonheur et
son plaisir, et qu'un autre ne s'en empare.
C'est proprement cette crainte que nous
appelons *jalousie*, qui a l'amour pour
pere, et qui ne peut dénier pour mere la
crainte qui l'a engendrée. Cela n'est-il
pas étrange que les mêmes inclinations
qui causent l'amitié dans le commerce des
hommes, soient dans l'amour excessif la
cause de la haine?

Cette jalousie est si forte et si puissante
dans l'esprit de quelques hommes, qu'il y
en a eu, suivant le rapport de *Tertullien*,
qui, au moindre petit bruit que faisoit le
vent, ou un rat à la porte de leur cham-
bre, appréhendoient qu'on n'enlevât leur
femme d'auprès d'eux.

Cette crainte ne s'est pas plutôt empa-
rée d'une ame foible, que la haine y trouve
aussi-tôt sa place: mais comme l'amour n'est
pas entièrement banni, il s'y passe d'étran-
ges désordres par tant de passions si oppo-

considéré dans l'état du mariage. 291
sées les unes aux autres : et si l'ame n'en est point détruite , elle ne doit assurément sa vie qu'au nombre de ses ennemis ; car d'un côté la haine glace le cœur où l'ame fait sa principale demeure ; elle y éteint presque les esprits , et y suffoque la chaleur naturelle : d'un autre , l'amour le brûle , et en y dilatant ses petites cavités , il en augmente les esprits et la chaleur. Pauvre cœur , que ce monstre de passion te fait souffrir ! C'est de ces passions contraires que naissent la colere , les chagrins , la fraude , l'espérance , le désespoir , la joie , la tristesse , la fureur , la rage , et puis l'envie de se venger aux dépens de sa vie et de sa réputation. Il y en a eu même qui ont poussé leur jalousie jusqu'après leur mort , comme fit ce roi de Maroc , qui , après avoir été défait en guerre , ne voulut pas que personne jouît de sa femme après sa mort ; c'est pour cela qu'il la mit en croupe derrière lui sur son cheval , et que poussant vivement le cheval , il se précipita du haut d'une montagne , ainsi que nous le rapporte *Jean de Léon*.

Mais n'allons point chercher les histoires de l'antiquité sur les effets de la jalousie , nous n'en saurions trouver de si notables que celle qui arriva l'autre jour à Nice en Provence. Le seigneur de Castel-Novo , âgé de 67 ans , devint si éperdument amoureux de sa bru *Perrine de Harcouette de Saint-Jean-de-Morien* , que son mari et

292 *Tableau de l'Amour conjugal* ;
sa femme lui étant un grand obstacle pour l'exécution de son premier dessein , il les fit tous deux empoisonner par la fille-de-chambre de sa femme. Mais comme l'amour et la jalousie sont exposés à mille accidens divers , le beau-pere trouva la mort , où il pensoit trouver des plaisirs , car sa belle-fille lui plongea le poignard dans le sein , lorsqu'il voulut prendre avec elle des divertissemens amoureux.

Comme rien n'est caché dans le monde , tôt ou tard la vengeance éclate , le scandale arrive , et par là on publie souvent un crime caché , dont le malheur s'étend quelquefois aux successeurs. Si par hazard la personne jalouse vient à se reconnoître , lorsque la maladie est formée , et qu'elle n'est pas incurable , elle a pourtant pour toutes ses peines la douleur et le repentir , qui sont les effets d'un amour déréglé , et la fin de la jalousie. Car par-tout où se trouve la jalousie , par-tout se trouve l'amour. Et comme la vie accompagne toujours les malades et que la douleur ne touche jamais les morts , ainsi la jalousie n'abandonne jamais les amoureux , et ne se trouve jamais où il n'y a que des froids et des indifférens.

Après avoir découvert la naissance , la cause , la nature et les progrès de la jalousie , il me semble qu'il ne sera pas hors de propos d'en examiner présentement la différence et les effets,

L'expérience nous fait voir tous les jours que la raison est quelquefois la maîtresse de nos passions , et qu'elle les modere avec tant de force , quand on s'est accoutumé dès le bas âge à les dompter , que l'on ne doit pas s'étonner , s'il y a des hommes et des femmes qui ne se laissent point lâchement emporter à leurs mouvemens impétueux. *Joseph* eut en apparence de légitimes soupçons de la bienheureuse *Marie* ; mais il sut si bien les étouffer dans leur naissance , qu'il ne se laissa point aller aux excès de la jalousie. *Jules César* avoit tant de force sur son ame , que , bien qu'il eût de véritables causes pour être jaloux , sa grande ame ne succomba jamais à cette horrible passion. C'est ainsi qu'en userent *Auguste* , *Luculle* , *Antoine* et *Pompée*. Ces grands hommes qui avoient sujet d'être jaloux , n'en firent point de bruit. On les plaignit plutôt de ce qu'ils étoient vertueux , qu'on ne les blâma de ce qu'ils étoient imprudens. Ils savoient bien qu'ils ne devoient pas se scandaliser de la mauvaise conduite de leurs femmes , et que s'ils le faisoient , il n'y auroit pas jusqu'aux enfans qui ne les en raillassent.

Les femmes naturellement sont plus jalouses que les hommes , comme nous le prouverons ensuite ; et ont quelquefois la même force d'ame dans de semblables occasions. *Sara* eut d'abord quelque légère jalousie de ce que son mari *Abraham*

294 *Tableau de l'Amour conjugal*,
caressoit *Agar* ; mais la raison vint aussitôt au secours de sa passion , et après l'avoir heureusement combattue , elle consentit que son mari fît des enfans à sa servante. C'est ainsi que fit *Stratonice*, qui touchée de ce qu'elle n'avoit point d'enfans de son mari *Déjotarus*, et agitée de quelque crainte de le perdre, consentit enfin qu'il en fît à *Electra*, à condition qu'elle les adopteroit et les réputeroit pour les siens propres.

Il n'en est pas de même des ames basses et rampantes : l'amour et la jalousie s'y font ressentir avec plus d'empire , et y font paroître avec plus d'éclat le nombre des passions qui les accompagnent. Quand l'amour est arrivé à ce haut point où il ne peut plus croître , ceux qui en sont enivrés appréhendent tout ; une œillade les incommode , une conversation les importune , une promenade les inquiete , une collation leur déplaît , une lettre les chagrîne. Ils ressemblent à ceux qui sont sur un précipice à qui les yeux s'éblouissent , les pieds chancelent , le corps tremble. Ils craignent de tomber , quoiqu'ils soient dans un lieu de sûreté. Il n'y a que les sages et les stupides qui soient exempts de l'excès de cette passion. Les autres qui tiennent le milieu et qui composent presque tout le monde raisonnable , sont du nombre des esprits foibles ou médiocres. Ils ont un chancre caché

considéré dans l'état du mariage. 295
dans le cœur, et, comme parlent les médecins, un *noli me tangere*, qui ne s'entretient que par des ordures croupissantes, c'est-à-dire, que la jalousie ne s'entretient dans le cœur de ces petits esprits, que par des passions ennemies et par des rêveries continuelles; c'est de là que viennent les inquiétudes, les extravagances et même la folie et la rage des jaloux, qui semblent pourtant avoir quelque espece de raison, comme *Lépidus* sembloit en avoir, lorsque devenant malade, il en mourut.

Nous serons plus convaincus de ce que je dis, si nous examinons en particulier la jalousie dans l'homme et dans la femme, et si nous cherchons lequel des deux est le plus jaloux.

La crainte de perdre ce que l'on aime est bien plus forte dans l'esprit d'une femme, que celle qui occupe l'ame d'un homme; et bien que la femme soit naturellement timide, l'expérience nous fait pourtant voir qu'elle est tellement hardie, quand elle est jalouse, que s'il est question de faire un crime, elle est beaucoup plus intrépide que nous.

D'ailleurs, comme elle est naturellement plus foible, et que par là elle a plus besoin du secours et de l'appui de l'homme, elle a aussi plus de crainte de le perdre quand elle l'aime beaucoup.

D'autre part, parce qu'elle est plus constante en amour que nous, comme

296 *Tableau de l'Amour conjugal*,
nous l'avons prouvé au chapitre précé-
dent, elle reçoit aussi beaucoup plus d'im-
pression par les mouvemens de l'amour et
de la jalousie.

La lasciveté est encore une puissante
cause de l'excès de cette passion ; elle la
pousse plus que nous, et l'engage plus for-
tement à être plus jalouse. En effet, elle
s' imagine que son mari n'en aura pas assez
pour elle, et dans cette pensée lascive, elle
craint qu'une autre ne partage avec elle les
contentemens qu'elle désire avec ardeur,
et le bien qu'elle pense lui appartenir.

Au reste, elle se met plus souvent en
colere, et y demeure davantage, et alors
la jalousie devenant fureur, elle est ca-
pable de faire tout ce qu'il peut y avoir de
mal au monde.

Enfin, il n'y a point de bête farouche
qui soit plus cruelle que la femme, lors-
qu'elle est troublée par la jalousie : il n'en
faut point d'autre preuve que celle de *Mé-
dée*, qui tua ses propres enfans pour se
venger de son mari ; ni que celle de *Laodi-
cée*, femme d'*Antiochus*, surnommé *Dieu*,
laquelle, selon le rapport de *S. Jérôme sur
Daniel*, fit mourir *Bérénice* avec son en-
fant, parce qu'*Antiochus* en étoit le pere,
et puis elle s'empoisonna de désespoir.
C'est cette passion déréglée qui a fait dire
fort à propos à l'*Ecclésiaste*, que la femme
jalouse étoit la douleur du cœur de son
mari, et les plaintes de sa famille.

Les hommes en usent à peu près de la même façon, si ce n'est que la lasciveté n'a point tant de part dans leur jalousie qu'elle en a dans celle des femmes. Ils appréhendent seulement qu'un autre ne ravisse le bien qu'ils pensent n'appartenir qu'à eux seuls ; et, dans cette noire pensée, ils se chargent d'une des plus cruelles passions de l'ame.

C'est la jalousie qui fit perdre la vie à *Marianne*, parce que son mari *Hérode* ne pouvoit souffrir que l'on aimât sa beauté. C'est aussi la même passion qui obligea le mari de la belle *Meunier* à donner du mal secret à sa femme, pour le communiquer ensuite à un Monarque des plus illustres de l'Europe, qui aimoit beaucoup les belles-lettres : et comme il ne put, ou ne voulut pas se venger sur sa personne royale, il se vengea sur le corps de sa femme, qui ensuite infecta le roi. Je ne saurois ici passer sous silence ce que l'on nous dit d'*Octavius* qui, après avoir baisé amoureusement *Pontia Postumia*, fut si vivement choqué de ce que cette femme ne voulut pas l'épouser, après l'en avoir priée, que son amour se changea en fureur, si bien qu'il arracha la vie à celle qui, entre ses bras, la lui avoit si souvent redonnée.

En vérité, les hommes ressemblent bien aux cerfs qui, étant naturellement fort craintifs, sont extrêmement jaloux de leurs biches ; aussi les naturalistes ont-ils remarqué que le poil de leur tête étoit

298 *Tableau de l'Amour conjugal*,
garni de vers qui la leur rongeoient incessamment. *François Taure* en avoit un gros dans la tête, selon que l'histoire d'Italie nous le rapporte, lorsqu'il se pendit à Modene, pendant que dans le dernier siecle *François Guichardin* en étoit gouverneur, parce que la courtisane *la Colere*, qu'il aimoit éperdument, toucha la main d'un gentilhomme qui jouoit aux échecs avec lui.

Mais s'il y a de légères maladies que nous domptons par notre sage façon de vivre, il y en a une infinité d'autres qui sont périlleuses et même funestes, ou par notre faute, ou par leur propre nature, que nous ne pouvons combattre par nos remèdes. Ainsi la raison guérit les légères jalousies; mais elle ne combat pas aisément les fortes ni les désespérées. Je ne sais si l'on eût pu guérir la violente maladie de *Procris*, que son mari *Céphale* tua pour une bête fauve, ni celle de *Thébé* et de *Luculla*. La première, au rapport de *Cicéron*, tua *Phérée*, son mari, sur un fort léger soupçon, et l'autre empoisonna son mari l'empereur *Antonius Virus*, parce qu'il aimoit *Fabia*.

Il est donc vrai que les grandes ames savent, par la force de leur raison, résister à la jalousie; qu'elles ne la reçoivent jamais qu'à la porte, pour parler ainsi, sans la laisser entrer dans le logis, où, sans doute, comme un soldat ennemi, elle ruineroit son hôte. En effet, un homme prudent, selon la pensée d'*Aris-*

considéré dans l'état du mariage. 299
tote , doit savoir l'honneur qu'il doit à ses
parens , à sa femme , à ses enfans et à
lui-même , afin que le rendant à ceux qui
le méritent , il soit estimé juste et saint
dans sa famille. Il n'en est pas ainsi des
petits esprits et des médiocres , jamais la
raison ne vient à leur secours. Ils se lais-
sent entraîner à la violence d'une passion
qui les agite , et n'ont pas assez de force
pour résister à ses mouvemens excessifs.

Je puis donc conclure que l'amour n'est
jamais sans jalousie , et que l'on ne sau-
roit aimer sans être jaloux.

CHAPITRE X.

*Si la femme timide aime plus que la hardie
et l'enjouée.*

NOUS avons prouvé ailleurs que les
femmes étoient d'un autre tempérament
que les hommes , et qu'étant plus froides
et plus humides , il étoit bien raisonnable
que la nature les eût créées de ce tempé-
rament , parce qu'elles avoient été faites
d'une autre matiere que nous , et pour
d'autres usages. En effet , elles ont plus
de part dans la génération et dans la per-
pétuité de notre especé que les hommes
mêmes. C'est sans doute pour cette raison
qu'elles sont ordinairement plus sangui-
nes , ou plutôt qu'elles ne dissipent pas

300 *Tableau de l'Amour conjugal*,
tant de sang que nous, et que d'ailleurs
elles sont plus sujettes à des épanchemens
périodiques, et à des regles de tous les
mois, qui ne manquent jamais à celles à
qui l'âge et la santé le permettent.

Mais comme leur tempérament est
bien différent du nôtre, il n'est pas
moins dissemblable parmi elles. Il y en
a de sanguines, de bilieuses, de pitui-
teuses et de mélancoliques, ou, pour
mieux parler, d'humides, de chaudes,
de froides et de seches. Ces qualités ne
sont pas ordinairement seules, elles sont
accompagnées d'une autre qui ne leur
est pas incompatible; ainsi les sanguines
sont chaudes et humides; les bilieuses,
chaudes et seches; les pituiteuses, froides
et humides, et les mélancoliques, froides
et seches. Or, de tous ces tempéra-
mens, il n'y a que les sanguines qui peu-
vent servir à mon sujet; mais ce sont des
tempéramens sanguins qui participent un
peu de la bile ou de la mélancolie, d'où
naissent des humeurs et des inclinations
fort différentes. Car la femme sanguine-
bilieuse, c'est-à-dire, la chaude et
humide, qui aura un peu de bile mêlée
parmi son sang, sera gaie et badine, et
la sanguine-mélancolique, c'est-à-dire, la
chaude et humide, où la mélancolie aura
un peu de part, sera timide, mélancoli-
que et sérieuse.

Le sang qui est la liqueur dominante

dans le tempérament de ces deux femmes, sera plus subtil, plus ému et plus fluide dans la folâtre que dans la timide : ses esprits seront plus clairs, plus mobiles et plus obéissans à l'ame, parce que la bile, qui, selon le sentiment des médecins, est la partie la plus chaude, la plus seche et la plus légère du sang, y sera mêlée d'une maniere à ne pas nuire à la santé : au lieu que le sang de la mélancolique sera plus épais et plus terrestre, et moins propre à s'agiter ; ses esprits seront aussi plus ténébreux, moins mobiles et plus rebelles aux ordres de l'ame, parce que la mélancolie, qui est une liqueur la plus épaisse du sang, fera une bonne partie de sa masse.

Je ne prétends point parler ici de ces mélancoliques malades, qui ont l'imagination troublée, et qui sont véritablement folles, ni de ces autres mélancoliques froides et seches, qu'il faut incessamment pousser pour les faire agir ; mais de ces mélancoliques qui ont le sang chaud et sec, et qui, selon l'aveu d'*Aristote*, et selon l'expérience même, sont des personnes sages et spirituelles : celles qui ont ce tempérament ne sont ni si tristes ni si mornes, que le peuple se le persuade : au contraire, elles sont gaies, enjouées par le sang qui domine dans leurs veines ; mais à la vérité, elles ne le sont pas tant que les bilieuses.

Je ne prétends pas aussi parler de ces tempéramens de femmes fort sanguines, qui n'ont que sept ou huit jours de libres pendant un mois et qui sont sujettes pendant 20 ou 22 jours à des écoulemens ennuyeux, comme étoit mademoiselle de Ling..... qui de plus sentoit le bouc dès l'âge de 12 ans, qui sont bonnes et pacifiques, et qui, dans leur extrême vieillesse, deviennent stupides et hébétéées, mais seulement de celles qui n'ont leurs regles que quatre ou cinq jours de suite, qui sont simples, mais adroites et enjouées, et qui, dans un âge décrépit, ont les sens aussi rassis que dans leur plus vigoureuse jeunesse.

Après avoir fait toutes ces distinctions de tempéramens, examinons à cette heure les signes qui conviennent en général à ces deux complexions, et ceux qui leur sont propres en particulier.

Les filles sanguines - bilieuses ont des signes communs qui peuvent convenir aux sanguines - mélancoliques. Les unes et les autres sont de toute sorte de taille : il y en a de grandes, de médiocres et de petites : toutes deux sont belles ou laides, l'une et l'autre ont de grosses veines aux bras et aux mains, et du poil au chignon du cou et le long de l'épine du dos. L'amour les a marquées toutes deux de sa marque, et leur a imprimé sur les joues et sur les levres le caractere de

la cruauté. Leurs pomettes de joues sont rouges comme des roses , et leurs levres comme du corail ; elles sont au toucher fermes et un peu seches , et la chaleur dominante ne leur permet pas d'avoir une peau humide et fade , ni le coloris du teint plâtré et dégoûtant.

Il n'en est pas ainsi des autres marques particulieres , qui distinguent les filles bilieuses-sanguines d'avec les sanguines-mélancoliques. Celles-là ont un sang plus délié et plus fluide : au lieu que celles-ci en ont un plus grossier et plus visqueux. Dans celles-là la bile se fait connoître par ses effets , c'est-à-dire , une portion du sang la plus chaude et la plus seche ; et dans celles-ci , la mélancolie , c'est-à-dire , une bile brûlée , et un sang épais , qui est beaucoup plus chaud et plus sec que la bile , dont souvent elle est faite. Celles-là ont un feu qui brûle , comme dans de la paille ; et celles-ci en ressentent un autre , qui est allumé dans leurs entrailles comme dans du bois verd , qui bien qu'il n'ait pas tant d'éclat ni de lumiere que l'autre , a pourtant beaucoup plus de chaleur. C'est donc du sang que naissent les différences que nous observons dans ces deux sortes de tempéramens que nous découvrons dans le corps et dans l'ame de ces deux filles.

D'ailleurs , bien qu'elles aient toutes deux de l'embonpoint , cependant la

304 *Tableau de l'Amour conjugal*,
bilieuse ayant un sang plus délié, plus
actif et plus pétillant, et ses actions étant
plus badines; de plus, dissipant plus
de sang que l'autre, elle doit aussi être
plus maigre, et les regles ne doivent
couler que trois ou quatre jours de suite,
et encore en fort petite quantité: au lieu
que les regles de la mélancolique cou-
lent plus abondamment pendant sept ou
huits jours, et parce que le sang de celle-
ci est plus épais et moins actif, que sa vie
est plus sédentaire, qui ne lui permet pas
d'en faire une si grande dissipation, et
d'ailleurs qu'elle dort davantage, ses ac-
tions doivent aussi être plus lentes, et son
embonpoint plus accompli.

Au reste, la bilieuse a ordinairement
la tête petite et les cheveux blancs ou
châtains; mais la mélancolique l'a un
peu plus grosse et mieux faite, et son
poil et ses cheveux sont noirs: et comme
la sanguine-bilieuse est plus sujette que
l'autre à tomber dans les foiblesses de son
sexe par la force de son tempérament,
les anciens Romains avoient accoutumé
de dépeindre les courtisannes avec des
cheveux et des perruques blondes, et les
sages matrônes avec des noires: témoin
Pétrone, qui, dans son histoire satirique
donne des tresses blondes à *Lépida*, à
Agrippine et à *Poppée*, les trois plus
grandes courtisannes de leur tems. De
plus, la sanguine-bilieuse a une gorge

considéré dans l'état du mariage. 301
médiocre et des tettons fermes , qui ne se touchent point , et qui semblent comme être collés à sa poitrine ; mais la sanguine-mélancolique a une grosse gorge , et ses mamelles dures se touchent et se baisent l'une l'autre pour nous marquer ses inclinations secrètes et amoureuses.

Si ces deux jeunes filles sont distinguées par des signes essentiels que l'on observe dans leurs corps , elles ne sont pas moins différentes par les diverses passions qui occupent leur ame.

La fille sanguine-bilieuse est de son naturel agissante et légère , hardie et enjouée , inquiète et inconstante ; elle chante , elle danse , elle folâtre toujours , jamais en repos , toujours badine. L'amour paroît à découvert dans ses yeux et sur son visage , comme il est dans son cœur : enfin , c'est la sincérité même et la candeur. Que si un homme lui plaît , d'abord elle s'engage à l'aimer. Alors son feu est violent , mais il ne dure pas. C'est un feu de paille , dont l'activité est bientôt ralentie. Le premier venu la persuade aisément , et lui fait changer de dessein ; de sorte qu'elle se fait autant d'amans qu'il y a de personnes qui lui plaisent. Son tempérament est la cause de ses inclinations. Les esprits de son sang , qui sont les organes dont l'ame se sert pour agir , sont toujours émus avec violence au moindre objet qui se présente. Ils ne

306 *Tableau de l'amour conjugal*,
trouvent point d'obstacle dans sa petite
tête qui les arrête, et ils ne demeurent
point où la raison réside. C'est ce qui la
fait résoudre trop promptement, et juger
avec trop de précipitation. Elle ne regarde
jamais l'avenir, elle n'envisage que le pré-
sent, qui passant fort vite, n'est accompa-
gné que de fort peu de circonstances : aussi
se repent-elle souvent de ses desseins, et
se trompe presque toujours dans le com-
merce de la vie.

Toutes ces légères inclinations n'em-
pêchent pourtant pas qu'elle n'ait meil-
leure grace et moins de contrainte que
l'autre : et quoiqu'elle soit fort enjouée
et fort libre au dehors, elle est pour-
tant fort modeste et fort retenue au-
dedans. Ce n'est pas une gaîté de ma-
lade qui rit en mourant, et qui est un
signe des ordures qui l'ont excitée. Sa
joie et son enjouement marquent la tran-
quillité de son esprit, le repos de son
ame, la sagesse et la vertu qui ne se lient
jamais qu'avec l'innocence et la simplicité :
et si elle est facile à persuader, elle est
assurément fort difficile à prendre.

J'avoue que c'est un des malheurs du
siècle de n'oser badiner sans que l'on s'en
plaigne, et sans que l'on en médise, comme
si l'eau dormante étoit meilleure à boire
que celle qui court. En vérité, ces aim-
ables personnes méritent nos respects. La
naïveté de leurs actions nous charme, et la

sincérité de leurs sentimens nous enchante. Les esprits du sang de cette jeune fille toujours émue, enflamment son cœur par la vitesse de leurs mouvemens : ils échauffent son cerveau par le passage qu'ils y font avec précipitation : en un mot, ils mettent tout son sang dans un mouvement précipité, ce qui est la cause de l'inconstance et de l'enjouement de la belle.

C'est donc son tempérament qui la rend légère, non vicieuse, gaie, non évaporée, simple et non stupide. Si par hasard elle s'attache à un homme pour le mariage, elle le fait plutôt par considération et par obéissance que par sa propre inclination : et comme elle entre dans un état où le badinage en fait l'essence, jugez si l'amour, qui n'est qu'un enfant et qui se plaît toujours à badiner, n'augmentera pas son inclination enjouée ? Elle folâtrera même jusque entre les bras de son mari, quand elle se soumettra aux ordres que la nature lui a imposés pour lui rendre ce qu'elle lui doit. Son corps ne sera pas plus en repos que son ame, qui pourtant ne s'égarera jamais par les plaisirs excessifs du mariage ; ses membres ne deviendront jamais immobiles, ni froids, parce que son cœur ne sera point navré par l'excès des contentemens amoureux : si sa voix est quelquefois chancelante, ses soupirs suffoquans, sa parole mourante et entrecoupée, il ne faut qu'en accuser l'a-

308 *Tableau de l'Amour conjugal*,
mour qui la blesse, mais il ne la fait pas
mourir. Sa légéreté naturelle qui ne lui
permet pas de s'attacher fortement à son
mari, lorsqu'elle fait ce que l'on fait dans
le mariage, l'exempte des coups mortels
de l'amour.

Mais la fille sanguine-mélancolique a
bien d'autres inclinations que celles-là.
Son ame est bien plus constante et moins
légere. Quand elle badine, c'est avec plus
de retenue; quand elle chante ou danse,
c'est avec plus de modestie. Si l'amour pa-
roît dans ses yeux et sur son visage, c'est
d'une maniere forte et assurée, qui mar-
que bien qu'il s'est emparé de son cœur,
et qu'il y loge comme dans son trône. Sa
timidité naturelle ne l'oblige pas à s'enga-
ger si-tôt à la vue d'une personne qui lui
plaît. Elle y pense long-tems avant que
d'aimer. L'amour touche long-tems son
cœur sans l'échauffer, et quand il l'échauffe
par son feu, qui a de légers commence-
mens, elle en ressent insensiblement la
chaleur qui croît toujours. Et quand ce feu
est une fois allumé, il est ardent et même
violent; c'est un feu dans du bois verd et
dans une matiere épaisse, qui ne s'éteint
pas si-tôt. Il n'y a ni persuasions, ni raisons
assez fortes qui puissent détourner cette fille
d'aimer, quand elle est une fois attachée à
un homme qu'elle estime. C'est un effet de
sa complexion qui la rend si constante dans
ses desseins, et si résolue dans ses entre-
prises.

Son sang et ses esprits bouillans qui coulent lentement dans ses veines, font tant d'impression sur son cœur et sur son cerveau, que toutes les parties de son corps s'en ressentent également. Le feu qui l'âme est dans une matière si tenace, qu'il ne l'abandonne jamais qu'après l'avoir consumée. De là vient qu'elle consulte avec raison, qu'elle raisonne avec prudence, et qu'elle s'abandonne avec discrétion. Elle se perd bien loin dans l'avenir, et y va chercher des plaisirs pour s'assurer de son bonheur qu'elle grossit toujours. Sa prudence la rend malheureuse. Elle est ingénieuse à se tourmenter. L'espérance la flatte et lui fait voir des voluptés excessives; ainsi elle trouve des plaisirs réels par la force de son imagination, qui ne sont véritablement qu'imaginaires. Les circonstances infinies de l'avenir embarrassent son âme amoureuse; et pour n'être point trompée, elle se feint des contentemens dans toute leur étendue. Son imagination vive est échauffée par le désir extrême de la jouissance. Son esprit même, que j'ai nommé ailleurs intelligence, semble extrêmement emporté par les émotions de son âme, qui est la partie spirituelle la plus basse et la plus voisine des sens. Ses rêveries en amour sont extravagantes; elles vont jusqu'à l'extase, d'où elle ne sortira pas si-tôt, à moins que l'on ne l'en tire comme par miracle. Car comme

le démon se mêle quelquefois parmi les vapeurs de la terre qui forment l'orage , pour causer quelque part du désordre , s'il en faut croire nos démonographes , ainsi l'amour se mêle quelquefois parmi les fumées noires d'une bile brûlée , pour leurrer le beau sexe , sous l'espérance d'un bonheur ou de quelque grand plaisir à venir.

Enfin , l'amour qui agite cette fille est si violent , qu'elle tomberoit sans doute dans quelque désordre odieux pour son sexe , si la timidité et la crainte n'étoient de puissans obstacles pour s'opposer aux effets de sa passion amoureuse. Sa timidité naturelle est même une marque de son esclavage amoureux , et du trouble qu'elle sent au-dedans. Et si elle paroît retenue , elle n'est pas innocente. Les ames les plus dissimulées sont celles qui sont les moins vertueuses , parce que le masque dont elles se couvrent , empêche que l'on ne découvre ce qu'elles sont véritablement.

Si nous cherchons la cause de toutes les inclinations de cette fille , nous trouverons sans doute que son sang chaud et grossier , ses esprits bouillans et agités , sont la source de toutes ses passions : car son ame amoureuse , qui se sert des ses esprits enflammés pour l'usage de ses passions , les excite avec tant de force dans son cœur , qu'il en est lui-même fort ému et fort échauffé ; et puis le cœur agitant encore dans ses petites cavités ces mêmes esprits , les rend en-

encore plus chauds et plus pénétrants, si bien qu'étant ensuite dardés avec vigueur dans le cerveau, ils y ébranlent ses petites fibres qui excitent l'imagination. C'est donc par le moyen du feu du cœur, et par la vivacité de l'imagination qu'il se fait une multiplication et un concours d'esprits qui accablent, pour ainsi dire, le cœur et le cerveau de cette jeune personne. Il est vrai que ces parties se déchargent sur leurs propres canaux de ce qui les trouble, sur les autres parties du corps, et principalement sur les parties naturelles de cette fille, où ces esprits font une telle impression, qu'il n'est pas aisé de détruire, par la ténacité de la matière dont ils sont faits, et dont l'âme se sert pour exciter ses passions.

Si par hasard on parle de mariage à cette fille, alors tout est en trouble chez elle; elle devient rêveuse, morne, chagrine, et plus timide qu'à l'ordinaire. Ces désordres sont des marques assurées que l'amour fait du ravage dans son cœur. Alors, elle désire avec empressement ce qu'elle refuse avec crainte. Enfin, si l'amour l'emporte sur sa timidité, et qu'elle consente à se jeter entre les bras d'un homme, sa timidité naturelle refusera toujours des faveurs qu'elle voudra bien laisser prendre, afin d'excuser son consentement par la force. Alors l'amour extrême lui ôtera les forces, et s'emparant entièrement de son cœur, la laissera foible

312 *Tableau de l'Amour conjugal*,
et immobile comme un glaçon, faute de
chaleur et d'esprits qui n'auront été pré-
cipités que dans ses parties naturelles,
pour obéir aux ordres de la nature. Que
si alors elle donne quelque marque de vie,
ce n'est que par des soupirs et des sanglots
entrecoupés, et son extase est si grande,
qu'elle n'a pas même senti le commence-
ment des voluptés qui l'ont causée.

C'est donc le sang et ses esprits qui,
étant de différente nature, font la va-
riété de la complexion de ces deux per-
sonnes; car s'il est vrai que les plus ti-
mides engendrent plus de sang et plus
d'humeurs superflues, parce qu'elles ai-
ment plus l'oisiveté et le repos, il sera
aussi vrai de dire qu'elles font plus de
semence, et que par conséquent elles
sont plus amoureuses: témoin les lapines,
qui, étant les plus timides des animaux,
sont aussi les plus amoureuses et les plus
fécondes; elles n'ont pas si-tôt mis bas
qu'elles conçoivent une autrefois, ou
qu'elles ont déjà conçu. Cela est si assuré,
qu'*Ovide*, qui est le maître en l'art d'ai-
mer, a dit adieu à l'amour si l'on ban-
nissoit l'oisiveté, et que *Théophraste* a
défini l'amour par une affection d'une
ame paresseuse. C'est sans doute dans
cette vue que deux fameux sculpteurs de
l'antiquité, *Carracus* et *Phidias*, firent
Vénus d'une même inclination par la
posture qu'ils lui donnerent; car l'un la
fit

fit assise , et l'autre lui donna une tortue sous ses pieds.

Il n'en est pas de même des gaies et des enjouées ; elles sont plus seches et n'engendrent pas tant d'excréments ; elles n'ont pas le temps de demeurer en repos , ni de rêver à l'amour ; si elles sont amoureuses , elles ne le sont qu'avec inconstance , à cause de l'activité de leur sang , et de la multiplicité des objets qui leur plaisent. Ainsi je puis véritablement conclure que les timides sont plus amoureuses que les enjouées.

CHAPITRE XI.

S'il y a plus de peine à gagner les bonnes graces d'une femme qu'à se les conserver.

IL n'étoit pas , cé me semble , besoin que Dieu contraignît les deux sexes par des commandements séveres à s'aimer l'un l'autre. Il avoit mis dans nos cœurs , en nous créant , des désirs suffisants pour nous porter à aimer. Témoin *Adam* qui n'eut pas plutôt vu *Eve* qu'il en devint amoureux , et je pense que les caresses qu'il fit à sa femme , furent les premières occupations de sa vie. Son feu fut d'abord violent , aussi bien que dans la suite , puisqu'il ne s'éteignit qu'avec sa vie. *Eve* de son côté n'en fut pas moins

314 *Tableau de l'Amour conjugal*,
émue, sa flamme s'augmenta par le feu de
son mari, et l'amour qui n'étoit alors
qu'un enfant, non plus qu'à cette heure,
badina avec eux comme il fait présentement avec nous.

Que si Dieu a fait des préceptes pour nous engager à aimer, il faut croire que ce n'a été qu'à cause de la corruption de notre nature. Il nous avoit donné d'abord assez d'inclination de part et d'autre, pour ne nous pas refuser des faveurs : mais il se trouva dans la suite des temps des personnes si barbares et si inhumaines, qu'elles éteignirent ce feu naturel et ces flammes innocentes par une injustice qui en fit faire une loi.

Il y a pourtant peu de personnes aujourd'hui qui soient si cruelles que de haïr plutôt que d'aimer. La plupart sont d'une autre humeur, et ils se trouvent, si indispensablement obligés à aimer par une inclination secrète et naturelle, qu'ils cesseroient plutôt d'être qu'ils ne cesseroient d'aimer. La femme principalement est de cette complexion, elle aime naturellement ; elle n'a qu'à voir un homme pour avoir d'abord de l'estime pour lui, parce qu'il est d'un autre sexe ; aussi est-ce pour cela que quelques Philosophes l'ont appelé un *animal sociable*.

Comme elle est faite d'une matiere plus douce et plus polie que celle de l'homme, elle a aussi des parties plus molletes et plus tendres. Son cœur est

considéré dans l'état du mariage. 315
plus porté à la compassion que le nôtre ,
et sa pitié s'étend souvent jusqu'à soulager
nos langueurs , quand il y iroit même de
la perte de sa réputation et de sa vie. Elle
aura de la peine à voir un homme pros-
terné à ses pieds sans le relever aussi-tôt ,
pour l'embrasser ensuite avec des soupirs
réitérés , ou des larmes abondantes , qui
sont des marques évidentes de sa ten-
dresse. Aussi nous avons remarqué ailleurs
qu'elle aimoit avec plus de force et de
constance que l'homme , et qu'il sembloit
que la nature lui eût fait un cœur propre
pour aimer ; si bien que les historiens ne
nous ont jamais parlé des femmes *misan-
thropes* , comme ils ont fait de plusieurs
hommes.

D'ailleurs , l'envie déréglée qu'elles ont
de se rendre immortelles par le moyen
de la génération , est encore une puissante
cause qui les oblige à aimer ; et parce qu'el-
les ne sauroient engendrer seules , elles
cherchent avec empressement un compa-
gnon avec qui elles puissent se lier étroite-
ment , et par la jonction de leurs feux ,
produire une étincelle qui soit la cause d'un
autre feu qui s'allumera un jour dans le
cœur de l'enfant qu'ils auront engendré.

Je ne veux point m'arrêter ici aux
fables que l'antiquité nous a débitées ,
lorsqu'elle nous a fait connoître des
exemples de productions extraordinaires ,
et qu'elle a publié que ses dieux et nos

316 *Tableau de l'Amour conjugal* ;
hommes avoient fait leurs semblables ;
sans le commerce d'un sexe différent. Cela
me paroît si impossible , que j'ai dessein
de faire un discours , lorsque je traiterai
des incubes , pour désabuser ceux qui
pensent qu'il y en a qui peuvent engen-
drer sans le secours et sans le mélange
d'un sexe différent.

■ D'autre part , la femme étant natu-
rellement fort humide , elle engendre
aussi beaucoup de sang et de semence ,
dont souvent elle ne sauroit se débarras-
ser toute seule. Elle se trouve quelque-
fois si chargée de cette dernière humeur ,
pour ne rien dire de la première , qu'au
rapport de *Galien* , il a fallu user d'artifice
et de remèdes à l'égard de quelques-unes ,
dont l'état ne permettoit pas les caresses
des hommes , pour les débarrasser de cette
matière importune. C'est cette semence
qui leur cause tant de maux quand elle est
retenue ou corrompue dans ses réceptacles
et dans ses cornes , ou quand elle en sort
par l'ouverture frangée de ses trompes ,
pour se répandre dans la cavité du ven-
tre. C'est elle qui trouble l'imagination ,
qui déprave la mémoire , qui ruine la rai-
son , et qui contre les loix de la nature ,
arrétant le mouvement du sang , ou le
faisant bouillonner , rend les femmes froi-
des , stupides et même extasiées , ou em-
portées , hardies et maniaques. Enfin ,
c'est elle qui rend quelquefois leur corps

considéré dans l'état du mariage. 317
tremblant et convulsif ; si bien que la nature , qui par un instinct secret leur a montré un remède assuré pour leurs maux, leur inspire un désir ardent de se joindre amoureusement à un homme : et c'est cette union qu'elles cherchent quelquefois avec empressement , sans savoir souvent ce qui les porte à aimer.

Au reste la passion d'aimer ne seroit pas sans doute si violente , si la nature n'avoit établi dans les caresses des femmes avec les hommes des plaisirs qui surpassent toutes les autres voluptés par la sensibilité des parties nerveuses et naturelles de la femme, et si elle n'avoit continué ces mêmes plaisirs hors des embrassements amoureux ; car quand il est question d'aimer , la femme a une imagination si vive et si obéissante aux ordres de l'amour , que souvent ses parties amoureuses sont échauffées , et plus irritées dans l'absence que dans la présence même d'un homme. Ainsi la volupté étant continue dans les femmes amoureuses , soit par la force de leur imagination , ou par des caresses véritables , il n'y a pas lieu de douter que le plaisir ne soit une puissante cause qui les oblige à aimer.

Mais encore la femme qui est foible de son naturel , et qui , selon le sentiment de *Platon* , pourroit être mise au rang des animaux irraisonnables , n'envisage souvent que la volupté pour l'unique but

318 *Tableau de l'Amour conjugal*,
des embrassements amoureux. Son action
étant d'elle-même une action animale, ne
fomenté dans son esprit d'autre idée que
celle dont elle porte le nom; et comme le
plaisir est opposé à la douleur que la nature
abhorre extrêmement, la femme ne consi-
dère la volupté dans ses caresses amoureuses
que comme l'unique remède à ses maux.

Enfin, elle a encore une raison aussi
civile que naturelle qui l'oblige à aimer.
La nature l'a faite aussi foible que timide,
c'est pour cela qu'elle est contrainte de
chercher ailleurs que dans soi-même de
la force pour se défendre contre ses enne-
mis, et de l'appui pour se soutenir dans
les occasions. La soumission qu'elle fait
paroître dans l'action amoureuse, et la
foiblesse de sa taille, marquent assez
qu'elle a besoin du secours et de l'appui
d'un homme: ajoutez à cela qu'elle a un
esprit fort léger qui demande de la pru-
dence pour être utile à quelque chose.
C'est une girouette qui tourne au moin-
dre vent, et qui seroit sans doute empor-
tée par la tempête, si la verge qui la sou-
tient ne la retenoit.

Que l'on ne me dise pas qu'il y en a
aujourd'hui d'assez fortes pour gouverner
des royaumes entiers que la loi a fait tom-
ber en quenouille, et qu'autrefois les Ama-
zones, qui entreprenoient des guerres san-
glantes et qui en rapportoient d'heureuses
victoires, n'étoient ni foibles ni timides;

car l'expérience de tous les jours nous fait voir qu'outre qu'il y en a peu de ce nombre, celles qui sont les seules Reines d'un grand pays, ne gouvernent ordinairement que par l'avis des Grands de la nation; et quoique M. *Petit* nous ait dit depuis peu des merveilles touchant les Amazones, cependant elles ne conviennent ni à notre climat, ni à notre façon de vivre, ni à nos tempéraments, la force et la hardiesse n'étant attachées naturellement qu'aux hommes, dans nos régions.

Il est donc vrai que la femme est plus timide et plus foible que nous, et qu'elle a aussi des inclinations plus fortes que nous à aimer: et puisqu'elle a pris naissance d'une de nos côtes, comme nous le marque l'Écriture, et que tout retourne, selon l'ordre de la nature, dans le lieu d'où il est sorti, il est bien raisonnable que la femme aime l'homme, et qu'elle se joigne naturellement à lui, pour se remettre dans la place qu'elle occupoit autrefois.

Pour l'homme, il ne lui est pas difficile d'aimer une femme qui l'aime: on a autant d'inclination pour elle, qu'elle en a pour nous. Il ne faut que lui marquer de la douceur pour l'obliger à aimer. Ce sont des mouches qui se prennent avec un peu de miel. Pour la femme, la complaisance la rend soumise. Faites ce qu'elle veut, c'est la gagner avec un peu de peine. Mais l'assiduité que l'on a auprès d'elle la

320 *Tableau de l'Amour conjugal*,
rend esclave ; car comme elle est de la nature des enfans qui aiment toujours à badiner quand ils en trouvent l'occasion , ainsi quand la femme manque de jouet pour s'ébattre , souvent elle cesse d'aimer. Enfin la pudeur lui étant quelque chose de naturel , elle désire laisser prendre ce qu'elle ne veut pas donner. En vérité , un homme timide ne s'accorde guere alors avec la timidité d'une femme ; il faut qu'il l'attaque hardiment , et qu'elle se défende avec foiblesse.

Il est donc fort aisé de s'aimer réciproquement , puisque l'amour est l'argent de l'amour , et que dans le pays amoureux l'on ne change jamais de monnoie. Mais il est très-difficile de se conserver l'estime que l'on s'est acquise auprès d'une belle ; car si se conserver les bonnes grâces dépendoit de la nature , qui agit toujours régulièrement , je croirois qu'il seroit aussi aisé de se les conserver que de se les acquérir ; mais comme il ne dépend que du caprice et de la légéreté d'une femme de nous continuer ses faveurs , il faut espérer de les perdre souvent , et même quelquefois dès le moment que nous les avons acquises.

L'orgueil et la vanité des femmes sont la véritable cause de certe perte. Elles s'imaginent qu'elles sont ce quelles ne sont pas. Il leur semble que leur regne est éternel , et qu'elles seront toujours

belles, agréables et maîtresses, comme elles étoient autrefois : mais l'homme qui aime naturellement sa liberté, a de la peine à se soumettre long-temps à une belle ; comme cette soumission lui ôte un peu de son droit, il s'échappe quelquefois, il se dérobe ; et ce qui pis est, il se dégoûte d'une même personne : ainsi il déplaît à la belle, qui le chasse comme un perfide et un inconstant, et comme indigne de son amour.

D'ailleurs, la femme qui aime beaucoup est fort impatiente ; elle voudroit que sa passion fût assouvie dès qu'elle la presse ; et si un homme épuisé, qui ne l'aura mise qu'en appétit, s'absente pour se rétablir de ses langueurs, tout est perdu. C'est *Poppée* qui s'alarme de l'absence de *Néron*, ou *Agrippine* de celle de *Crepertus Gallus*. Enfin, ce sexe ne veut point d'absence, autrement il s'offense et il se plaint. Toujours badiner et caresser, c'est son affaire : si l'on n'est pas assez prompt à lui accorder tout ce qu'elle demande, l'inquiétude la prend, l'oblige souvent à rompre le respect qu'elle doit à son amant, qui d'ailleurs, lassé du caprice et de l'impatience de cette femme lascive, l'abandonne pour en chercher une autre qui ait de meilleures inclinations.

D'autre part, elle est fort amoureuse de son naturel, sa complexion la porte naturellement à aimer ; et pendant que sa pu-

322 *Tableau de l'Amour conjugal*,
deur couvre sa passion, sa passion excite
ses humeurs dans ses parties naturelles,
d'où souvent naissent des vapeurs malignes
et déliées, qui aiguissent son imagination,
et qui la rendent plus amoureuse qu'elle
n'étoit auparavant. Dans cette fougue de
passions, elle n'est plus à elle-même : quoi
qu'il en coûte, elle veut être satisfaite. Et
si un homme veut alors se servir d'elle
comme de remede, ou qu'étant un peu in-
disposé, soit par la maladie ou par l'âge,
il ne puisse fournir aux plaisirs de la belle,
tout est perdu. Point d'excuse pour lui, on
s'en lasse, on s'en dégoûte, et l'on cher-
che ailleurs un autre, qui par la nouveauté
s'acquittera mieux de son devoir ; mais qui
quittera enfin la partie par les épuisemens
excessifs qu'il souffrira avec cette femme
amoureuse.

La jalousie suit de bien près son infâme
volupté ; elle pense qu'on est toujours prêt
à satisfaire sa passion ; et quand on ne l'est
pas, elle s'imagine que l'on fait ailleurs
des débauches, au lieu d'en faire chez
elle. Alors elle ne peut voir son Amant,
qu'elle ne murmure, qu'elle ne se plai-
gne, et qu'elle ne devienne triste, morne,
chagrine et insupportable. Elle voudroit
toujours assujettir un homme auprès d'elle,
et le tenir toujours en prison. Mais com-
me il ne peut long-temps souffrir ses chaî-
nes et son esclavage, il s'échappe, il fuit,
il cherche ailleurs de quoi se divertir.

Alors la jalousie augmente, souvent elle se change en rage et en désespoir, et alors on trouve la belle plutôt disposée à la vengeance qu'à l'amour. Cet objet n'est plus aimable, c'est un démon visible qui nous a tenté, mais qui nous fait horreur présentement.

Enfin, son opiniâtreté est sans exemple. On n'a qu'à lui marquer sa volonté, pour l'obliger à faire le contraire. Si l'amour, par ses enchantements ordinaires, cache tous les défauts de cette femme, on se laisseroit surprendre à ses artifices; mais comme sa passion est trop violente pour feindre, on dessille enfin les yeux, et l'on s'ennuie d'être esclave d'une belle qui est si capricieuse et si incommode; et quoi que l'on ait pu faire pour conserver ses bonnes grâces, elle est si bourrue et si inégale, qu'il est impossible de vivre auprès d'elle dans une bonne intelligence. Si elle a quelque espèce de vertu, elle est vicieuse, et les circonstances qui l'accompagnent ne la rendent pas aimable. Enfin, quelque amoureux que soit un homme, il ne peut long-temps se plaire auprès d'une femme qui a de semblables défauts: et comme la plupart des femmes approchent fort de la complexion de celle-ci, il me semble qu'il est plus difficile de se conserver les bonnes grâces d'une femme, que de se les acquérir.

C H A P I T R E X I I.

Si la belle plaît plus que la complaisante.

Souvent il faut un siècle entier pour faire naître une belle personne, parce que la nature a besoin pour cela de tant de parties proportionnées les unes aux autres, et de tant de conditions différentes du côté de ceux qui l'engendrent, qu'il est bien difficile qu'elle y réussisse. Souvent l'ame des parents n'est pas toujours dans des dispositions convenables, et la matière dont les hommes sont faits, n'est pas toujours flexible pour lui obéir; si bien que je ne m'étonne pas s'il y a si peu de belles personnes au monde.

La beauté ne consiste pas seulement dans la juste proportion de toutes les parties du corps; mais encore dans la santé, dans la jeunesse et dans l'embonpoint, qui rendent la peau polie et blanche, et outre cela quelques parties du corps vermeilles comme du corail rouge. La bonne grace est encore tellement essentielle à la beauté, par la conduite du mouvement du corps, et principalement du visage et des yeux, qui sont les truchemens de l'ame, que souvent c'est cette seule bonne grace qui, faisant une grande partie de la beauté, nous engage à aimer. Mais

la beauté n'est point parfaite si l'ame n'a ses agréments , et si une belle personne n'est point la maîtresse de ses passions.

Le Cardinal *Cajetan* et le Philosophe *Socrate* , les plus laids hommes du monde, surent si bien embellir leur ame par la modération de leurs passions, qu'ils se sont fait aimer de ceux qui eussent eu de l'aversion pour eux, s'ils ne les eussent regardés que par les yeux du corps.

C'est cette beauté parfaite du corps et de l'ame, qui, procédant de la Divinité, nous persuade aisément sans rien dire.

Elle attire promptement nos yeux, et en même temps, par une tyrannie secrète, elle se rend maîtresse de notre volonté. Elle est placée dans toutes les parties proportionées du corps, comme nous l'avons dit au Chap. 11 de ce Livre; mais elle paroît principalement dans le visage et dans les yeux, où l'ame se représente elle-même, et où la beauté a établi son trône; aussi les Peintres n'ont accoutumé que de nous peindre le visage parce qu'il est seul l'abrégé de tout l'homme, et que c'est par là qu'en distinguant ses traits, nous connoissons les différences des hommes.

Cette beauté ne se conserve ni par des voluptés excessives, ni par des contentemens réitérés: au contraire, elle en est ternie, et souvent effacée. Le feu flé-

326 *Tableau de l'Amour conjugal*,
trit une belle fleur et en détruit l'éclat, il
n'y a que la fraîcheur de l'eau qui lui
puisse long-temps conserver sa beauté ;
il en est de même d'une belle femme,
que le feu de la concupiscence desseche
peu à peu, au lieu que la tempérance la
conserve long-temps dans un même état.

C'est cette beauté qui a eu depuis le
commencement du monde jusqu'à pré-
sent tant de crédit dans le commerce des
hommes. Elle nous entraîne en dépit de
nous, quelque forts et quelque constants
que nous soyons, si bien que nous sommes
aussi-tôt vaincus par l'approche d'une
belle personne que nous sommes forcés à
aimer, si elle est de notre sexe : mais si
elle est d'un sexe différent au nôtre, la
nature, par des flammes secrettes qu'elle
a excitées dans notre cœur, nous y en-
traîne avec beaucoup plus d'empressement.

Il ne faut pas s'étonner si nous sommes
naturellement portés à aimer la beauté,
puisque, selon le raport des Poëtes, les
Dieux qui ne combattirent jamais entr'eux
pour qui que ce soit, eurent pourtant de
cruelles guerres pour la beauté d'*Hélène*.
Les Déesses ne furent pas plus d'accord
qu'eux sur ce même sujet, et jamais elles
ne se fussent cédé le droit qu'elles préten-
doient avoir, si *Paris* n'eût décidé là-des-
sus, et s'il n'eût prononcé en faveur de
Vénus, comme étant la plus belle et la plus
agréable des trois Déesses amoureuses.

considéré dans l'état du mariage. 327

Ce n'est point de la beauté trompeuse et masquée dont je prétends parler ici. L'artifice ne convient point à un beau visage ; et si la nature lui a donné quelques agréments , le fard efface et ternit ce qu'il y a de plus beau et de plus précieux.

Ce n'est pas non plus ce qui a le plus d'éclat qui est le plus beau et le meilleur ; les mouches à miel , qui nous donnent une si agréable liqueur , ne nous paroissent pas si belles que les cantharides , qui par leur faux brillant , cachent un venin mortel , qui nous ronge les entrailles , si nous en usons. Ce n'est donc pas cette beauté fardée et apparente que nous voulons aimer ; c'est cette beauté simple et naturelle , qui de l'ame se communique au corps , et qui nous charme si fort quand nous la regardons de fort près.

Après avoir examiné la beauté dans sa nature et dans ses effets , voyons maintenant ce que c'est que la complaisance , et puis nous nous déterminerons à aimer une belle femme ou une complaisante.

La complaisance est tellement nécessaire dans le commerce des hommes , que si elle en étoit bannie , toutes les conversations deviendroient des disputes et des querelles ; au lieu de la douceur et de la franchise , dont la nature nous a fait présent , nous n'auroions parmi nous que de la flatterie et des déguisements. Sans l'art de plaire , tout

328 *Tableau de l'Amour conjugal*,
seroit confusion dans la société des
hommes. La complaisance est une *charité*
civile, qui loue sans flatter, qui corrige
sans offenser, qui guérit sans blesser, et
qui ôte l'amertume des remèdes, sans en
détruire la vertu. C'est elle qui encourage
les timides, qui enseigne les ignorants,
qui relève les scrupuleux, et qui forti-
fie les foibles. Le jugement et la discrétion
ne l'abandonnent jamais : elle est
sage dans ses entreprises, avisée dans ses
paroles, prudente dans ses desseins,
franche dans ses actions, égale dans ses
pensées : enfin, c'est une vertu secrète qui
charme les cœurs des plus grands et des
plus petits esprits. Je puis la comparer à
un aimant qui attire le fer, quelque ré-
sistance qu'il fasse : je veux dire qu'elle
ménage comme elle veut les esprits les
plus grossiers. Elle n'est ni aveugle ni
muette, comme quelques-uns l'on dit ;
elle a des yeux pour remarquer les vertus
et les vices, et une langue pour louer
sans flatterie et pour blâmer sans rigueur.
C'est une douceur naturelle qui convient
bien aux deux sexes, mais principalement
à celui qui est le plus beau. Elle le rend
amoureux sans crime, libéral sans prodigalité,
et complaisant sans dissimulation.
Il n'y a que les grandes âmes qui sont
complaisantes de la sorte, et c'est cette
complaisance que j'ai dessein de mettre en
parallèle avec la beauté, pour savoir la-

quelle des deux nous charme et nous enchante le plus.

Ce n'est pas de la lâche complaisance dont je veux m'entretenir présentement. Elle a un art qui trompe agréablement, qui charme et qui empoisonne en même temps tout le monde. C'est une agréable meurtrière dont les blessures nous plaisent et nous font mourir. Elle est le partage des petits esprits et du peuple : témoin le foible *Achab*, dont parle l'Écriture, lequel n'aima que des Prophètes flatteurs et complaisants ; mais aussi qui en fut trompé dans la suite. L'expérience nous fait voir que les faux complaisants nous flattent pour nous détruire, et qu'ils ressemblent à ceux qui chatouillent les pourceaux sur le dos, pour les jeter à terre et pour les tuer ensuite. C'est cette complaisance trompeuse qui fait la guerre à la vertu, qu'il blâme avec les médisants, et qui pallie le vice avec les impies et les débauchés. Elle dit que la témérité est un grand courage, que l'avarice est une économie, que l'effronterie est une bonne humeur, que l'éloquence est un babil, que la modestie est une stupidité, et que la franchise est une insolence. Ce fut cette complaisance qui fit prendre au lâche *Sardanaple* des habits de femme pour converser avec elles ; et qui obligea *Hercule* à laisser sa massue pour prendre une quenouille, à la persuasion d'*Omphale*. Ces

330 *Tableau de l'Amour conjugal*,
foiblesses furent sans doute la cause qu'*Héliogabale* fit un édit contre les lâches complaisants, par lequel il ordonnoit qu'ils fussent attachés à une roue, qui auroit un de ses rayons en l'eau, et qui tourneroit de la sorte, pour nous montrer par - là l'inconstance et la mollesse de leur vie.

Si *Agrippine* eût été traitée de la sorte pour l'infame complaisance qu'elle eut pour *Bassianus*, elle eût assurément souffert un supplice proportionné à son crime : l'eau ou elle auroit été plongée, auroit peut-être éteint le feu de sa concupiscence, qu'elle fit plutôt assouvir qu'éteindre par les caresses de son propre fils. En vérité, cette sale complaisance est bien représentée par de foibles roseaux qui plient à tout vent, et qui croissent dans la boue, car elle est la nourrice des vices, comme la concupiscence est la mere de la malice qui les fait naître. Il n'y a que les petits esprits qui se laissent corrompre par cette basse complaisance. Les sages se moquent de ses souplesses et méprisent ses finesses, ses inégalités et ses trahisons. Ce fut cette funeste complaisance qui fit pécher notre première mere, et qui entraîna *Adam* dans les désordres dont nous sentons aujourd'hui les effets.

— Ce n'est donc point de cette sorte de complaisance dont je veux parler maintenant, ni de cette beauté rude et fade, que l'on trouve ordinairement parmi les fem-

considéré dans l'état du mariage. 331
mes mal élevées, qui n'ont ni la bonne
grace ni les qualités de l'ame qui font pres-
que l'essence de la beauté dont nous parlons.

Cela étant ainsi établi, il me semble
qu'il est aisé à cette heure de se détermi-
ner sur la question proposée, savoir si la
belle nous charme plus que la complaisante.

L'expérience nous fait voir que la
beauté des femmes nous excite à les ai-
mer; mais si cette beauté est accomplie
par le mélange de la bonne grace et
des belles qualités de l'ame, dont nous
avons parlé ci-dessus, il n'y a ni char-
mes, ni enchantements qui soient plus
violents que ceux-là. La belle taille des
femmes, leur embonpoint, et leur
beau visage, avec les autres parties de
leur corps proportionnées les unes aux
autres, forcent avec violence notre
volonté: mais si un je ne sais quoi qui
nous plaît, et qui accompagne leurs
actions et le mouvement de leur corps,
est inséparable de leur beauté; et que
d'ailleurs elles ménagent avec empire
leurs passions, c'est-à-dire, qu'elles
soient vertueuses, prudentes, discre-
tes, constantes, fidelles, complaisantes,
en un mot, qu'elles soient sages; nous
sommes alors obligés à les aimer, et par
raison, et par une pente secrète que la
nature nous a communiquée. J'avoue
qu'il n'y a point au monde de filtres plus
violents, ni d'enchantements plus forts

332 *Tableau de l'Amour conjugal* ,
que cette beauté parfaite. Témoin la
belle *Thessalienne* , qui passoit pour sor-
ciere dans la province où elle étoit , et
qui ne passa pas pour telle dans l'esprit
d'*Olimpia* , bien qu'elle eût ensorcelé le
Roi *Philippe* , son mari. Cette Reine
connut bien que sa beauté , sa bonne
grace , sa douceur et sa complaisance
étoient les seuls filtres dont elle se servoit
pour charmer les hommes et ceux dont
elle avoit usé pour enchanter son mari.
Quand même ces femmes n'auroient
que des qualités médiocres , cela suffiroit
pour nous entraîner et pour nous for-
cer à les aimer. Elles ménageroient
nos inclinations , feroient pencher notre
volonté du côté qu'il leur plairoit , et par
une tyrannie secrette et aimable , elles
s'empareroient de notre cœur et sédui-
roient notre raison , quelque résistance et
quelques efforts que nous puissions faire.
C'est une puissance naturelle , à laquelle
nous ne pouvons résister ; nous en sommes
même convaincus dans la fuite et cap-
tivés dans l'absence. Mon Dieu ! quelle
force est-ce- là qui nous entraîne si puis-
samment , et qui fait même agir nos par-
ties amoureuses , sans que nous ayons
le pouvoir de les arrêter ? je veux dire
que nos parties naturelles , quelques im-
puissantes à l'amour qu'elles puissent
être , obéissent à cette beauté qui , nous
frappant l'imagination , nous embrase

le cœur, nous échauffe le sang, nous enflamme nos parties naturelles, et qui par l'abondance des esprits qui y sont portés les rend propres à la génération. Si *Lucilie* eût eu ces charmes, elle n'eût pas donné à son mari *Lucrece* une boisson pour être aimée : car au lieu de lui procurer de l'amour pour elle, *Lucrece* en devint si fou qu'il se tua de sa propre main. *Cesonie*, femme de l'Empereur *Caligula*, manquoit aussi de cette beauté enchanteresse, puisqu'elle donna à son mari un breuvage, qui, au lieu de l'exciter à l'aimer, lui causa de la rage et de la fureur. Des boissons qui excitent à aimer, troublent notre tempérament, et par-là sont opposées aux principes de notre vie, comme nous l'avons remarqué ailleurs ; au lieu que les remèdes dont nous parlons sont naturels, et ainsi ne sont point ennemis des parties principales qui nous composent.

La complaisance n'agit pas comme la beauté parfaite, ses charmes sont plus lents et ses attraits ne nous emportent pas avec tant de vitesse et de précipitation. Bien qu'elle ne soit accompagnée que d'une médiocre beauté de corps, et d'un je ne sais quoi qui est inséparable de ses mouvements, et qui fait agir les femmes d'une manière qui nous plaît, cependant cette force n'est pas si violente que celle qui vient de la beauté. Il faut du temps pour aimer une femme

334 *Tableau de l'Amour conjugal*,
complaisante. On observe ses actions ,
on regarde ses mouvements , on con-
sidere son humeur : et comme elle a
quelque rapport à la nôtre , nous nous
laissons aisément aller à ce qui nous
ressemble , et nous aimons en elle ce qui
est en nous. Il n'en est pas ainsi de la
beauté que nous avons décrite : d'abord
elle s'empare de notre raison , elle fait
ployer notre volonté , et nous attire avec
violence. Notre sang en est prompte-
ment ému , nos esprits fortement agités ,
notre imagination vivement frappée ,
et nos parties naturelles , quelque foibles
et quelque vieilles qu'elles soient , en sont
d'abord si animées , qu'elles se trouvent
alors en état d'exécuter les ordres que la
nature leur a prescrits.

Mais comme la belle et la complai-
sante ont chacune des qualités parti-
culieres qui charment ; que la premiere
nous éblouit à sa premiere vue , et que
l'autre nous enchante après l'avoir exa-
minée de près ; les sentiments se trou-
vent partagés sur le choix que l'on en
doit faire. Car ceux qui ne se prennent
que par les yeux du corps , seront as-
surément pour la belle ; mais ceux qui
sont surpris par ceux de l'ame , préfère-
ront toujours la complaisante à la belle ;
car la beauté étant une qualité passagere ,
ne peut pas toujours plaire ; au lieu que
la complaisance , étant une qualité per-

considéré dans l'état du mariage, 335
manente , et s'augmentant toujours à
force de vieillir , les personnes sages et
posées auront sans doute plus d'estime
pour la complaisante que pour la belle ,
pourvu que celle-là ait quelque espece
de beauté. Mais si la belle est accompa-
gnée de la complaisance , comme nous en
avons fait le portrait , qui est-ce qui
doutera que l'on ne la doive préférer à
celle qui sera seulement complaisante , et
qui manquera de ce qui est ordinairement
inséparable de la beauté ?

*Il n'y a point d'hommes plus vains que
ceux qui se laissent sottement persuader ,
ni de plus étourdis que ceux qui font les
sévéres et les scrupuleux.*

P É T R O N E.

Fin du premier Volume.

T A B L E
D E S C H A P I T R E S
E T A R T I C L E S

Contenus dans ce premier volume.

P R E M I E R E P A R T I E.

CH A P I T R E. I. *Des parties de l'homme et de la femme qui servent à la génération,* page 1

Article I. *Des parties naturelles et externes de l'homme,* 3

Art. II. *Des parties naturelles et internes de l'homme,* 6

Art. III. *Des parties naturelles et externes de la femme,* 16

Art. IV. *Des parties naturelles et internes de la femme,* 22

CH A P. II. *De la proportion naturelle et des défauts des parties génitales de l'homme et de la femme,* 28

Art. I. *De la proportion des parties naturelles de l'homme et de la femme, selon les loix de la nature,* 31

Art. II.

Art. II. Des défauts des parties naturelles de l'Homme ,	page 32
Art. III. Des défauts des parties naturelles de la Femme ,	39
CHAP. III. Des remedes qui corrigent les défauts des parties naturelles de l'Homme et de la Femme ,	45
Art. I. Des maladies qui arrivent au membre viril, et qui peuvent être guéries ,	46
Art. II. Des maladies qui arrivent aux parties naturelles de la Femme , et qui peuvent être guéries ,	64

S E C O N D E P A R T I E.

CHAPITRE. I.	77
Article. I. Éloge de la virginité ,	ibid.
Art. II. Des signes de la virginité présente ,	80
Art. III. Des signes de la virginité absente ,	83
CHAP. II. S'il y a des remedes capables de rendre la virginité à une fille ,	94
CHAP. III. A quel âge un garçon ou une fille doivent se marier ,	103
Art. I. Éloge du mariage ,	104
Art. II. L'âge le plus propre au mariage ,	108
Art. III. De la conception , de la grossesse et de l'enfantement ,	119
Art. IV. Si la nature a fixé un temps pour accoucher ,	124
Art. V. Du devoir des mariés ,	132

Tome I. P

Art. VI. Du temps où les Hommes et les Femmes cessent d'engendrer ,	140
CHAP. IV. Quel tempérament est le plus propre à un Homme pour être lascif , et à une Femme pour être amoureuse ,	145
Art. I. Quel tempérament doit avoir un Homme pour être fort lascif ,	148
Art. II. Quel tempérament doit avoir une Femme pour être fort amoureuse ,	157
Art. III. Qui est le plus amoureux de l'Homme ou de la Femme ,	166
CHAP. V. En quelle saison on se caresse avec plus de chaleur et d'empressement ,	172
Art. I. A quelle heure du jour on doit baiser amoureusement sa Femme ,	182
Art. II. Combien de fois pendant la nuit l'on peut caresser amoureusement sa Femme ,	194
Art. III. Si l'on doit prendre les remèdes pour dompter son humeur amoureuse , ou pour s'exciter avec une Femme ,	204
Art. IV. Des remèdes qui domptent le tempérament amoureux ,	206
Art. V. Des remèdes qui excitent l'Homme à embrasser ardemment une Femme ,	217
CHAP. VI. Si l'Homme prend plus de plaisir que la femme lorsqu'ils se caressent ,	234
Art. I. De la manière dont les personnes mariées doivent se caresser ,	242
Art. II. Si l'on se trouve plus incommodé	

T A B L E.		339
<i>de baiser une laide Femme qu'une belle ,</i>		250
CHAP. VII.	<i>Si ceux qui ne boivent que de l'eau sont plus amoureux , et s'ils vivent plus que les autres ,</i>	257
CHAP. VIII.	<i>Si la Femme est plus constante en amour que l'Homme ,</i>	270
CHAP. IX.	<i>Si l'on peut aimer sans être jaloux ,</i>	284
CHAP. X.	<i>Si la Femme timide aime plus que la hardie et l'enjouée ,</i>	299
CHAP. XI.	<i>S'il y a plus de peine à gagner les bonnes graces d'une Femme qu'à se les conserver ,</i>	313
CHAP. XII.	<i>Si la belle plaît plus que la complaisante ,</i>	324

Fin de la Table du premier Volume.



A V I S

Pour placer les Figures.

La premiere,
vis-à-vis le frontispice.

<i>a</i>	page	3	}	Tome I.
<i>b</i>	14		
<i>c</i>	16		
<i>d</i>	23		
<i>e</i>	97	}	Tome II.
<i>f</i>	89		
<i>g</i>	100		
<i>h</i>	87		
<i>i</i>	102		
<i>k</i>	104		
<i>l</i>	258		

KSIĘGOZBIÓR
MARCINA ZAMOJSKIEGO

5954-KZ 5983 -KZ

